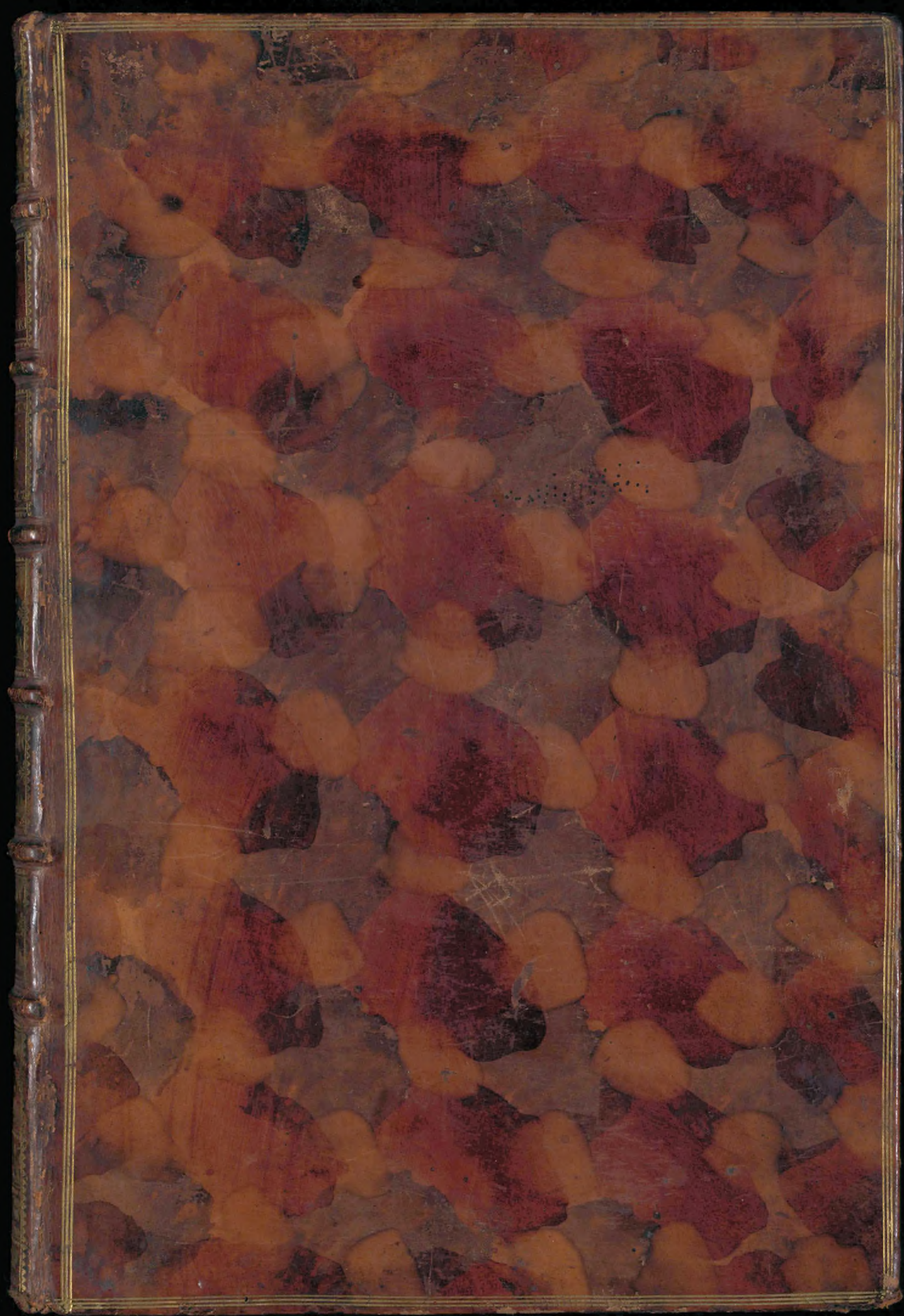
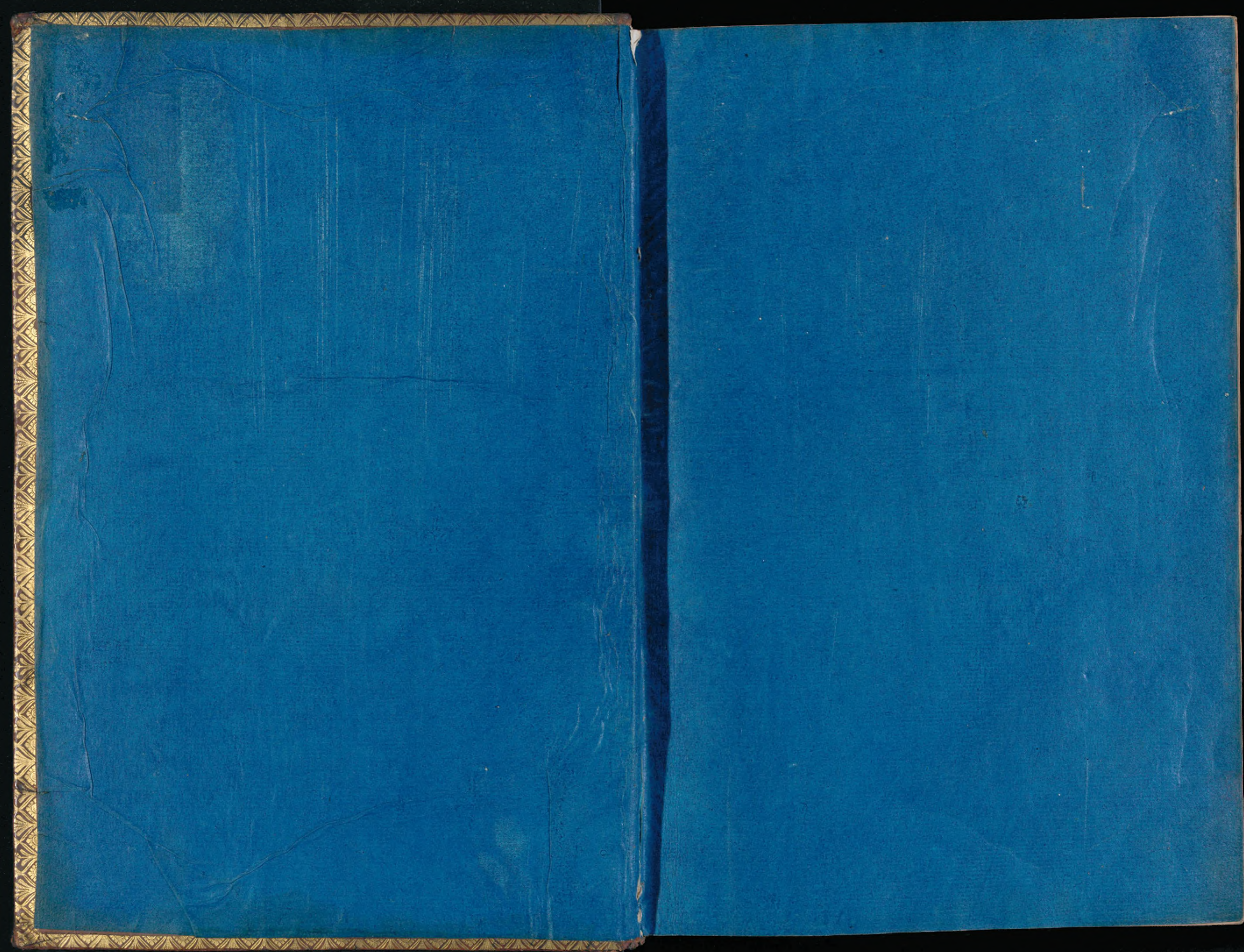
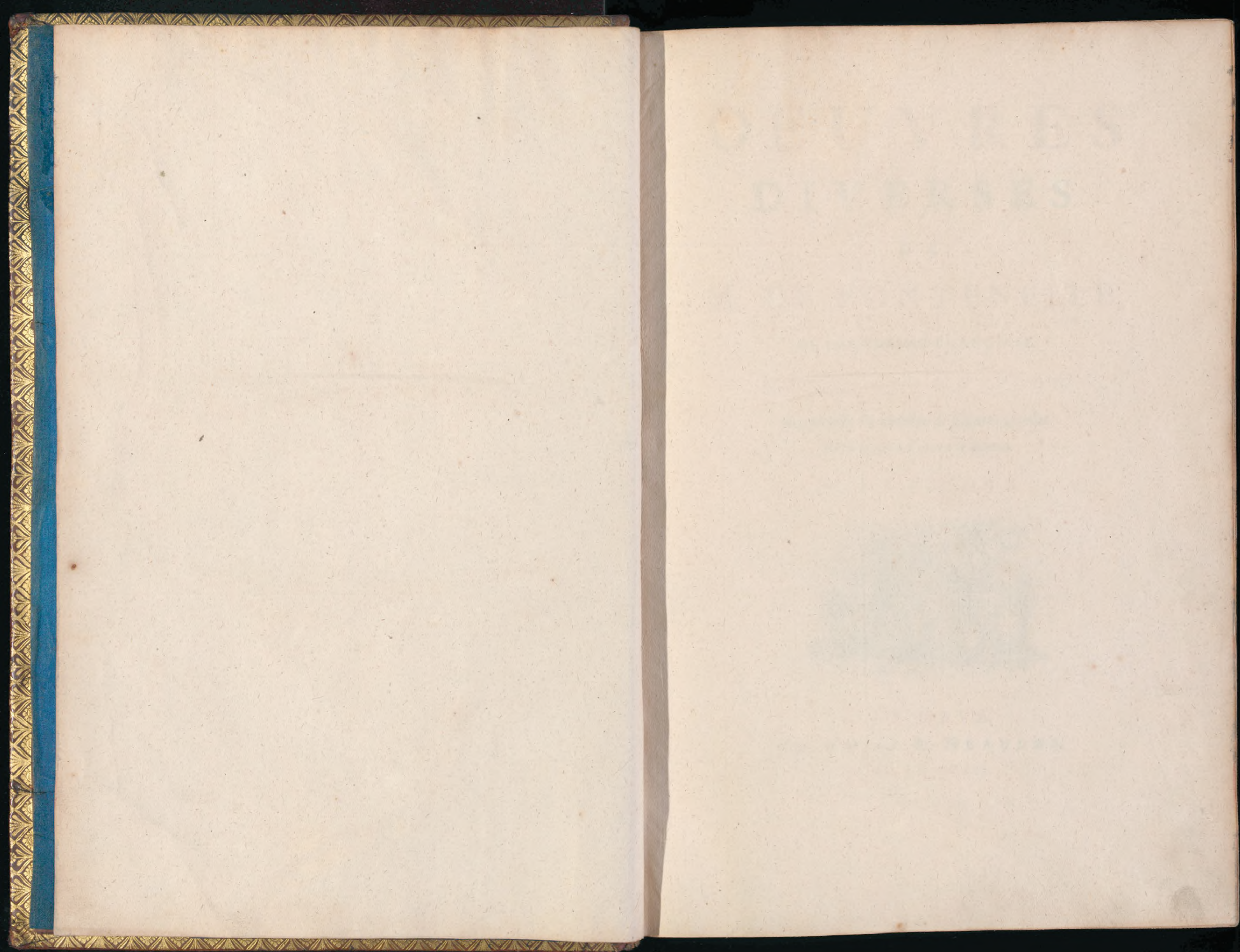








OEUVRES
DIVERSES

DE

M. DE FONTENELLE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée & enrichie de Figures gravées

Par BERNARD PICART le Romain.

TOME SECONDE.



A LA HAYE,

Chez GOSSE & NEAULME,

M. DCCXXVIII.

WBP
Opole

2560 st.

T A B L E D E S P I E C E S

Contenues dans ce Volume.

POESIES PASTORALES.

EGLOGUE à Madame la DAUPHINE.	3
I. EGLOGUE. Alcandre.	7
II. EGLOGUE. Silvanire & Delpire.	12
III. EGLOGUE. Delie.	19
IV. EGLOGUE. Daphné.	24
V. EGLOGUE. Eraste.	31
VI. EGLOGUE. Ligdamis.	35
VII. EGLOGUE. La Statue de l'Amour.	41
VIII. EGLOGUE. Thamire.	44
IX. EGLOGUE. Ixmene.	50
X. EGLOGUE. Tirfis & Iris.	54

ENDIMION, Pastorale.	61
----------------------	----

DISCOURS sur la nature de l'Eglogue.	105
DIGRESSION sur les Anciens & les Modernes.	125

THETIS & PELEE, Tragedie en Musique.	139
ENE'E & LAVINIE, Tragedie en Musique.	191

POESIES DIVERSES. 243

Dibutadis à Polemon.	245	Sur un Retour, qui devoit être au mois d'Octo-	
Flora à Pompée.	248	bre,	269
Ariste au jeune Marius.	252	Réverie,	270
Cleopatre à Auguste.	258	Etrennes pour l'année 1701.	Ibid.
Portrait de Clarice.	262	Autres Etrennes,	271
Les Jeux Olympiques.	264	Sur des Etrennes avancées d'une année sur	
Sonnet d'Apollon à Daphné,	266	l'autre,	Ibid.
Sur un Souper, où l'on souhaitoit qu'une per-		L'Horoscope,	272
sonne qui en devoit être, s'ennuyât,	267	Le Temps & l'Amour, Fable,	274
TOME II.			La

K 124/79 stor.

TABLE.

La Macrense, sur ce qu'on traitoit de Macren-	Sur une Passion constante, sans être malheu-	
se, un homme qui paroissoit fort indifférent,	rense, Ibid.	
et qui cependant ne l'étoit pas, 275	L'Anniversaire, 285	
Sur le mot d'Amour, qu'on avoit laissé en	Sur des Distractions dans l'Etude de la Geome-	
blanc en écrivant à une personne, 276	trie, 286	
Sur un Billet, où une personne n'avoit écrit	L'Amour et l'Honneur, Fable, 288	
que les premières lettres d'un sentiment qu'on	Sur une Brune, 289	
lui demandoit, 277	Sur ce qu'on avoit traité un sujet tendrement,	
Sur un Clair de Lune, 278	au lieu de le traiter galamment selon la pre-	
Sur une passion d'Automne, 279	mière intention, 290	
A Madame la D... de M..., sur son Maria-	Sur ce qu'on avoit mis dans une Eglogue qua-	
ge qui fut consommé dans une Hôtellerie d'u-	tre Vers, qu'il fallut ôter parce qu'ils étoient	
ne petite Ville, 280	trop pompeux, Ibid.	
Sur un Portrait de feu Madame la Duchesse	Sur une visite qu'un Malade attendoit inutile-	
de Mantouë, 281	ment depuis quelque temps, 291	
Les deux Courriers, Ibid.	Lettre à une Demoiselle de Suède, dont j'avois	
Caprice, 282	vu un très agréable Portrait chez M....	
Sur une petite Verole, Ibid.	Envoyé de Suède, qui de plus m'en avoit	
Sur une Scene que j'avois faite entre l'Amour	dit des merveilles, 292	
et Psyché, 283	Madrigal, 294	
Madrigal, 284	Sur un Commerce d'Amour, qui subsistoit sans	
Autre, Ibid.	faux, sans jalousie, &c. 295	

LETTRES GALANTES.

297

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I. A Madame de G... Déclara-	Fille à laquelle il s'étoit attaché. 311
tion d'un amour à venir. 299	LET. XIII. A Mademoiselle de F... sur un
LET. II. A Monsieur du T... qui avoit un	Procès qu'il avoit contre son Receveur. 312
procès, et étoit amoureux de la Femme de	LET. XIV. A la même, sur le même sujet. 313
son Rapporteur. 300	LET. XV. A la même sur son retour auprès
LET. III. Au même, sur la perte de son Pro-	d'elle. 314
cès, 301	LET. XVI. A la même, sur un Rival qu'il
LET. IV. A Monsieur le M. de V... sur le	avoit trouvé à son retour. 315
Chevalier... qui aimoit une Grisette. 302	LET. XVII. A la jeune Angloise. 316
LET. V. A Mademoiselle de C... qui étoit	LET. XVIII. A Mademoiselle de L. M. sur
nouvellement venue d'Angleterre en Fran-	ce qu'elle étoit sur le point de quitter la Re-
ce. 303	ligion Protestante, et d'épouser un Catholi-
LET. VI. A Mademoiselle de F... Déclara-	que. 317
tion badine d'amour. 304	LET. XIX. A Madame de P. sur ce qu'elle
LET. VII. A la même, sur la fierté avec la-	ne vouloit point consentir au Mariage de sa
quelle elle avoit reçu la déclaration d'amour. 305	Fille avec un de ses parents. 319
LET. VIII. A la même, sur les rigueurs	LET. XX. A Monsieur de S... sur la dispen-
qu'elle lui marquoit depuis qu'il s'étoit dé-	se qu'il avoit obtenu pour épouser Mademoi-
claré. 306	selle de P. 320
LET. IX. A la même, sur ce qu'il alloit s'é-	LET. XXI. A Monsieur le C. D. L. R. sur
loigner d'elle. 307	ce qu'il étoit amoureux trop tristement. 321
LET. X. A la même, Récit de son voyage,	LET. XXII. Au même, sur son excès de dé-
et des effets de l'absence. 308	licatesse en amour. 322
LET. XI. A Monsieur C... sur ce qu'il étu-	LET. XXIII. A M. le M. de C... Il lui
dioit la Philosophie de Descartes. 309	confie le chagrin qu'il a de n'avoir point de
LET. XII. A Madame D... qui prétendoit	Maitresse. 324
avoir entretenu quatre heures un esprit sa-	LET. XXIV. Au même, sur la manière dont
milier, qui parloit par la bouche d'une petite	il vivoit avec cette Maitresse qu'il n'aimoit
	plus. 325

LET.

TABLE.

LETTRE XXV. Au même, sur la joye qu'il a	LET. XXXVII. A Madame D. V. en lui
d'avoir un Successeur auprès de la Maitresse	envoyant un More et un Singe. 340
abandonnée. 327	LET. XXXVIII. A la même sur la mort du
LET. XXVI. A Mademoiselle de T. sur l'envie	Singe. 341
qu'il avoit de se vanger des infidélités qu'elle	LET. XXXIX. A Monsieur... en lui envo-
lui faisoit, en aimant une Flamande. 328	yant du Quinquina, pour une fièvre qu'il a-
LET. XXVII. A la même, sur ce qu'elle	voit prise d'avoir été trahi d'une femme. 342
avoit parlé de lui en dormant. 329	LET. XL. A Madame... Lettre galante de
LET. XXVIII. A la même, sur le même su-	recommandation pour un de ses Amis qui al-
jet. 330	loit plaider dans la ville où elle étoit. 344
LET. XXIX. A la même, sur ce qu'elle al-	LET. XLI. A Monsieur d'A... sur la cou-
loit se marier. 331	duite qu'il devoit tenir dans la Ville où il al-
LET. XXX. A la même, sur ce qu'elle ne	loit plaider. 345
pouvoit se vanger d'elle avec la Dame Fla-	LET. XLII. A Monsieur d'O... sur ce qu'il
mande. 332	vouloit se marier contre le gré d'un Pere re-
LET. XXXI. A Monsieur... sur un de leurs	solu à le desheriter. 346
Amis, qui épousoit une Vieille qui étoit ri-	LET. XLIII. Au même. Avis pour déconvenir
che. 333	les vrais sentimens qu'avoit pour lui la per-
LET. XXXII. A Mademoiselle de C. en lui	sonne qu'il vouloit épouser. 348
envoyant l'Extrait de son Baptême. 335	LET. XLIV. Au même. Consolation sur les
LET. XXXIII. A Monsieur... Il lui deman-	obstacles que son Pere apportoit à son maria-
de s'il se fera aimer d'une femme, dont la	ge. 349
folie est le bel esprit, en la confirmant dans	LET. XLV. A Madame d'O... Compliment
la folie. 336	sur son mariage. 350
LET. XXXIV. Au même. Continuation du	LET. XLVI. A Mademoiselle de N. sur ce
même sujet. 337	qu'elle alloit venir à Paris pour la première
LET. XXXV. A Madame de L. S... Récit	fois. 351
d'un péril qu'il avoit couru sur l'eau avec	LET. XLVII. A Madame de N... sur la
Mademoiselle de L. S. 338	venue de sa Fille à Paris. 352
LET. XXXVI. A la même. Récit d'un Voya-	LET. XLVIII. A la même. Récit d'une Mas-
ge que Mademoiselle de S. avoit fait chez	carade extraordinaire qu'il avoit faite avec
lui. 339	Mademoiselle de N... 353

SECONDE PARTIE.

LETTRE I. A Monsieur d'U... sur un Ma-	s'étoit bronillé au Convent où étoit Mademoi-
ri peu aimable, aimé par	selle de V... pour quelque chose de peu obli-
sa Femme dans les commencemens du ma-	geant qu'il avoit dit d'une Religieuse. 366
riage. 355	LET. X. A Mademoiselle de V... sur ce qu'elle
LET. II. Au même, sur le même Mari qui	alloit entrer dans le monde. 367
n'étoit plus aimé. 357	LET. XI. A Monsieur le Chevalier du B... sur
LET. III. A Monsieur d'A... sur une Mere	son attachement pour une personne laide,
agée, que sa Fille empêche adroitement de se	agée, mais qui avoit de l'esprit. 368
marier. 358	LET. XII. Au même. Continuation du même
LET. IV. A Mademoiselle de L... qui est la	sujet. 369
jeune Demoiselle de la Lettre précédente, sur	LET. XIII. Au même. Exhortation à céder à
ce qu'il avoit feint, pour l'alarmer un peu,	un Rival qu'il avoit. 371
de faire la cour à sa Mere. 359	LET. XIV. A Monsieur R... Plaintes d'ai-
LET. V. A Madame... Histoire d'un hom-	mer une personne trop mélancolique et trop
me qui pour venir à bout de la rigueur d'u-	passionnée. 372
ne Dame dont il étoit amoureux, avoit fait	LET. XV. Au même. Expédient dont il s'é-
sembler de vouloir mourir de faim. 360	toit servi pour abandonner honnêtement une
LET. VI. A Monsieur d'E... sur les visites	Maitresse mélancolique. 373
qu'il avoit rendues à Mademoiselle de V...	LET. XVI. Au même. Plainte des mauvais
Pensionnaire dans un Convent. 362	succès de ces expédients. 374
LET. VII. Au même, sur ce qu'il avoit en-	LET. XVII. A Monsieur d'E... Récit de ce
voyé Cyrus à Mademoiselle de V... 363	qui se passa la première fois que Mademoisel-
LET. VIII. A Mademoiselle de V... sur ce qu'il	le de V... alla à l'Opera. 375
prenoit soin de lui former l'esprit, sur la ten-	LET. XVIII. A Monsieur d'E... Il l'in-
dresse qu'il commençoit à avoir pour elle. 364	vite à venir voir Mademoiselle de V... joindre
LET. IX. A Monsieur d'E... sur ce qu'il	du Tonorbe. 377

* 2

LET.

T A B L E.

LETTRE XIX. Au même. Histoire d'un Bal, où Mademoiselle de V. avoit causé de grands événemens.	378	LET XXXV. Au même. Comment la Dame avoit été obligée de quitter la Bassette, de se mettre au lait d'Anesse, & de songer à le rappeler.	399
LET. XX. A Monsieur Des... sur ce qu'il attendoit la mort d'un vieux mari pour épouser sa Femme.	380	LET. XXXVI. A Mademoiselle d'Her... Exhortation à se marier secrètement avec le Marquis de la F...	400
LET. XXI. A Monsieur du P... sur le mariage du Comte d... avec la fille d'un Marchand, à qui il ne pouvoit faire prendre des manières de Comtesse.	381	LET. XXXVII. A la même. Conjonissance de son mariage secret.	401
LET. XXII. Au même, sur le chagrin du Comte d... de n'avoir que des Filles.	383	LET. XXXVIII. A Monsieur le Marquis de la F... sur deux enfans nez à la fois, qui avoient découvert le mariage secret.	402
LET. XXIII. A Monsieur D'E... Il marque l'embarras où il est de ce qu'on le veut marier très-avantageusement.	384	LET. XXXIX. A Mademoiselle d'Her... sur ce qu'elle contribuoit elle-même à faire découvrir son mariage.	404
LET. XXIV. Au même. Il marque la joye qu'il a d'avoir trouvé le moyen de rompre son mariage.	385	LET. XL. A Mademoiselle de V... sur le choix de l'habillement qu'on lui devoit donner dans un Portrait.	405
LET. XXV. A Monsieur de B... sur une Vieille que son Amant avoit battue.	387	LET. XLI. A la même, sur ce qu'on l'avoit peinte en Flore.	406
LET. XXVI. A Mademoiselle de V... lorsqu'elle avoit la petite Verole, & qu'il lui avoit enseigné un Remède qui la devoit empêcher d'être marquée.	388	LET. XLII. A la même, sur l'effet que son Portrait avoit fait sur un Seigneur Allemand.	407
LET. XXVII. A la même, sur l'obligation qu'elle lui a de n'être point marquée de la petite Verole.	389	LET. XLIII. A la même, sur ce qu'elle étoit tombée de cheval à la Chasse.	408
LET. XXVIII. A Monsieur d'A.... Compliment sur la mort de son Beaufrere.	390	LET. XLIV. A la même, sur la guérison des meurtrissures que sa châte lui avoit faites.	409
LET. XXIX. A Monsieur des T... Il lui raconte en quel embarras est sa Famille sur une Nièce qu'il a nouvellement mariée, qui ne se veut point acquiescer de ses devoirs.	391	LET. XLV. A Monsieur de F... sur un laid Gouverneur qui étoit couru par les Dames de sa Ville.	410
LET. XXX. Au même. Mauvais succès d'un artifice dont il s'étoit servi pour réduire sa Nièce.	392	LET. XLVI. A Monsieur de Laf... sur un homme qui se retiroit pour toujours à la Campagne avec une Femme dont il étoit amoureux, & qu'il venoit d'épouser.	411
LET. XXXI. Au même. Comment des vœux qu'a eus sa Nièce l'ont réduite.	393	LET. XLVII. Au même, sur le retour de cet homme à Paris.	412
LET. XXXII. A Monsieur de L... sur le mariage d'un homme qui avoit toujours fait profession de mépriser les Femmes.	395	LET. XLVIII. A Mademoiselle de V... Galanteries sur son mérite.	413
LET. XXXIII. A Monsieur de B... Histoire d'un mari gouteux qui avoit retiré sa femme de la galanterie.	396	LET. XLIX. A la même. Réponse aux plaintes qu'elle faisoit, de ce qu'il ne s'ennuyoit point avec elle.	414
LET. XXXIV. A Monsieur Des... Il lui conte comment il avoit renoncé à une Femme qu'il aimoit, parce qu'elle passoit sa vie à jouer à la Bassette.	398	LET. L. A Monsieur le Chevalier de L... qui renonce à l'Ordre de Malthe, pour épouser une jolie Dévote.	415
		LET. LI. A Monsieur D. L. sur le mariage d'une Demoiselle pour qui on ne devoit pas apparemment prendre des vœux de mariage.	416
		LET. LII. A Mademoiselle de V... sur ce qu'elle avoit été fort sensible à l'Opera.	417

O E U V R E S M E L E E S. 419

Réponse de l'Acad. à la Lettre du Czar.	421	cadémie.	426
Autre Réponse.	422	Réponse au Discours de M. NERICAULT	
Compliment fait au Roi sur son sacre.	423	DESTOUCHES, lorsqu'il fut reçu à l'Académie.	431
Compliment fait au Roi sur la mort de MADAME.	424	Réponse au Discours de M. de CHALAMONT	
Compliment fait à S. A. R. Monseigneur le Duc d'ORLEANS, Regent du Royaume sur la mort de MADAME.	425	DE LA VISCLEDE au sujet de l'Adoption de l'Académie de Marseille par l'Académie Française.	434
Réponse au Discours que S. E. Mr. le Cardinal DUBOIS, premier Ministre, fit à cette A-		Réponse au Discours de M. MIRABAUD, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Française.	437

POÉSIES PASTORALES.



On a représenté ici, divers sujets tirés des *Eglogues*, comme le Temple de l'Amour, danses de Bergers et de Bergères, et autres amusemens champêtres.

B. Piccini del. 1798

POÉSIES PASTORALES.

TOME II.

A



A
M A D A M E
L A
D A U P H I N E.
E G L O G U E.

DAns un Bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route certaine,
Et révois presque sans objet;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos Prairies,
Suffisient pour causer nos douces rêveries,
Quelquefois nous rêvons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître;
C'étoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naître
De nos Hameaux les plus tendres amours.
J'écoutai sans vouloir paroître,
Trahison qui se fait toujours
Aux Belles dont on peut surprendre les discours.



Non, disoit Cloris, j'en suis sûre,
C'étoit une Déesse, & tu lui fais injure
D'être d'un avis différent.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui surprend;
TOME II. A 2

*Lise, as-tu donc vu des Mortelles
Avoir l'air si noble & si grand ?*



*Tu ne peux à sa vûe avoir été frappée
D'un respect plus profond que moi,
Repondoit Lise, & cependant je croi,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toi.
Les Déeses toujours fieres & méprisantes
Ne rassureroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans discours, des souris gracieux ?
Mais tu l'as vu ; cette auguste Personne,
Qui vient de paroître en ces lieux,
Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.
Cloris, as-tu vu des Déeses
Avoir un air si facile & si doux ?*



*Alors je me présente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces mysteres
Que des témoins cachez sont ravis d'écouter ;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire,
En devinant ici qui vous fait disputer,
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi,
Je suis, je l'avouërai, du sentiment de Lise ;
Mais Cloris, car il faut parler de bonne foi,
Cloris ne s'est guère méprise.*

Com-



*Comment en fais-tu tant, toi qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger ?
Bergere, je consens, repris-je, à vous l'apprendre.
Quoique simple Berger, j'ai voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS prend plaisir à répandre
Les biens dont est comblé ce rustique séjour.
N'attendez pas de moi que je vous représente
Combien de ces beaux lieux la pompe est éclatante,
Je fus à leur aspect interdit, ébloui,
Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire,
Et de plus, tout doit bien s'en être évanoui,
Mes yeux furent long-temps attachés sur VICTOIRE.*



*Car le croiriez-vous bien ? on me vit là chantant
Ces Airs d'une Muse champêtre,
Ces mêmes Airs que vous connoissez tant,
VICTOIRE le voulut, se délassant peut-être
De ces Airs plus polis que sans cesse elle entend.
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant ;
O Ciel ! qu'elle fit bien connoître
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût s'étend !
Les endroits dont je croi qu'on peut être content,
Un souris fin, qui venoit à paroître,
Les marquoit dans le même instant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous ;
Vous devez bien savoir s'ils sont touchans & doux,
VICTOIRE le sait mieux encore.*

A 3

Puis-

Puisqu'elle daigne m'écouter,
 Toujours mes chants seront jugez par elle.
 Et pourquoi ne la pas chanter,
 Me direz-vous? la matiere est si belle.
 Je le sai bien, mais un simple Hautbois,
 A votre avis, y pourroit-il suffire?
 Phœbus lui-même avec sa Lire.
 T'enseroit plus d'une fois.



POE-



POÉSIES

PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIERE EGLOGUE.

A MONSIEUR....

QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
 Tant de Châteaux forcez, de Géans pourfendus,
 De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
 Je n'ai point de regret que ce soient-là des Fables.

Mais quand je lis l'Astrée, où dans un doux repos
 L'Amour occupe seul de plus charmans Héros,

Où l'amour seul de leurs destins décide,

Où la sagesse même a l'air si peu rigide,

Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan

Jusque dans Adamas, le Souverain Druide,

Dieux, que je suis fâché que ce soit un Roman!

J'irois

*J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans, des mêmes feux épris;
Où le charme secret produit par leur présence
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaisirs de l'innocence.*

*O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
Lieux consacrez aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes vous peuplez d'Hilas & de Silvandres!
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres & ces Hilas,
Remplissons notre esprit de ces douces chimères,
Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer;
Et puisque dans ces champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des Bergeres.*

*Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre Raison séduite avec plaisir s'égare,
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints,
Et cette illusion pour quelque temps répare
Le défaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordés aux Humains.*

*Ami, dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage;
Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage*

Le

*Le même goût pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Héros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les proïesses extravagantes;
Sans doute nos esprits ne seront point blessez
Du fol entêtement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressez,
Mais pour cette puissante & douce rêverie,
Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
Avec quelques moutons à peine ramassez,
Retablisant la Bergerie
Dans l'éclat des siècles passez;
Cher ami, sans plaisanterie,
N'en sommes-nous point menacez?*

LEs Bergers d'un Hameau célébroient une Fête,
Chacun d'eux plus paré méditoit sa conquête,
Ne respiroit qu'amour, & n'étoit appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire, & d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergeres,
On avoit pris conseil des Ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux Prez naissans;
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la Nature & si simple & si belle
Peut recevoir d'un Art presque aussi simple qu'elle.
Ici, sous des Rameaux exprès entrelassez,
Où jouoient les rayons dont ils étoient percez,
On formoit tour à tour des danfes différentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs Amantes!
Là, dans une campagne on disputoit un prix;
L'amour plus que la gloire anime les esprits,
Les Belles aux Bergers inspirent de l'adresse,
Heureux qui met le prix aux pieds de sa Maîtresse!

TOME II.

B

Tout

Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiseaux jaloux,
Il naissoit mille Amours, ce temps les favorise,
Ils étoient moins craintifs, ce temps les autorise,
De toutes parts enfin par mille jeux divers,
A la joie, au plaisir les cœurs étoient ouverts;
Alcandre, Alcandre seul n'en étoit point capable,
A peine il reconnut un jour si remarquable,
En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris,
Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
Il se dérobe, il fuit une importune foule,
Par des chemins couverts en secret il se coule:
Aussi-tôt qu'il arrive au milieu d'un coteau,
D'où les yeux aisément découvrent le Hameau,
Il y voit l'allégresse en tous lieux répandue,
Pour un amant qui souffre insupportable vue.
Il s'arrête, & pressé de ses vives douleurs:

Tout rit, tout est en joye, & moi, dit-il, je meurs.
Dix fois du sein des eaux la lumière est sortie,
Depuis que du Hameau ma Bergere est partie;
Je faisois de la voir le plus doux de mes soins,
Si je ne la vois, je la cherchois du moins,
L'Amour me conduisoit, & je ne manquois guere
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergere;
Mais maintenant, hélas! j'erre en ces mêmes lieux,
Plein d'elle, & sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le Soleil marche à pas lents sur nos têtes!
Quels jours! quelle tristesse! & l'on songe à des Fêtes!
On danse en ce Hameau! que je me tiens heureux
D'être ici solitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois-je? quoi! je pourrois voir Doride
De louanges toujours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ses appas,

Y briller en sa place, y triompher de joie?
Goûtez bien le bonheur que le sort vous envoie,
Bergeres, jouissez de mille vœux offerts,
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Qu'elle eût orné les Jeux! que d'yeux tournez sur elle!
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle!
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé;
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il sembloit de mon chant qu'elle fût moins touchée;
Il est vrai cependant que pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure,
La Jonquille à ces nœuds eût servi de parure,
Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé,
Et de tous mes tourmens j'étois récompensé.
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût en fuyant dit quelque mot tout bas,
Avec sa douce voix & son doux embarras;
Elle l'a déjà fait aux Noces de Silvie,
Ce plaisir imprévu pensa m'ôter la vie,
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir;
Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit revenir!
Alcandre, que dis-tu? La Bergere est absente,
Peut-être pour long-temps, peut-être peu constante,
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir?
Tu ferois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE & DELPHIRE.

II. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

*O*u vas, tu Licidas?

LICIDAS.

*Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.*

ATIS.

La course est assez longue.

LICIDAS.

*Ah! s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mene,
J'irois encor bien plus loin.*

ATIS.

*Il est aisé de t'entendre;
Toujours de l'amour!*

LICIDAS.

*Toujours.
Que faire sans les Amours?
Qui viendrait me les défendre,*

Je

*Je finirois là mes jours.**Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage;
Il n'est point parmi nous d'usage,
Plus ancien, ni mieux suivi.*

ATIS.

*Et n'est-ce pas chez nous la même chose?
Un Berger rougiroit de n'être pas amant,
Au doux péril d'aimer de soi-même on s'expose:**Qu'il arrive un événement,**Il n'en faut pas chercher bien loin la cause;**C'est l'Amour, c'est lui sûrement.**Par nos Iris, & nos Silvies**Tous nos destins sont décidez;**Les Troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardez,**Mais les Belles sont bien servies.*

LICIDAS.

*Dans tout notre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fût indifférente;
Maintenant c'en est fait, Silvanire est amante,
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.*

ATIS.

*Dis-moi, Berger, par quelle voie**Il l'a soumise à son pouvoir;**Je suis curieux de savoir**Les divers moïens qu'il emploie.**Aussi-bien je suivrai la route que tu tiens,**Pendant un assez long espace;**Dans de semblables entretiens**Tu fais comme le temps se passe.*

B 3

LI.

L I C I D A S.

*Mais, Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque Histoire pareille.*

A T I S.

*J'y consens, ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.*

L I C I D A S.

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse,
Et ce qui méritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithère,
Elle tint des discours offensans & hardis,
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eût pour elle,
L'Amour n'en fit pas tant & la réduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.

Un jour elle épia Mirène avec Zelide;
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reste des Mortels se croioient délivrez.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire,
Plaisir, qui lui devoit sans doute être interdit.
Cieux! quels discours charmans Silvanire entendit!
Devine-les, Atis, toi qui fais comme on aime;
C'étoient de ces discours dictez par l'Amour même,
Que les Indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sauroit repeter.

Ils

Ils étoient quelquefois suivis par un silence;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs & flateurs, doux ensemble & perçans.
Zelide en rougissoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Mirène charmé lisoit dans sa rougeur
Des secrets, qu'à demi cachoit encor son cœur.
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée,
Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris,
Les premières rigueurs qu'eut à souffrir Mirène,
Dont la Bergère alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux seuls importants,
Quels sujets d'entretien à des Amans contens!
Ils s'occupent tantôt d'un simple badinage,
Qui des tendres amours est le charmant partage,
Que le respect pourtant accompagne toujours,
Doux respect, qui lui-même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuser ce qui pouvoit suffire,
Par quel art, cher Atis, se pourroit-il décrire?
Quelque débat entre eux survenu pour un chant
Que chacun croioit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Mirène arrachoit à la Belle,
Et dans le mouvement que causoit la querelle
Une main de Zelide, ou bien un bras baissé,
Un vain courroux d'Amante aussi-tôt apaisé,
Que fai-je? mille jeux que l'Amour autorise,
Une innocente offense, une feinte surprise,
D'une liberté douce effets pleins d'agréments,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuse;
De ce lieu solitaire elle sortit rêveuse,

Les

Les plus beaux de ses jours, quoiqu'exempts de souci,
 Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainsi.
 Elle croioit toujours voir Zelide & Miréne,
 Toujours de leurs discours sa mémoire étoit pleine,
 Présages d'une ardeur qui s'alloit allumer;
 Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
 Bien-tôt de ses Amans Lifis le plus aimable
 A ses vœux empressez la trouva favorable,
 Bien-tôt... mais qu'ai-je encore, Atis, à te conter?
 Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
 Bien-tôt sur tous les soins que la tendresse inspire
 On ne distingua plus Zelide & Silvanire.
 De l'Amour cependant admire les attraits,
 Le mal se prend à voir deux Amans de trop près.

A T I S.

*L*icidas, tu ne saurois croire
 Quel plaisir m'a fait ton histoire.
 Je suis ravi lorsque j'entens
 Que notre commun Maître obtient une victoire;
 Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
 Et tu verras si j'ai bonne mémoire.
 Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
 Combien on a mené de mes moutons au bois,
 J'oublierai bien des secrets qu'on m'enseigne
 Pour guérir un Troupeau qui périt chaque jour,
 Mais il ne faut pas que l'on craigne
 De me voir oublier une histoire d'amour.

L I C I D A S.

Puisque ta mémoire est si bonne,
 Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois.

A T I S

A T I S.

*Tu ne perdras rien de tes droits,
 Voi si je fais payer les plaisirs qu'on me donne.*



Trois jours s'étoient passés, trois jours qu'avoient perdus
 Et Delphire & Damon qui ne s'étoient point vus;
 Leurs Troupeaux, jusqu'alors confondus dans la plaine,
 Tristement séparez ne passoient qu'avec peine;
 Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
 Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir,
 La Bergere affectoit de paroître suivie
 Des plus jeunes Bergers dont elle fût servie;
 Mais elle étoit distraite, & des soupirs secrets
 Alloient après Damon jusqu'au fond des Forêts.
 Voi de quelle rigueur étoit cette Bergere.
 Damon lui déroba quelque faveur legere,
 Delphire le bannit dans un premier courroux,
 Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux.
 Un soir que les Troupeaux sortant du pâturage
 D'un pas tardif & lent marchaient vers le Village,
 Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
 Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
 Delphire, qui malgré l'ombre déjà naissante
 Vit Damon d'aussi loin que peut voir une Amante,
 S'arrêta sur sa route, & prit soin d'y chercher
 L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
 Rêveur, plein d'une triste & sombre nonchalance,
 Tel qu'on peut souhaiter un Amant dans l'absence,
 Il laissoit ses Brebis errer en liberté,
 Et son Hautbois oisif pendoit à son côté.
 Delphire en fut touchée, & pour être apperçue
 Elle fit quelque bruit, il détourna la vûe;

TOME II.

C

Et

Et quand vers la Bergere il adressa ses pas,
 Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
 Que ne lui dit-il point? Les Nymphes du Bocage
 N'entendirent jamais de plus tendre langage,
 L'Echo, qui des Bergers connoît tous les Amours,
 Ne repeta jamais de plus tendres discours.
 Tantôt il condamnoit lui-même son audace,
 D'un ton de suppliant il demandoit sa grace,
 Et tantôt moins soumis il trouvoit trop cruel
 Qu'un léger attentat l'eût rendu criminel.
 Par quels soins assidus, & par quelle constance
 Avoit-il prévenu cette amoureuse offense?
 Et combien voioit-on d'Amans moins empressez,
 Moins ardents qu'il n'étoit, & mieux récompensez?
 A la fin cependant il revenoit à dire
 Qu'il étoit trop content, puisqu'il aimoit Delphire,
 Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
 Il conserveroit bien d'éternelles amours.
 Plein de sa passion alors Damon lui jure
 Que la simple amitié ne seroit pas plus pure,
 Il semble que ses yeux le jurent à leur tour,
 L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour;
 Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse
 Il tâche à réparer son trop de hardiesse,
 Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
 Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien,
 Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
 Il s'approche, il s'avance, il embrasse Delphire.
 On dit que le Berger, lorsqu'on l'avoit banni,
 Pour un moindre sujet avoit été puni,
 Et sans savoir pourquoi, Delphire moins severe
 Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

L I C I D A S.

*Je te l'avoue, Atis, tu t'es bien acquitté;
 J'aime Delphire, & sa fierté.*

A T I S.

*Ton goût est assez raisonnable,
 Berger, & je ne doute pas
 Que l'on ne te prépare une fierté semblable
 Aux lieux où tuournes tes pas.
 Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quitte,
 Adieu.*

L I C I D A S.

*Je vois d'ici ce que ton cœur médite;
 Ton voyage, Berger, ressemble assez au mien.*

A T I S.

*A dire vrai, cela se pourroit bien.
 Va, puisses-tu jamais ne trouver de Cruelles!*

L I C I D A S.

*Les Cruelles ne me sont rien.
 Je ne crains que les Infidelles.*

D E L I E.

III. E G L O G U E.

A M A D . . .

*Quittons, mes chers Moutons, le cours de la Riviere,
 L'herbe fera meilleure aux lieux que j'aperçoi,*

Vous m'allez désormais occuper toute entière,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moi.



Hélas! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop sûre ;
Déjà je prononçois son Nom avec plaisir,
Déjà je pensois moins à vous qu'à ma parure,
Déjà pour vous garder je manquois de loisir.



Moi, qui fus toujours rigoureuse,
Je ne l'étois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse;
Puisqu'il m'a dû quitter, Ciel! que je suis heureuse,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!



Encore quelques soins, il n'étoit plus possible
Que mon cœur ne se rendît pas,
J'en eusse été touchée, & maintenant, hélas!
Ce cœur regretteroit d'avoir été sensible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux;
Quel péril j'ai couru! cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.



Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Mirtille
La chanson que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien,
Peut-être encore une autre honte
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,

Et

Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois si je l'avois dite;
Quoi donc! il la sauroit; & pour mieux m'insulter
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oseroit la chanter?



Je connois maintenant ce que l'Amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare,
Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement;
Mais lorsque mon Printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant
Une si triste expérience?



Profitons en pourtant, évitons les Pasteurs,
Leurs Danses, leurs Chansons, leurs Fêtes dangereuses,
Mais sur-tout leurs discours flatteurs;
Faisons aussi les Bergeres heureuses;
Si d'un pareil bonheur je formois le souhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à surprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'est pas pour moi qu'un sort si doux est fait?



Inutile & vaine Jeunesse,
Toi qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour sentir la tristesse
De vivre loin des jeux, des plaisirs, des amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne saurois voler avec trop de vitesse.



Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amusemens utiles,

C 3

Vous

Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquilles ;
 Ah! ne me laissez pas le loisir de songer
 Que l'on puisse avoir un Berger.
 Fontaines, Fleurs, Oiseaux, charmes pleins d'innocence,
 Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous,
 Sauvez-moi de l'Amour; hélas! pour ma défense
 Sera-ce assez que vous conspiriez tous?



D'où vient que je suis effrayée
 Des efforts qu'il me va coûter?
 N'en ferai-je pas bien payée?
 Et le repos peut-il trop s'acheter?
 Les plus tendres Bergers, & Mirtille lui-même,
 N'ébranleroient pas mon dessein;
 Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain;
 Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.



Ainsi parla Delie; alors du Dieu du jour
 Le Char panchoit un peu vers la fin de son tour;
 Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa place,
 Que Delie à Mirtille avoit déjà fait grace.
 Il n'étoit point volage, il avoit seulement
 Eprouvé sa Bergere, & feint un changement,
 Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
 Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
 Mirtille en peu de temps se vit assez aimé
 Pour savoir le dessein que l'on avoit formé;
 Il ne demeura pas tout-à-fait inutile,
 Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.



CE présent Pastoral doit-il être pour vous?
 Hélas! je ne vous trouve aucun trait de Bergere,

Vous

Vous n'avez point ce tendre caractère,
 Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux;
 Mais vous avez en récompense
 Dans l'air, dans le visage assez de majesté,
 Dans l'humeur assez de fierté,
 Et peut-être un peu d'inconstance;
 Enfin vous êtes Nymphes, à ce que font juger
 Vos appas, vos défauts, trop bizarre mélange,
 Et trop capable encor de plaire & d'engager;
 Vous êtes Nymphes, & moi qui sous vos loix me range,
 Je ne suis qu'un simple Berger.
 Tendresse qui jamais n'étale ses services,
 Délicatesses sans caprices,
 Soins plus amoureux que brillans,
 Timidité flateuse, ardeurs toujours égales,
 Transports qui sont ensemble & doux & violens,
 Respect, constance, enfin les vertus pastorales,
 Voilà quels sont tous mes talens.
 Mais toute Nymphes que vous êtes,
 Que vous faut-il de plus que des flâmes parfaites;
 Un Berger fidèle a de quoi
 Payer le cœur des Nymphes même,
 Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
 Ne voit rien au-dessus de soi.
 Je ne croi pas qu'on vous irrite,
 En vous tenant ce superbe discours;
 Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son mérite,
 Les Bergers ne sauroient vanter que leurs amours.



DAPH.

D A P H N E.

IV. E G L O G U E.

ARCAS, PALEMON, TIMANTE.

*A*RCAS & Palémon tous deux d'un âge égal,
 L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
 Se répondant tous deux par des chansons semblables,
 Formoient un combat pastoral.
 Ce n'étoit point la méprisable gloire
 Ou du Chant ou des Vers qui piquoit leurs esprits,
 Ils disputoient un plus illustre prix,
 Chacun prétendoit la victoire
 Pour la Beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
 Qui dans ses jeunes ans enflama tant de cœurs,
 Qu'une expérience savante
 Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs,
 Et dont la vicieuse galante
 Souvent par ses avis se plaçoit à former
 Quelque Beauté simple & naissante,
 Qui n'eût su qu'être aimable, & non se faire aimer.

Le Berger qu'attendoit un jugement contraire,
 Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
 A son Rival victorieux,
 Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire;
 Il falloit, ô Loi plus sévère!

Et

*Et que n'eût-il pas aimé mieux ?
 Que du Berger vainqueur il chantât la Bergere.*

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins ?
 Quels efforts des deux parts ! O toi, Muse Rustique,
 Qui laissant à tes Sœurs la Trompette héroïque
 N'enfles que des Pipeaux assemblez par tes mains,
 Toi, qui du superbe Parnasse
 Négligent les Lauriers sacrez,
 Te couronnes le front avec autant de grace
 Des simples fleurs qui naissent dans les Prez,
 Redis-moi le combat ardent, quoique paisible,
 Que se livrerent les Bergers,
 Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
 Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

A R C A S.

*A*U parti de Philis tu dois la préférence,
 Amour, elle n'a point de mépris pour tes loix.

P A L E M O N.

Si Daphné n'aime pas, tu fais en récompense,
 Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

A R C A S.

De Venus quelquefois avez-vous vu l'image ?
 Elle a les cheveux blonds, & ma Bergere aussi.

P A L E M O N.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaît davantage,
 Pardonne-moi, Venus, mon cœur en juge ainsi.

A R C A S.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans sa coëffure,
 Quel charme pour les yeux, quel péril pour les cœurs!

P A L E M O N.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
 Elle fait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

A R C A S.

L'enjouement de Philis la rend encor plus belle,
 Et de Jeux & de Ris une Troupe la suit.

P A L E M O N.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle,
 Et les Graces toujours ne font pas tant de bruit.

A R C A S.

D'une foule d'Amans Philis est entourée,
 Et je voi que mon choix s'est trop fait approuver.

P A L E M O N.

Daphné fuit ses Amans, elle vit retirée;
 Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver!

A R C A S.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit sa Bergère,
 Sa beauté, sa douceur, tout plaît au même instant.

P A L E M O N.

Lorsque l'on voit Daphné douce ensemble & severe,
 On n'oseroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

AR-

A R C A S.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
 S'il vient en ce Hameau des Pasteurs étrangers?

P A L E M O N.

Oui, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent,
 Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

A R C A S.

Dans le cristal des eaux souvent Philis se mire,
 Et là contre mon cœur elle apprête des traits:
 Ruisseaux, peignez-lui bien la beauté qui m'attire;
 Philis en croira mieux les sermens que je fais.

P A L E M O N.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines,
 Le soin de sa beauté ne l'inquiète pas.
 Soupirs que j'ai poussés, doux tourmens, tendres peines,
 Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

A R C A S.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse,
 D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumez:
 Il brille sur son front une aimable assurance,
 Elle fait que les cœurs vont tous être charmez.

P A L E M O N.

Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si sûre,
 Soudain elle rougit, sa rougeur lui sied bien,
 De louanges en vain elle entend un murmure,
 Tous les cœurs sont charmez, seule elle n'en fait rien.

TOME II.

D 2

AR-

A R C A S.

Aux soupirs d'Alcidon Philis étoit sensible;
Mais quel est mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprès d'elle un rival si terrible!
J'y perdrais, si Philis n'avoit point eu d'amour.

P A L E M O N.

Je n'ai point le plaisir de rendre méprisable
Un Rival pour qui seul on avoit eu des yeux;
Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable,
Je puis même espérer qu'elle en aimera mieux.

A R C A S.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule
Prit la main de Philis qu'il ferroit tendrement;
Soudain sans qu'il me vît près d'elle je me coule,
Elle me donna l'autre, & sourit finement.

P A L E M O N.

En ma faveur Daphné ne s'est point déclarée,
J'espère cependant avoir un jour sa foi,
Non pas que j'en jurasse encor par Cithérée,
Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que j'en croi.

A R C A S.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractère,
Elle en fera pour moi, je l'ai trop mérité;
C'est toujours le Berger qui chante la Bergère,
Quel plaisir que lui-même en soit aussi chanté!

P A L E M O N.

De la voix de Daphné que le doux son me touche!
Je ne puis plus souffrir les hôtes de ces bois,

On

On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche:
O Dieux! & j'entendrais, j'aime, de cette voix!

A R C A S.

Tu dois bien t'offenser, Philis, on te compare;
Philis, c'est à Daphné; quel étrange rapport!
Se peut-il jusques-là que Palemon s'égare?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort?

P A L E M O N.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendrait pas plutôt à savoir nos débats,
Qu'elle voudroit ceder le prix à sa Rivale;
Mais Timante, je croi, ne le permettroit pas.

A R C A S.

Punis de Palemon l'insupportable audace,
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné.

P A L E M O N.

Daphné, n'entreprends pas une telle vengeance,
Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis.
Sa Philis lui fera sentir son inconstance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

T I M A N T E.

Bergers, c'en est assez, je voi que votre zèle
Pousseroit trop loin la querelle;
Vous ne parleriez bien-tôt plus
Du mérite de l'une & de l'autre Bergère;
Vous perdriez le temps en discours superflus:
Conclusion trop ordinaire.

D 3

Ecou-

Ecoutez-moi, Bergers, voici mon jugement.
Philis est la plus agréable.

P A L E M O N.

Ah, Timante!

T I M A N T E.

Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croi Daphné plus aimable.

A R C A S.

Et c'est ainsi. . .

T I M A N T E.

Bergers, je me fers de mes droits.
Et mon autorité doit être ici suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.
Vous, Arcas, préparez quelque chant pour Daphné;
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis sa Rivale un bouquet soit donné.
L'air fera tendre & doux, les Fleurs seront nouvelles;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un air qui veut du temps, de la peine & des soins:
Ce partage convient assez juste aux deux belles.



ERAS.

E R A S T E.

V. E G L O G U E.

A M O N S I E U R

*L*E Berger * qui jadis hérita le Hautbois
Du grand † Pasteur de Siracuse,
Et dont même aujourd'hui la Muse
De l'aimable Mantouë enorgueillit les Bois,
Vouloit que des Forêts la demeure sauvage
D'un Consul quelquefois fût un digne séjour.
J'entreprends un plus grand ouvrage,
Moi qui voudrois rendre dignes d'un Sage
Des Forêts où regne l'Amour.



Pourquoi non cependant? ces Sages de la Grece,
Ces Thales, ces Bias, grands & superbes noms,
L'emportent-ils pour la sagesse
Sur nos Tirsis & nos Damons?
J'en doute; dans nos champs la Vertu toute pure
Agit sans dessein d'éclater,
Tout l'art de la Raison ne sauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture;
Ils ne se laissent point flatter
Aux plaisirs remplis d'imposture,
Que sans l'aveu de la Nature
L'Opinion ose inventer.
Ce n'est point chez eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien;
Mais pour la sagesse parfaite

* Virgile.

† Theocrite.

*Il leur manque des mots, un severe maintien,
Et par malheur ils ont une Houlette.*



*Encore un grand defect, ils sont toujours amans;
De je ne sai quels feux qui leur semblent charmans
Leur ame est sans cesse remplie.
Mais quoi? tous les Humains sont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie,
Dont on puisse payer le tribut que l'on doit?*



*Vous donc que la sagesse admet dans ses Mysteres,
Qui simple spectateur des passions vulgaires
De leurs ressorts en nous considerez le jeu,
Prenez des yeux qui ne soient pas austeres,
Pour un Berger qui vous ressemble peu.
Ne riez pas de voir sa Raison égarée
Par tant d'états divers passer en un seul jour:
Un Amant est chose sacrée,
Et qui par un vrai Sage est toujours reverée,
Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.*



LEs Oiseaux qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond silence,
Lorsqu'Erasme s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déjà Thetis s'apprete à rendre le Soleil.
Il court de sa Cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroître
Ni les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ni ce douteux éclat qui se joint à la nuit.
La Mere des Amours à peine renaissante
Commençoit à jeter sa lumiere perçante
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;

Eras-

Erasme entre en courroux contre le jour trop lent.
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le soir renvoyeroit les Troupeaux au Village;
Et pour cet entretien Erasme est éveillé
Avant que sur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Titire;
Depuis que le Berger pour son Iris soupire,
Titire a pris le soin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous perir sans ce Maître étranger.
Erasme ose lui faire un injuste reproche:
Vous dormez, lui dit-il, lorsque le jour approche,
Les Troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partez. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour est loin encore, aux yeux d'Erasme même;
Il ne découvre rien; quelle lenteur extrême!
Quel siecle jusqu'au soir! il mesure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux:
Il faut que sur ces Monts ce grand Astre renaisse,
S'élève lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derriere ces grands bois;
Il mesure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive;
Mais son inquietude en est encor plus vive,
Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens
Lui font de tout ce jour sentir tous les momens.
Souvent pour moderer cette ardeur empressée
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée,
Tantôt de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantôt dans ses vergers s'amusant à couper
D'un arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantôt de jons tissus commençant quelque ouvrage;
En vain; toujours Iris, toujours cet heureux soir
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,

TOME II.

E

II

Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonne
 De l'excès de sa flâme & des beautés d'Iris;
 Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris,
 Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
 Imprudence d'Amant! il se remplit trop d'elle,
 Le jour en est plus long, il en souffre; mais quoi?
 Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi?
 A peine le Soleil commençoit à descendre,
 Au bocage déjà le Berger va se rendre,
 Il se flatte qu'Iris conduite par l'Amour
 Y pourra bien venir avant la fin du jour,
 Et quelquefois il craint que trop indifférente
 Iris, la même Iris ne trompe son attente.
 Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard,
 Son air marque à demi qu'elle vient par hazard,
 Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
 Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
 D'un desir curieux avoient été touchez;
 Les uns près des Amans sous un buisson cachez
 Prêtent à leurs discours une oreille attentive;
 D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
 Sur des arbres touffus montez de toutes parts,
 Pour savoir ce qu'on dit observent les regards.
 Dans le bocage alors Eraste & la Bergere
 Respirerent cet air qu'on respire à Cythere,
 Et par les doux transports dont ils furent atteints,
 Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
 Combien en se voyant, Dieux! combien ils s'aimèrent!
 Ils s'aimoient encor plus quand ils se séparèrent,
 Mais Iris appliquée à déguiser son feu,
 Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

LIG-

L I G D A M I S.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

Tu connois Ligdamis?

HILAS.

*Qui ne le connoît pas?
 C'est lui qui de Climene adore les appas.*

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

*Quel Berger! il est du caractère,
 Dont un Amant m'eût plu si j'eusse été Bergere:
 Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer,
 Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflamer,
 Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
 Et son amour devient un éloge pour elle.
 Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur,
 Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur,
 Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace,
 Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace.*

ADRASTE.

As-tu vu de ses Vers?

HILAS.

Je les sai presque tous.

TOME II.

E 2

O

*O Ciel! qu'il en chantoit de tendres & de doux,
Quand Climene à la Ville alloit faire un voyage!
Je n'en sais point de lui que j'aime davantage.*

A D R A S T E.

*Moi, je ne les sai point, j'étois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hulas, de me les dire!*

H I L A S.

Je t'obéis, écoute un Amant qui soupire.

Vous allez donc quitter pour la première fois
De nos Hameaux la demeure tranquille!
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la Ville,
Climene, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos Bois.

Là d'illustres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, hélas! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une Mufette & mon amour?

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux,
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidèles;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene,
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flateur des Bergers ignoré,
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, & j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manières qu'on prend dans nos petits Hameaux;
Rapportez-moi cette rougeur sincère,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & simple Bergère;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrez à la Ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même Ville où vous allez paroître,
Pour la belle Climene elle a vu mes langueurs;
Parmi tous les plaisirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regretois notre séjour champêtre,
Et votre vûe, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux;
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre,
Et dites, s'il se peut, d'une manière tendre,
C'est ici que l'on aime mieux

E 3

S'oc-

S'occuper de moi que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.



ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toi plutôt que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes Vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il t'en peut coûter moins, & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux Autels de l'Amour, mais il aime;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux-ci, quoiqu'ils cedent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour,
Peut-être un air content ne sied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers-là, Berger, tu les fais?

ADRASTE.

Oui, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

Ecoute.

Ma



MA Bergere revient, c'est demain que ces lieux
S'embellissent par sa presence;
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ses yeux.
Ah, Ciel! si de quelque distance
Elle me reconnoit à mon impatience,
Que mon fort sera glorieux!



Oui, je serai le seul dont la joie éclatante
Par d'assez vifs transports marquera ce beau jour;
J'aurai seul une ardeur digne de son retour:
Elle ne pourra plus paroître indifférente,
Je lui prépare trop d'amour.



Que dis-je? cette ardeur est-elle donc nouvelle?
N'ai-je encor rien senti d'aussi vif en aimant?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle
N'avois-je pas le même empressement?



Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordinaires,
Mais maintenant, Climene, ils devoient vous charmer;
Vos yeux depuis long-temps n'ont vû d'Amans sinceres,
Et pourroient-ils jamais s'en desaccoutumer?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflamer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.



La Ville est pleine de contrainte,
De faux sermens & de vœux indiscrets;

Que

Que ne l'avez-vous vûë exprès
 Pour favoir de quel prix est cet amour sans feinte
 Qui se trouve dans nos Forêts,
 De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans crainte,
 Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
 Et mon cœur pour sentir vos traits?



Revenez plus Bergere encore
 Que vous n'étiez en nous quittant:
 Songez qu'il est au monde un cœur qui vous adore.
 Une Belle au milieu des soupirs qu'elle entend,
 Au milieu d'une Cour dont sa fierté s'honore,
 N'en peut pas toujours dire autant.



H I L A S.

*A*draste, j'avouerai que ma surprise est grande,
 Que contre de tels chants Climene se défende.

A D R A S T E.

Et pourquoi le crois-tu? les Vers par leurs attraits
 Ont soumis les Lions, entraîné les Forêts;
 Après cela, je croi, le moins qu'ils puissent faire
 C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
 L'Amour les a fait naître, & les Vers à leur tour
 Ne manquerent jamais à bien servir l'Amour.

H I L A S.

Mais Climene, dit-on, est fiere, inexorable.

A D R A S T E.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

H I-

H I L A S.

N'a-t-on jamais poussé de soupirs superflus?

A D R A S T E.

Et bien je te dirai quelque chose de plus.
 Nous étions l'autre jour sous l'Orme de Silene
 Une assez grosse Troupe où se trouva Climene:
 On loua Ligdamis, chacun en dit du bien,
 Prends bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien;
 Dès que d'un tel discours on eut fait l'ouverture,
 Elle se détourna rajustant sa coëffure,
 Où je ne vois rien qui fût à rajuster,
 Et feignit cependant de ne pas écouter.

H I L A S.

Je me rends.

A D R A S T E.

Je remporte une grande victoire!
 Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.

LA STATUE DE L'AMOUR.

VII. E G L O G U E.

*D*ans le fond d'un Bocage impenetrable au jour
 Est un petit Temple rustique,
 Où le Dieu des Bergers reçoit un culte antique;
 Ce Dieu n'est point Pan, c'est l'Amour.
 D'un simple bois on y voit sa figure;
 Elle n'a point ces traits hardis ou délicats

TOME II.

F

Qu'au-

*Qu'auroit sous son ciseau fait naître Phidias :
On reconnoît pourtant le Roi de la Nature ;
L'Ouvrier champêtre étoit plein
De ce Dieu qu'exprimoit sa main.
L'Autel suffit à peine aux Festons, aux Guirlandes
Qu'y portent d'innocens Mortels ;
Il est de plus riches Autels,
Mais ils sont moins chargés d'offrandes.
Là parut un Berger, qui d'un secret souci
Portoit dans l'ame une profonde atteinte.
Profanes Cœurs, n'écontez point sa plainte :
Au Dieu d'Amour il s'exprimoit ainsi.*



TOI qu'avec nos Bergers Jupiter même adore,
Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore ;
Tu n'avois fait sur moi qu'un essai de tes coups,
Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre suprême,
On doit avec excès aimer celle que j'aime,
Et si de foibles vœux s'offroient à tant d'appas,
Ou même si mon cœur ne les adoroit pas,
S'il leur manquoit un cœur si tendre & si fidelle,
On te reprocheroit d'être injuste envers elle.
Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer,
Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflâmer ?
Je ne suis qu'un Berger, elle égale Diane,
Mes vœux sont trop hardis, sa beauté les condamne ;
J'espère quelquefois en mes soins assidus,
Mais je la vois paroître, & je n'espère plus,
A force d'être aimable elle devient terrible,
Dieux ! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible !
Cependant elle daigne écouter ces Chançons,
Où je ne fais, Amour, que te prêter des sons,

Où

Où ce que tu répands de tendresse & de flâme
Satisfait quelquefois aux transports de mon ame.
Mais c'est là ce qui fait mon plus cruel tourment,
Ma Mufette est pour elle un simple amusement ;
Elle écoute un Berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'apperçoit pas de l'Amant qui soupire,
Sans songer au sujet elle goûte mes chants,
Ils ne la touchent point, & lui semblent touchants,
Je n'ai que mon amour, mais enfin je présume
Qu'il doit être flateur pour celle qui l'allume ;
Vif & soumis, plus fort que son propre intérêt,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends grace,
De toute sa fierté terrassé mon audace ;
J'aimois, & j'ai parlé, mes hommages, mes soins
Paroissent plaire assez, moi-même je plais moins ;
Elle n'aime de moi que cette ardeur parfaite
Qu'à quelque autre en secret peut-être elle souhaite
Qu'ai-je dit ? quel soupçon ! puisse-t-il l'offenser :
Mais de mon ame au moins tâchons à le chasser.
Enfin de ses mépris je ne viens point me plaindre,
Mais hélas ! pour son cœur elle n'a rien à craindre,
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause, & ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on defarme la haine,
Mais comment surmonter sa douceur inhumaine,
Sa funeste douceur, qui m'ôte enfin l'espoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir ?
Quel sera mon destin ? tu peux seul me l'apprendre :
Ne me reste-t-il plus, Amour, rien à prétendre ?
A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé ?
Est-ce là tout le prix que tu m'as réservé ?

TOME II.

F 2

En

EN achevant ces mots, il attachoit sa vûe
 Sur le Dieu qu'imploroit sa voix,
 Il vit, ou les Amans se trompent quelquefois,
 Il vit sourire la Statuë.
 Ce prodige douteux flata pourtant son cœur ;
 Mais enfin qu'auroit voulu dire
 Le plus incontestable & le plus vrai sourire ?
 C'étoit peut-être un sourire moqueur.

T H A M I R E.

VIII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

L Es Bergers tous les jours font entr'eux des Combats
 Et de Chançons & de Mufettes ;
 Lorsque vous vous trouvez seules comme vous êtes,
 Pourquoi ne les imiter pas ?
 Quoi ! les graces du Chant sont-elles nécessaires
 A des Bergers plutôt qu'à vous ?

FLORISE.

Et quel sujet chanterions-nous ?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un seul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos Amours ?

AMA-

AMARILLIS.

Et quoi donc ?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux
 Que quelques Bergers curieux
 N'écoutent des recits peut-être trop sinceres.

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
 Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains partout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantez sans tarder davantage ;
 Voyons qui de vous deux fait le mieux engager
 Ceux dont elle reçoit l'hommage ;
 Mon expérience & mon âge
 Me rendent propre à vous juger.
 Que sans feinte avec moi votre cœur se déclare ;
 Entre Belles je fai que la franchise est rare ;
 Mais elle doit ici regner dans vos discours.
 Par un combat tel que le vôtre
 Vous apprendrez l'une de l'autre
 A bien conduire vos Amours.
 Quand on y destine sa vie,
 On ne s'y peut trop exercer ;
 Allons, agréable Silvie,
 Je le voi bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moi de l'amour le plus tendre,

F 3

Que

Que faire, Amarillis? quel parti puis-je prendre?
Je n'y fai que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidelle Amant que mon Amant n'efface;
J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en ma place,
Elle ne s'en fauveroit pas.

SILVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire,
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire,
J'aime Licas, Licas le fait.

FLORISE.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse:
Je fai trop qu'il n'est point de Berger qui n'abuse
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je suis simple & naïve, & de feindre incapable,
Et je croi ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous être simple & naïve,
Mais ce n'est pas ainsi qu'un Amant se captive,
Et mon Amant m'est précieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise,
Qui le cause, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un Amant m'examine,

Mais

Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop sensible,
Détournez-vous de lui, mes yeux, s'il est possible,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque temps moins par art que par honte,
Mais je trouvai Licas si tendre un certain jour,
Un jour qu'on célébroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fût venu troubler notre entretien,
Je ne fai plus comment Thamire avoit fû faire,
Mon secret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse,
La Fête de Venus étoit un temps heureux,
Je m'en suis apperçûe, & grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je fai bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,

Du

Du peril où j'étois je me vis dégagée:
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moi, l'Amour juge entre nous,
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrais des combats si doux.

FLORISE.

Lorsqu'avec des regards attentifs, pleins de flâme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrais à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toujours quelques faveurs nouvelles,
Des presens que l'amour a soin d'assaisonner;
Licas aura bien-tôt jusqu'à mes Tourterelles,
Je ne sai plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danser deux ou trois fois de fuite,
Mais après je prens son Rival.

SILVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extreme,
Un jour Licas & moi nous caressions mon Chien,
Nous le baisions ensemble, il me baisa moi-même,
Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire:
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon fein,

Il y fut remplacé de la main de Thamire,
Quoiqu'il conduisit mal sa main.

SILVIE alloit encor reprendre après Florise,
Quand l'une & l'autre fut surprise
D'entendre un Buisson qui trembla.
Que des Amans l'instinct fidelle
Les conduisit sûrement sur les pas d'une Belle!
Licas & Thamire étoient là.

L'agréable combat que celui des Bergeres,
Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire surtout, que par de longs mysteres
On avoit voulu tourmenter!
Florise fut confuse, & d'une prompte course
Hors de ce lieu précipita ses pas,
Derniere, mais foible ressource,
Dans de semblables embarras.

Thamire la suivait, que pouvoit-elle faire?
Refuser de le voir, marquer de la colere
Qu'il surprit un secret si long-temps renfermé;
Encor quelle colere, & quelle foible cause
D'accuser un Amant aimé!
Elle le fit, & ce fut peu de chose.
Bien-tôt son cœur se fut rendu.
Thamire qu'animoit sa fortune presente,
Payoit par les transports d'une flâme contente
Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint,
TOME II. G

*Sans doute Amarillis se tint
Peu nécessaire à vider la querelle.*

I S M E N E.

IX. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

VOUS qui par vos treize ans à peine encor fournis.
Par un éclat naissant de charmes infinis,
Par la simplicité compagne de votre âge,
D'un rustique Hautbois vous attirez l'hommage;
Vous dont les yeux déjà causeroient dans nos champs
Mille innocens combats & de Vers & de Chants,
Pour des Muses sans art convenable Heroïne,
Ecoutez ce qu'ici la mienne vous destine.
Voiez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il est mené par un Amant adroit,
Quels pièges tend l'Amour à ce qui vous ressemble;
Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces pièges présentez
Avec un triste soin soient toujours évitez.
Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puissiez craindre,
Ils ont quelque péril, je ne déguise rien.
Et que prétens-je donc? je ne le sai pas bien;
Dans des Vers sans objet, sous des Histoires feintes,
Vous parler de desirs, de tendresse, de plaintes.
Ces mots plairoient toujours, n'eussent-ils que le son.
Du reste, point d'avis, moins encor de leçon:
Aimer ou n'aimer pas est une grande affaire,
Que sur ces deux partis votre cœur délibère,

On

*On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer,
Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.*

*S*ur la fin d'un beau jour, aux bords d'une Fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ifmene,
Elle aimoit en secret, & souvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui disoit la Bergere,
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'entens avec transport les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez,
Si vous avez écrit mon nom sur quelque Hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître,
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux?
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne feroit l'Amour que vous pourriez prétendre:
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me seront aussi chers que les miens,
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices,
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Dieux! disoit le Berger, quelle est ma récompense!
Vous ne me marquerez aucune préférence,
Avec cette amitié dont vous flatez mes maux
Vous vous plairez encore aux chants de mes Rivaux.
Je ne connois que trop votre humeur complaisante,
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchanté,
Et ces vifs agrémens, & ces fouris flateurs,

TOME II.

G 2

Que

Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.
 Ah! plutôt mille fois . . . Non, non, répondoit-elle,
 Ismene à vos yeux seuls voudra paroître belle.
 Ces legers agrémens que vous m'avez trouvez,
 Ces obligeans fouris, vous seront reservez;
 Je n'écouterai point sans contrainte & sans peine
 Les chants de vos Rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene,
 Vous ferez satisfait de mes rigueurs pour eux,
 Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.



Et bien, reprenoit-il, ce sera mon partage
 D'avoir sur mes Rivaux quelque foible avantage,
 Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurez,
 Moins acquis que le mien, & vous me preferez,
 Toute autre l'auroit fait; mais enfin dans l'absence
 Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
 Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
 Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
 Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
 Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître;
 Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
 De regretter si peu ce qui flatoit mon cœur;
 Vous partites d'ici quand la moisson fut faite;
 Et qui ne s'aperçut que j'étois inquiete?
 La jalouse Doris, pour me le reprocher,
 Parmi trente Pasteurs vint exprès me chercher.
 Que j'en sentis contre elle une vive colere!
 On vous l'a raconté, n'en faites point mystere;
 Je sai combien l'absence est un temps rigoureux,
 Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.



Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante?
 Le mot d'amour manquoit, Ismene étoit contente,

A peine le Berger en esperoit-il tant,
 Mais sans le mot d'amour, il n'étoit point content.
 Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
 Il songe à se servir d'une innocente ruse:
 Il faut vous obéir, Ismene, & dès ce jour,
 Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
 Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
 A la simple amitié mon cœur va se reduire,
 Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
 Si j'étois son Amant, voudroit bien m'écouter.
 Ses yeux m'ont dit cent fois, Corilas, quitte Ismene,
 Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amene.
 Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
 J'aimois Ismene alors comme un fidele Amant.
 Maintenant cet Amour que votre cœur rejette,
 Ces soins trop empressez, cette ardeur inquiete,
 Je les porte à Doris, & je garde pour vous
 Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
 Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage
 Demeuroit interdite & changeoit de visage.
 Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
 Se servir avec art d'un voile ou de sa main,
 Elle n'empêcha point son trouble de paroître,
 Et quels charmes alors le Berger vit-il naître?
 Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux,
 Nous devons fuir l'Amour, & c'eût été le mieux;
 Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible,
 Qu'à moins que d'être Amant vous êtes insensible,
 Que la fidelité n'est chez vous qu'à ce prix,
 Je m'expose à l'Amour, & n'aimez point Doris.

TIR SIS ET IRIS.

X. EGLOGUE.

*D*ANS le fonds d'un Vallon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena son troupeau,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere.
D'arbres épais il est environné,
Il s'y conserve une ombre, il y regne un silence
Qui s'attirent la confiance
D'un cœur tendre & passionné.

Un clair ruisseau tombant d'une colline
Troule entre les fleurs qu'il y vient abreuver;
Et quoiqu'il soit encor près de son origine,
Déjà ses petits flots savent faire rêver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champêtre
Ne permet point que l'Art ose y paroître,
L'Art même leur nuirait s'il les vouloit parer;
Telle en est l'aimable imposture,
Que quand on vient s'y retirer,
On se croit seul dans toute la nature.

Là, sortant du Hameau prochain,
Par differens chemins deux Amans se rendirent,
Sans en être d'accord l'un & l'autre ils comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joye amoureuse
Mieux que dans leurs discours éclata dans leurs yeux,

Seu-

Seulement la Bergere en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.
Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
Que revêtoit l'herbe tendre & naissante,
Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
L'amour aux pieds d'Iris marquoit toujours sa place,
Et voici leurs discours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifferens ne se montrera pas.

TIR SIS, IRIS.

TIR SIS.

*O*N aime en ces Hameaux, on songe assez à plaire,
Cependant cherchez-y quelque Berger sincere,
Et je veux bien, Iris, vous rendre votre foi,
Si vous en trouvez un sincere comme moi.

I R I S.

Il est quelques Beutez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
Mais il en est plus d'une aussi qui le merite.
Et quoi! voulez-vous donc qu'avec fidelité
On aime Cleonice, & son air affecté?
Voulez-vous que l'on soit fidele pour Madonte,
Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte?
Mais Climene, mais Lise ont de vrais agrémens,
Et je répondrais bien, Berger, de leurs Amans.

TIR SIS.

Ne vous y trompez pas; pour être jeune, & belle,
On n'en a pas toujours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene! il n'est pas d'air plus doux,
Et même elle a, dit-on, quelque chose de vous;
Mais si je vous disois que Climene est trahie?
Ménalque qui devoit l'aimer plus que sa vie,

Qui

Qui souvent la voit seul près d'un certain Buïsson,
Menalque pour une autre a fait une chanfon.
Et Life, à votre avis, est-elle plus heureuse,
Elle que ses beaux yeux rendent si dédaigneuse?
Elle osa l'autre jour devant d'autres Pasteurs
Choisir son Licidas pour lui donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien dûës;
Helas! le lendemain il les avoit perduës.

I R I S.

Tirfis, je vous entens, vous n'aimez pas ainsi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi?
Croyez-vous que pour être & fidelle & sincere,
On en trouve toujours autant dans sa Bergere?
Damon y gagneroit, nous sommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ses soins;
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire ôter sa pannetiere,
Damon étoit present, elle ne lui dit rien;
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien,
Ces tours-là ne se font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien si j'en ufois de même.
On croit que Lisidor a lieu d'être content,
J'ai vû pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse:
La Belle avoit un air de langueur, de paresse;
Au contraire, Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé,
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

T I R S I S.

Iris, qu'avez-vous dit? on se fût figuré
Que le fidelle amour, des Villes ignoré,

S'étoit

S'étoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Villes!
Ah! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas!
Charmé de leurs Chanfons, je suivois tous leurs pas,
Maintenant que je sai qu'ils sont tous deux coupables,
Je les fuis, leurs chanfons ne sont plus agreables.

I R I S.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant,
Je les cherchois toujours avec empressement;
Mais depuis que je sai qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus parfaite,
J'évite de les voir, & les jours les plus longs
J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

T I R S I S.

Puisque dans ce Hameau les Amours dégènerent,
Car tous nos vieux Bergers, on fait comme ils aimerent,
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le couroux.

I R I S.

Non, vivons en des lieux où je serai charmée
Parmi tant de Beutez d'être la plus aimée,
Où par mes tendres soins Tirfis sera nommé
Parmi tant de Pasteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne soit point ici de feux tels que les nôtres,
Jouïssons du plaisir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui souffrent le partage & changent tous les jours.

T I R S I S.

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
Puisse-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage,

TOME II.

H

Puis-

Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

I R I S.

Ruisseaux qui murmurez, Bois chargez de verdure,
Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
Je veux que tous mes traits changent au même instant,
Et que sans ressentir une secrète peine
Je ne puisse jamais rencontrer de Fontaine.

T I R S I S.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
Ecoutez ma Bergere, écoutez ses sermens.

I R I S.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables,
Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour,
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

T I R S I S.

Bergeres, qui caufez tant de soupirs, de larmes,
Ne comptez plus sur moi pour admirer vos charmes,
Ne comptez plus sur moi pour ressentir vos traits,
Mes yeux à vos appas sont fermez pour jamais.



A Lors de mille voix ensemble confonduës,
Et dans ce lieu tout à coup répandues,
Des deux Amans l'entretien fut suivi ;
Les Nymphes, les Silvains dans leurs Grottes obscures,
Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures,
Leur applaudissoient à l'envi.

L'Ou-

L'Ouvrage qui suit a été fait pour être mis en
Musique.

A C T E U R S.

D I A N E.

P A N.

E N D I M I O N, *Berger.*I S M E N E, *Bergere.*L I C O R I S, *Confidente de Diane.*E U R I L A S, *Confident d'Endimion.*C H O E U R *de Satires & de Fannes.*C H O E U R *des Nymphes de Diane.*C H O E U R *de Bergers.*C H O E U R *des Heures.*C H O E U R *de ceux qui ont été métamorphosez en Etoiles.*

TOME II.

H 2

E N-



E N D I M I O N,
P A S T O R A L E.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Bois.

S C E N E P R E M I E R E,

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

C Essez, cessez d'être Amant d'une ingrate.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

H 3

LI.

LICORIS.

Dans votre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATIRE.

Ne perdez point de précieux soupirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante,
Mais elle est indifférente,
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir sans appas?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,
Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage,
Avec si peu d'espoir pourquoi vous embarquer?
Laissez-lui sa fierté, c'est un triste avantage,
On ne peut mieux punir une vertu sauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Cessez, cessez d'être Amant d'une ingrate,
Choisissez mieux l'objet de vos desirs,
Dans votre amour il n'est rien qui vous flatte,
Ne perdez point de précieux soupirs.

PAN.

La froideur & l'indifférence
Ne font qu'une fausse apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un Amant fidelle,
Est-il une cruelle
Qui ne soit en danger?

LI.

LICORIS.

Quittez une vaine espérance.

LE SATIRE.

Du moins vous courez le hazard
De soupirer sans récompense.

LICORIS.

Quittez une vaine espérance.

LE SATIRE.

Dussiez-vous être heureux, vous le seriez trop tard.

PAN.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour les surmonter tous il est d'heureux momens;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides Amans.

*Pan sort avec le Satire, & Licoris demeure seule pendant
quelques momens.*

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS à Diane qu'elle voit arriver.

Quel bonheur vous conduit dans ce lieu solitaire,
Sans y trouver un Amant odieux?
Pan vient de fortir de ces lieux.

Mal-

Malgré votre humeur severe,
Le moins aimable des Dieux
A fait dessein de vous plaire;
Rien ne marque mieux
Que la Raison ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laiſſons à cet Amant une audace ſi vaine,
Elle aura le ſuccès qu'elle peut mériter.
Mais que me veut Iſmene?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

D'Eſſe, à vos genoux qu'avec reſpect j'embraſſe,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur ſ'eſt dégagé d'un malheureux amour,
Souffrez que deſormais je vous ſuive à la chaſſe,
Recevez moi dans votre Cour.
L'Amour n'oſe ſur vous étendre ſa puifſance,
Je connois ſes rigueurs, je crains encor ſes coups,
Je ne puis être en aſſurance,
Si je ne ſuis auprès de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels deſtins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds?
Endimion toujours néglige-t-il vos vœux?

IS-

ISMENE.

Il redouble pour moi ſes mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres
De nous unir tous deux.

Trop funeſte projet où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu coûté de larmes?
Hélas! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains ſujets de me flater,
Et le triſte droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour eſt en couroux,
Son couroux n'eſt pas durable.
Endimion eſt aimable;
S'il revient jamais vers vous,
Serez-vous inébranlable?

Vous ne repondez point, je voi votre embarras.

ISMENE.

Daignez me preſſer moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne ſont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens ſont rompus.

TOME II.

I

DIA-

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Votre secours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je fuis la Souveraine,
Nymphes qui sur mes pas vous plaidez à chasser,
Recevez parmi vous Ismene,
A l'amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NYMPHES DE DIANE, ISMENE.

CHOEUR DES NYMPHES.

Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.
Que l'Amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venez, venez parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.

Danses des Nymphes.

UNE NYMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous sans nous coûter de larmes,

L'A-

L'Amour le plus heureux a toujours ses allarmes,
Aux innocens plaisirs il ôte leurs douceurs;
Les chansons des Oiseaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zephirs ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE V.

DIANE, NYMPHES, ISMENE, BERGERS
AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne?
Pourquoi voulez-vous nous quitter?
N'étoit-ce pas le nom d'Ismene
Que sans cesse aux Echos nous faisons repeter?
N'étions-nous pas toujours occupez à chanter
Et vos appas & notre peine?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne?
Pourquoi voulez-vous nous quitter!

Danses des Bergers qui tâchent à fléchir Ismene.

CHOEUR DES BERGERS.

Voyez notre douleur sincere,
Rendez-vous à nos soupirs.

CHOEUR DES NYMPHES.

Dans les Amans rien n'est sincere;
N'écoutez point leurs soupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Suivez du moins ses plaisirs.

TOME II.

I 2

CHOEUR.

CHOEUR DES NYMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Fuyez même ses plaisirs.

I S M E N E.

Je fai ce que je dois, Bergers, à votre zele;
Mais mon dessein est pris, allez, oubliez-moi.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah! quelle injuste loi!
Pour vous-même & pour nous que vous êtes cruelle?

Ils sortent.

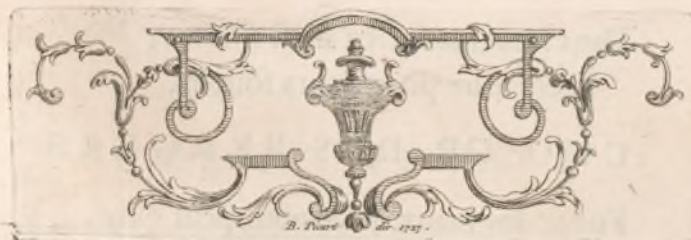
D I A N E à I S M E N E.

Puisque rien deormais n'ébranle votre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NYMPHES.

Jouissez de l'heureux partage
Qui vous est présenté.
L'Amour de toutes parts fait un affreux ravage,
Goûtez-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gemit dans l'esclavage,
Qu'il est doux d'être en liberté!

Elles sortent avec Ismene.



SCE-

S C E N E VI.

D I A N E, L I C O R I S.

D I A N E.

Que tu prens un soin inutile,
Ismene! quelle erreur conduit ici tes pas!
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille,
Et le mien ne l'est pas.
Tu fuis Endimion. Hélas!
Que tu choisis mal ton azile!

L I C O R I S.

Sans savoir de quel trait votre cœur est atteint,
Elle se plaint à vous d'une flâme fatale;
Avec plaisir on voit une Rivale
Qui souffre, & qui se plaint.

D I A N E.

En écoutant ses maux ma honte étoit extrême,
D'imposer à ses yeux par un calme apparent.
J'ai bravé de l'Amour la puissance suprême,
Et l'on me croit toujours la même:
Mais je ne jouis plus des honneurs qu'on me rend;
Et l'on me reproche que j'aime
Quand on vient me vanter mon cœur indifférent.

L I C O R I S.

Bannissez l'Amour de votre ame;
Son empire pour vous auroit trop de rigueur,
Toujours votre fierté combattroit votre flâme;
L'Amour ne répand point ses douceurs dans un cœur,
S'il n'en est paisible vainqueur.

I 3

Dé-

Dégagez-vous, songez que vous êtes Déesse;
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

D I A N E.

Je rougis de ma tendresse,
Et non pas de son objet.

L'aimable Berger que j'adore,
N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux;
Il a mille vertus que lui-même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.

L'Amour lui paroît méprisable,
Et même en n'aimant rien il en est plus aimable.
Que sa fierté dure toujours,
Que toujours à l'Amour elle soit plus rebelle.
Hélas! pour soutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triste secours.

L I C O R I S.

Mais s'il ne fort jamais de son indifférence

D I A N E.

Je fai trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel silence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offense,
En secret seulement j'oserai soupiner.
Je languirai sans espérance,
Et craindrai même d'espérer.

D I A N E & L I C O R I S.

Ah! faut-il que les cœurs sensibles à la gloire
Soient capables de s'attendrir?
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire,
Il faut lui céder, & souffrir.

A C T E

A C T E II.

*Temple rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui
n'est pas encore consacré.*

S C E N E I.

E N D I M I O N , E U R I L A S.

E N D I M I O N.

Q U E L jour, quel heureux jour je vais voir célébrer!
Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zèle,
Ce Temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque sans crime;
Ce détour, ce déguisement,
Convient à mon respect extrême,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore seulement.

E U R I L A S.

Cachez moins un amour fidelle;
Vous n'êtes qu'un Berger,
Diane est immortelle,
Mais des appas d'une Belle

Tous

Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

E N D I M I O N.

Si j'étois immortel, & Diane Bergere,
Je craindrois encor sa colere.
Mes feux n'osent paroître au jour,
Je gemis sous les loix que le respect m'impose,
Mais sa Divinité n'en est pas tant la cause
Que ses appas & mon amour.

E U R I L A S.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais se découvrir?
Que n'avez-vous pris soin de vous guérir
Par l'Hymen de l'aimable Ismene?

Près d'un objet dont on est adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle;
D'une funeste flâme un cœur n'est délivré
Que par une flâme nouvelle;
Et contre les Amours
Les Amours seuls font un secours.

E N D I M I O N.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,
Je ne puis espérer, & je n'ose me plaindre;
Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en secret des peines si cruelles;
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
La plus fiere des Immortelles.

E U R I L A S.

La fierté plaît lorsque l'on est flâté
Du doux espoir de la victoire;

Mais

Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde sa liberté,
Quel charme a pour vous sa fierté!

E N D I M I O N.

Elle redouble sa gloire,
Et le prix de sa beauté.

Je voi de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il est temps que la Fête commence.

S C E N E II.

E N D I M I O N, T R O U P E D E B E R G E R S.

E N D I M I O N.

Ecoulez ces Bergers qui parlent par ma voix,
Déesse, daignez quelquefois
Visiter ce Temple rustique,
On vous élève ailleurs des Temples éclatans;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus constans.

Danses des Bergers.

I. B E R G E R.

Brillant Astre des nuits, vous réparez l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour;
Votre Char, lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent votre Cour.

II. B E R G E R.

En descendant des Cieux vous venez sur la Terre
TOME II. K

Re-

Regner dans les vastes Forêts,
Votre noble loisir fait imiter la guerre,
Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos traits.

III. B E R G E R.

Jusque dans les Enfers votre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent votre voix,
Au redoutable nom d'Hecate
Le severe Pluton rompt lui-même ses Loix.

C H O E U R.

Que le Ciel, que la Terre, & le sombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux differens elle doit recevoir!
Chantons sa puissance suprême,
Le Maître des Dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

E N D I M I O N.

Vos éloges, Bergers, touchent peu la Déesse.
Songeons plutôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flater.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous suivez la Loi;
Celebrez la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de foi.

C H O E U R.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!
Vous avez sur l'Amour remporté la victoire;
Les plus grands Dieux ont senti ses coups,
La gloire de l'Amour ne sert qu'à votre gloire.
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

SCE-

S C E N E III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

D I A N E.

Bergers, jusqu'en ce lieu votre hommage m'attire,
De sinceres respects savent charmer les Dieux;
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zele vous inspire.

Il suffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur esclavage;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en est assez,
Vos encens & vos vœux feront récompensez.

Tous les Bergers sortent.



TOME II.

K 2

SCE-

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel! quel étonnement de mon ame s'empare!
 Quoi? votre noble orgueil se dément en ce jour?
 Diane hautement déclare
 Qu'elle est moins contraire à l'Amour?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Fête,
 Lui dont mon cœur est la conquête,
 En outrageant l'Amour il croioit me flater.
 Excuse ma foiblesse,
 Son erreur bleffoit ma tendresse,
 Et je n'ai pû la supporter.

LICORIS.

Ne me déguisez rien, vous lui voulez apprendre
 Que jusqu'à vous il peut lever les yeux,
 Vous prenez pour parler un tour mystérieux,
 Mais vous voulez qu'il ose vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir? Ciel! quelle honte! hélas!
 Du moins si je le veux, ne le penetre pas.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

PAN, un SATIRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BERGERS, croirai-je un bruit qui vient de se répandre?
 Diane a-t-elle protégé
 L'Amour dans vos chants outragé?

ENDIMION & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

PAN.

Ah! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi.
 A l'Amour désormais Diane est moins rebelle,
 J'ose seul soupirer pour elle,
 Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable.
 La Beauté que je fers étoit impitoiable,
 Je sai que je dois peu compter sur mes appas;
 Mais mon cœur m'assuroit d'un succès favorable,
 Je l'ai crû sur sa foi, je ne m'en repens pas.
 Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

K 3

LE

L E S A T I R E.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puisqu'ils vont être heureux.

Quand on porte fans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé;
Mais il n'est rien de plus sensé
Que d'être Amant, & même Amant fidelle,
Quand on est bien recompensé.

P A N.

Je veux, je veux marquer ma joie à la Déesse;
Que les Faunes s'assemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegresse
L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

E N D I M I O N.

Quoi! déjà votre amour s'apprête
A faire éclater sa conquête?

E U R I L A S.

L'Amant d'une fiere Beauté
Doit ménager sa vanité;
S'il fait des progrès, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir;
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

P A N.

Et bien fans montrer que j'espere
Rendons hommage à ses attraits,
Et par des soins qui ne peuvent déplaire
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

S C E.

S C E N E I I.

E N D I M I O N, E U R I L A S.

E N D I M I O N.

Quel coup affreux, quel coup terrible
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur!
Je me flatois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle!
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je pers le plaisir extrême
Que je sentoais à l'admirer.

E U R I L A S.

Suivez moins un transport que la Raïson condamne,
Ce n'est point un indigne choix
Que le puissant Dieu de nos Bois.

E N D I M I O N.

Non, ce n'est point à lui d'oser aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui sont pas connus,
Elle n'en reçoit point les vœux qui lui sont dûs.

E U R I L A S.

Toujours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence.

E N.

E N D I M I O N.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer ;
 Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
 A quitter son indifférence,
 Ce n'est pas moi du moins, on ne le peut penser.

Vangeons-nous, vangeons-nous d'une injure mortelle,
 Il ne me reste plus que ce funeste bien,
 Otons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

E U R I L A S.

Quelle fidélité Diane vous doit-elle ?
 Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

E N D I M I O N.

Elle devoit m'être fidelle
 Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
 Et son amour, & mon devoir
 Se fussent opposés au penchant qui m'entraîne,
 Je veux essayer leur pouvoir.
 Je veux redemander Ismene à la Déesse,
 Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
 Ce qui doit vanger ma tendresse.

E U R I L A S.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux ?
 Vous parlez toujours de vengeance.

E N D I M I O N.

Helas ! de mes transports quelle est la violence !
 Que me dis-tu ? que je suis malheureux !

D'où

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
 Aux yeux qui m'avoient enflamé ?
 Peut être que Diane eût senti ma perte,
 Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

E U R I L A S.

La vengeance est inutile,
 C'est assez de se guérir.
 Pourvu que vous soiez tranquille,
 Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir ?
 La vengeance est inutile,
 C'est assez de se guérir.

E N D I M I O N.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,
 Tous les Dieux devroient m'en punir.
 La Déesse paroît, je vais te satisfaire,
 A mon repos Ismene est nécessaire,
 Je vais tâcher de l'obtenir.

S C E N E III.

D I A N E, E N D I M I O N.

E N D I M I O N.

DEesse, mon audace est peut être trop grande
 De croire avoir le droit d'implorer vos bontez ;
 Si je mérite peu ce que je vous demande,
 Les bienfaits des Divinitez
 Ne peuvent être mérités.

T O M E II.

L

D I A -

D I A N E.

Parlez, vous me verrez répondre à votre attente.

E N D I M I O N.

Ismene a le bonheur d'être de votre Cour,
Je ne fai cependant si son ame est contente ;

Daignez souffrir son retour,
Si j'obtiens qu'elle y consente ;
Daignez la rendre à mon amour.

D I A N E.

Quoi? vous l'aimez? vous dont l'indifference
Rejettoit ses vœux & ses soins?

E N D I M I O N.

Quand on y pense le moins,
Souvent l'Amour prend naissance.

La pitié, le repentir,
Tout vers Ismene me rappelle,
Sa retraite m'a fait sentir
Combien je perdois en elle.

D I A N E.

Berger, ce que vous souhaitez
N'est pas une legere grace.

E N D I M I O N.

Si jamais des mortels les vœux font écoutez . . .

D I A N E.

Allez, je résoudrai ce qu'il faut que je fasse,
Et vous faurez mes volontez.

S C E.

S C E N E I V.

D I A N E.

O U suis-je? Endimion pour Ismene soupire,
Et moi, je me livrois au charme qui m'attire,
Déjà je trahissois le secret de mon feu.
Après une foiblesse inutile & honteuse,
Après avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vengeance rigoureuse . . .
Mais quoi? ne dois-je pas me croire trop heureuse
Que l'ingrat m'entende si peu?

En me causant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en sureté,
S'il ne m'eût soutenuë, hélas! contre lui-même,
J'oublois toute ma fierté.

Mais qu'il ne pense pas que je lui rende Ismene,
Qu'il n'attende pas mon secours
Pour former une indigne chaîne,
Je redeviens Diane, & veux l'être toujours,
Je reprens ma premiere haine
Pour tous les cœurs esclaves des Amours.

Je voi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende?
Ma peine, ô Ciel! n'est donc pas assez grande?

TOME II.

L 2

S C E.

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES, & SILVAINS.

P A N.

DEesse, souffrez qu'en ce jour
Tous les Demi-Dieux de ma Cour
Se soumettent à votre Empire;
Mes soins ne peuvent seuls suffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits,
Que tous les autres Chants finissent.
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

C H O E U R.

Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits,
Que tous les autres Chants finissent.
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

Danſes des Faunes.

DIA-

DIANE à PAN.

A recevoir vos soins j'ai voulu me contraindre,
Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre,
Quand on est trop ſevere, on ſe croit en danger;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que votre amour est inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle ſort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES, & SILVAINS.

P A N.

AI-je bien entendu? c'eſt ainſi qu'on m'outrage?
O Ciel! où me vois-je réduit?
J'avois pris de l'eſpoir, il eſt ſoudain détruit.
Ah quelle honte! quelle rage!

CHOEUR DES FAUNES.

Guériffez-vous d'un feu ſi mal récompénſé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en eſt bleſſé.
On ne voit point entre eux paroître
De malheureux Amans;
Ah! verra-t-on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens?

P A N.

Soins qu'on a mépriſez, vains efforts de mon zele,
Ne ceſſez point de vous offrir à moi;
Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inſpirer contre elle
Tout le couroux que je lui doi.

L 3

ACTE

A C T E IV.

S C E N E I.

I S M E N E.

Sombres Forêts qui charmez la Déesse,
Doux azile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiète?
J'aimois une insensible, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté.
Cependant sans savoir ce que mon cœur regrette,
Je le sens toujours agité.

Sombres Forêts qui charmez la Déesse,
Doux azile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

S C E.

S C E N E II.

D I A N E, L I C O R I S, I S M E N E.

D I A N E.

Ismene, parlez-moi sans feinte.
Endimion vous redemande à moi.
D'une tendre douleur j'ai vu son ame atteinte,
Ismene, parlez-moi sans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre sous ma loi?

I S M E N E.

O Ciel! que ma surprise est grande!
Quoi? cet ingrat. . . non, non, je ne le puis penser.

D I A N E.

A son amour naissant il veut que je vous rende,
Répondez, je vous le commande,
A vivre sous ma loi voulez-vous renoncer?

I S M E N E.

Vous savez qu'à jamais je m'y suis asservie,
Rien ne peut ébranler ma foi;
A suivre d'autres loix si l'Amour me convie,
L'Amour sans votre aveu ne peut plus rien sur moi.

D I A N E.

J'entens ce que vous n'osez dire,
J'usurai bien de mon empire,
Je verrai votre Amant, allez, attendez-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

S C E.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

A Infi vous permettez qu'Ismene soit contente,
 Votre cœur à jamais reprend sa liberté;
 J'ai vû par son amour ce grand cœur agité,
 Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

DIANE.

Cesse de présenter ce triomphe à mes yeux,
 Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE & LICORIS.

Qu'on est foible quand on aime!
 Qu'il est difficile, hélas!
 De vaincre un amour extrême!
 Après la Victoire même
 On rend encor des combats.

DIANE.

Je sai qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
 Cependant son amour m'irrite malgré moi,
 Je ne prétens point à sa foi,
 Et ne puis souffrir qu'il l'engage.
 Je me reproche à tout moment
 Cet aveugle caprice,
 J'ai honte de mon injustice,
 Et je m'en punis en formant
 Des nœuds qui font tout mon tourment.

L I.

LICORIS.

C'est une peine affreuse
 De rendre une Rivale heureuse,
 C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.
 Mais lorsque la gloire est contente,
 Songez quelle douceur charmante
 Doit goûter un cœur genereux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
 Mon dessein va s'exécuter,
 Je vais . . . mais quoi? je sens mon feu se revolter.
 Je sens ma foiblesse renaitre,
 Par de nouveaux combats faut-il la surmonter?
 Dans quel desordre je retombe,
 Que je crains qu'à la fin ma Raison ne succombe!

Cruel Amour, es-tu content?
 Seule je te bravoïs dans la Troupe Celeste,
 Mais sur mon cœur enfin ton empire s'étend.
 Tu vois ce cœur si fier interdit & flotant,
 Le peu de force qui me reste
 Peut me quitter en un instant.
 Suis-je pour toi dans cet état funeste
 Un triomphe assez éclatant?
 Cruel Amour, es-tu content?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroissez plus tranquille,
 Prononcez un aveu qui vous fait soupirer;
 Plus cet effort est difficile,
 Moins vous devez le différer.

TOME II.

M

SCE-

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

Venez, Endimion, tout vous est favorable,
J'accorde Ismene à vos desirs.

ENDIMION.

Ah! que mon fort est déplorable!

DIANE.

Que dites-vous? d'où naissent ces soupirs?

ENDIMION.

Jusque dans vos bontez le destin m'est contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux si mal conçus?

DIANE.

Quelle plainte osez-vous me faire?
Quoi! c'est ainsi que mes dons font reçus?

Que devient dès ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Ismene en vous fuyant a dû vous inspirer?

ENDIMION.

Helas! pouvez-vous ignorer
Que je suis sans amour pour elle?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échapez, mes bizarres desseins,

Tout

Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,
Que j'ai voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains?

DIANE.

Vous voulez sortir d'esclavage,
Suivez votre projet avec plus de courage.

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne,
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux Amour.
Que vous importe t-il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est possible,
Etablir la tranquillité.
Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible
Que de voir en tous lieux regner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoi, Déesse impitoiable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je sai que je ne suis qu'un mortel, qu'un Berger;
Mais lorsque j'ose aimer un objet adorable,
Du moins je ne suis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devoit l'outrager
De mon crime secret la peine est assez grande,
J'étouffe mes soupirs & mes gémissemens,
Déesse, par pitié laissez moi mes tourmens,
C'est tout le prix que je demande.

TOME II.

M 2

DIA-

D I A N E.

Qu'entens-je? quoi, Berger. . . .

E N D I M I O N.

Qu'ai-je dit? quel transport!

Ciel! ai-je rompu le silence?

L'Amour à mon respect a-t-il fait violence?

Ah! vos yeux irritez m'instruisent de mon fort,

J'y voi tout mon forfait, & toute mon offense,

Mon feu s'est découvert, j'ai mérité la mort.

S C E N E V.

D I A N E, E N D I M I O N, L E S H E U R E S.

U N E D E S H E U R E S à *Diane*.

DU grand Astre des jours la mourante lumière
 Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers,
 Commencez votre carrière,
 Et consolez l'Univers.

D I A N E.

Que mon Char en ces lieux descende,
 Vents, c'est moi qui vous le commande.

Danses des Heures tandis que le Char descend, Diane y monte.

C H O E U R D E S H E U R E S.

Répandez, répandez votre douce clarté,
 Dissipez de la nuit l'obscurité profonde,
 Vous devez la lumière au monde,
 Lorsque le Soleil l'a quitté.

Diane part.

S C E-

S C E N E V I.

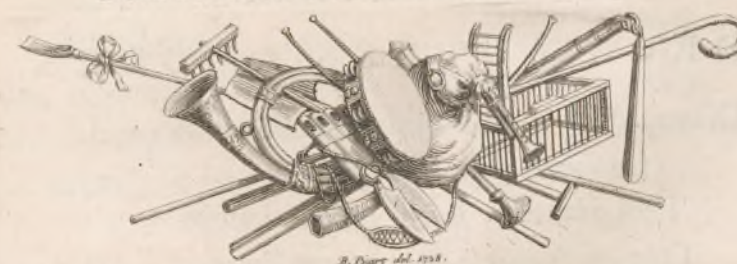
E N D I M I O N.

ELle part, & me laisse en ce lieu solitaire.
 Elle n'a pas daigné m'exprimer sa colere,
 Il lui suffit de me livrer
 Au desespoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement, transport que je deteste,
 Tout est perdu pour moi, vous m'avez fait parler.
 J'ai rendu criminel par un aveu funeste
 Le plus beau feu dont on puisse brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,
 Je faisois de les voir mon bonheur le plus doux,
 Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
 Je verrois leur juste courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
 Deferts, qui pouvez seuls avoir pour moi des charmes,
 Ouvrez vos Antres tenebreux
 Pour recevoir un malheureux.



M 3

A C T E

ACTE V.

*Le Théâtre représente une Caverne du Mont Latmos, où
Endimion s'est retiré.*

SCENE I.

ENDIMION, *endormi*, CHOEUR D'AMOURS.

CHOEUR.

P Rêtez votre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.
Un Amant misérable
A besoin de tous vos pavots.
Prêtez votre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.

DEUX AMOURS

Quelle est cette clarté naissante
Au milieu de l'obscurité?
Peut-être une Déesse Amante
Descend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ses yeux.
Taifons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours sont en ces lieux.

SCE-

SCENE II.

DIANE.

P Uis-je encore me reconnoître?
L'Amour du haut des Cieux me force à disparaître,
Je refuse aux Mortels saisis d'un juste effroi
La lumière que je leur doi.

Le Berger que renferme un Antre si sauvage,
Par sa vive douleur a trop sù m'allarmer.
Nobles soins, que le sort m'a donnez en partage,
N'attendez rien de moi, je ne fai plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Le sommeil suspend son ennui.
Ce temps m'est précieux, puisqu'il ne peut lui-même
Savoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi? faut-il toujours soupirer & me taire?
Ses vertus, son respect sincere,
Ses tourmens, & tous mes combats
Pour me justifier ne suffiroient-ils pas?

Qu'il forte d'un sommeil où sa douleur mortelle
Peut-être encore agite ses esprits,
Qu'il sache. . . ô Ciel! quel dessein ai-je pris?
Non, reprenons mon cours, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient? fuions. Quoi? je ne puis?
Ah! fuions, je sens trop le peril où je suis.

Mais hélas! qu'ai-je fait?

SCE-

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se réveille.*

Que vois-je? quoi! Déesse,
 Vous venez pour punir un amour qui vous blesse,
 Ah! mon trépas étoit certain,
 Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
 Mais je tiendrai pour une grace
 Que de si justes coups partent de votre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voiez-vous de la haine?

ENDIMION.

Contentez le courroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublez ma peine,
 Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'être incertaine.

Apprenez votre fort, je ne puis plus cacher
 Que mon superbe cœur soupire;
 Vos vertus m'avoient fû toucher,
 Votre respect me contraind à le dire.

E N-

ENDIMION.

Qu'ai-je entendu? non, non, mes sens sont abusés,
 Et ce songe va disparaître.

DIANE.

Quoi! mon amour me fait-il méconnoître
 Par vous-même qui le causez?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vrai? quelle ardeur.... quel hommage....
 Tout mon cœur.... de mon trouble entendez le langage,
 Je ne suis pas digne d'un sort si doux,
 Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez aux soupirs qu'un Berger vous adresse,
 Du moins je ne sens point mon cœur se partager,
 Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager,
 Je ne voi point que vous êtes Déesse.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse,
 Je ne voi point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse,

ENDIMION.

Je ne voi point que vous êtes Déesse.

DIANE.

Je ne voi point que vous êtes Berger.

TOME II.

N

Mon

Mon cœur se croioit invincible,
Mais vous l'avez defarmé.

E N D I M I O N.

Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

D I A N E & E N D I M I O N.

Mon cœur se croioit invincible,
Mais vous l'avez defarmé.
Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

D I A N E.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,
Dérobez-vous des Cieux,
Des nuages obscurs vous prêteront leurs voiles,
Descendez en ces lieux.

S C E N E I V.

D I A N E, E N D I M I O N, Tous ceux qui ont été changez en
Etoiles, C A S T O R & P O L L U X, P E R S E ' E, A N -
D R O M E D E, O R I O N, E R I G O N E, &c.

D I A N E.

O Vous qui composez ma Cour,
Vous qui des secrets de l'Amour
Eûtes toujours la confidence,
Ecoutez, & gardez un éternel silence.

Diane a de l'amour ressenti les attraits.

C H O E U R.

C H O E U R.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'amour ressenti les attraits!

D I A N E.

Endimion a fû me plaire.
Cachez au monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mystere.

C H O E U R.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

D I A N E.

Pour venir deormais
Dans ce lieu solitaire,
L'ombre me sera neccessaire.
Seuls vous ferez temoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une secrette ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mystere.

C H O E U R.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mystere.
De ces tendres Amours favorifons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.
Cachons sous nos voiles épais
Un important mystere,

Danfes, &c.

T O M E I I.

N 2

P R O.

PROLOGUE
D'EN DIMION.

AVERTISSEMENT.

Le Prologue qui suit n'est pas sérieux, aussi ne l'a-t-on pas mis à la tête de la Pièce. Elle devoit être jouée chez une Dame, & ce Prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCENE I.

MERCURE.

Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire,
Rassemblez tout ce qui peut plaire;
Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuse Tristesse est la seule étrangere.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.
S'il en est même parmi vous
Quelques-uns qui soient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne suis pas severe.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez-tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.

SCE-

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHOEUR.

Nous voici, Mercure, ordonnez:
Quel est l'emploi que vous nous destinez?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande.
Gardez-vous de vous négliger,
De vous, de vos appas, elle fait bien juger,
Vous avez à lui plaire, & l'entreprise est grande,
Les Mortels n'osent y songer.

Essayez-vous en ma presence
Et sur le Chant & sur la Danse,
Avant que de rien hazarder;
Aimable Troupe, où regne l'imprudence,
Il sera bon de vous voir préluder.

Entrée.

MERCURE.

Attendez pour quelques instans,
J'oubliois deux mots importants.

Si vous voulez avoir la gloire
De plaire à la jeune Beauté,

N 3

Vi-

Vivacité,
Diversité,
C'est ce qu'il faut, & vous pouvez m'en croire,
Mettez bien dans votre mémoire
Vivacité,
Diversité.

UN DES PLAISIRS.

Vivacité brillante,
Tu fais relever la beauté;
Sans ton secours sa victoire est trop lente,
Tu soumets tout avec rapidité.
Vivacité brillante,
Tu fais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diversité charmante,
Tu produis la félicité.
L'Amour languit dans une ardeur constante,
Le triste Ennui fuit la fidélité.
Diversité charmante,
Tu produis la félicité.

C H O E U R.

Vivacité brillante,
Tu fais relever la beauté.
Diversité charmante,
Tu produis la félicité.

M E R C U R E.

Faisons l'essai de toute la folie
Que nous peut fournir l'Italie.

Fuyez loin d'ici, tristes loix,
Qui ne vous faites que trop craindre,

Cef.

Cessez de contraindre
Nos pas & nos voix.

Entrée de Scaramouches, d'Arlequins, & de Mataffins.

S C E N E III.

L'AMOUR *qui descend du Ciel*, MERCURE,
L E C H O E U R.

L'AMOUR.

Finiſſez ce vain badinage,
Quoiqu'Enfant je ſuis ſerieux,
Je veux qu'un ſpectacle plus ſage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un Mortel peut aspirer au cœur
De la Déeſſe la plus fiere,
La Sœur du Dieu de la Lumiere
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'hiſtoire,
J'ai choiſi cette victoire
Entre mes plus grands exploits,
Et j'ai mes raiſons pour ce choix.

C H O E U R.

O Toi, dont nous ſuivons les pas,
Maître de l'Univers, voi notre obéiſſance,
Répans ſur nous tes dons, prête-nous tes appas.
Fais regner par nos ſoins ton aimable puiffance.



DISCOURS



DISCOURS

SUR

LA NATURE

DE L'EGLOGUE.

LORS que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poësie, & pour approfondir encore plus la matiere, je m'engageai à faire une revûe de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, composent tout le Discours que je donne ici.

Je le mets à la suite des Eglogues, & cela représente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précédé les Reflexions; j'ai composé, & puis j'ai pensé, & à la honte de la Raison, c'est ce qui arrive le plus communément; ainsi je ne serai pas surpris si l'on trouve que je n'ai pas suivi mes propres regles, je ne les favois pas bien encore quand j'ai écrit; de plus, il est bien plus aisé de faire des regles que de les suivre; & il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

TOME II.

O

J'esper-

J'espere que quand on verra la critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours que de faire naître cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement; mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçu en quoi les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'aurai apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique, qui est un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais sans fiel & sans aigreur, & surtout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincere de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si l'on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette dernière espece de critique que j'ai choisie, & je l'ai prise avec ses privileges, que je me flatte qui ne me feront pas contester.

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies, parce que la condition de Berger est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vrai-semblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent dans la tranquillité & l'oïveté dont ils jouissoient, de chanter leurs plaisirs & leurs amours; & il étoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chançons leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient personne au-dessus de leur tête, ils étoient, pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux; & je ne doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la liberté, ne les portât encore au Chant & à la Poësie.

La Societé se perfectionna, ou peut-être se corrompit; mais enfin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands interêts les agiterent, on bâtit des Villes de tous côtez, & avec le temps il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale étant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agréable.

Les agrémens demandent des Esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un
long

long usage de la Societé; il a toujours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans une assez grande abondance; mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siècles suivans, mais les Pasteurs de ces siècles-là étoient trop misérables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toujours dû être fort grossieres.

Aussi est-il bien sûr que de vrais Bergers ne sont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire: *Dieux! comme elle perdit toute sa Raison au moment qu'elle le vit! comme elle se précipita dans les abîmes de l'amour!*

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

Plût au Ciel, Amarillis, que je fusse une petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des Lievres qui t'environnent! Je sai maintenant ce que c'est que l'Amour. C'est un Dieu bien cruel, il faut qu'il ait sucé le lait d'une Lionne, & que sa Mere l'ait nourri dans les Forêts.

Clearisse me jette des Pommes, lors que mon Troupeau passe auprès d'elle, & elle murmure en même temps je ne sai quoi de très-doux.

Par tout on voit le Printemps, par tout les pâturages sont plus fertiles, par tout les Troupeaux sont en meilleur état, aussi-tôt que ma Bergere paroît; mais du moment qu'elle se retire, les herbes séchent & les Bergers aussi.

Je ne souhaite point de posséder les richesses de Pelops, ni de courir plus vite que les Vents; mais je chanterai sous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de Sicile. Je croi que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sai pourquoi Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agréable au-dessus de leur génie naturel, les y a laissé retomber très-souvent; je ne sai comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toujours mal. Lors que Daphnis, dans la premiere Idylle, est prêt à expirer d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter, on lui reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs, & en séchant de jalousie, & l'on peut assurer que les termes dont Theocrite s'est servi, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idylle, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon, Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit, & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnêtes, & enfin après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais, ils commencent un combat de Chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vu ce qui avoit précédé; & ce qui est assez plaisant, c'est qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures, lors qu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choses qui regardent leurs amours, & qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour, & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas, mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras, Maître de Comatas, lui donna bien les étriviers. Quand on dit que Venus, & les Graces, & les Amours ont composé les Idylles de Theocrite, je ne croi pas qu'on prétende qu'ils aient mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatrième de ses Idylles est toute de ce caractère. Il ne s'agit que d'un Egon, qui étant allé aux Jeux Olympiques, a laissé son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que la flûte d'Egon se gâtera pendant son absence; Coridon répond que non, qu'elle lui a été laissée, & qu'il saura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conseille de n'aller point à la Montagne qu'il ne soit chauffé; & ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idylle.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit; *Hay, mes Chevres, allez sur la pente de cette colline;* & l'autre répond, *Mes Brebis, allez paître du côté du Levant.*

Ou, *Je hais les Renards qui mangent les figues;* & l'autre, *Je hais les Escarbots qui mangent les raisins.*

Ou,

Ou, *Je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Été, que les Enfants des remontrances de leur Pere & de leur Mere;* & l'autre, *J'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hyver, qu'un homme qui n'a point de dents se soucie de noix, quand il voit de la bouillie.*

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païsans, plutôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile, qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur lui, a fait ses Bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut comparer sa troisième Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers:

Mes Brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la Riviere, le Belier qui y est tombé, n'est pas encore bien séché.

Et, Titire empêche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laverai dans la Fontaine quand il en sera temps.

Et, Petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercaïl; si la chaleur desséchoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirons rien.

Tout cela est d'autant moins agréable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choses purement rustiques.

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu près de trois cens ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrite; encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étendue, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre; de quoi celui qui les devoit juger est si effrayé, qu'il les laisse-là, & s'enfuit-là. Belle conclusion!

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers si rustiques, que Baptiste Mantouïan, Poëte Latin du siècle passé, que l'on a comparé à Virgile, quoi qu'assurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantouë. Le Berger Faustus en faisant le portrait de sa

Maîtresse, dit qu'elle avoit un gros visage boursofflé & rouge, & que quoi qu'elle fût à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours; & qui fait si le Mantoüan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidèlement?

Je conçois donc que la Poésie Pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossière que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des soins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire; ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *Mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux Vers du monde, je suis sûr que votre imagination n'en fera pas beaucoup flatée. Mais qu'il dise, *Que ma vie est exempte d'inquiétude! dans quel repos je passe mes jours! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agréable; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oïveté dont on y jouit, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour y être heureux.

Car les hommes veulent être heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominez par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuants, ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ni une passion générale, ni une passion fort délicate. Assez de gens ne sont point ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagements qui ont précédé leurs réflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles, & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'est pas étouffée, pour lui avoir été sacrifiée; elle s'est trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance, mais elle ne laisse pas de subsister

en-

encore, & de s'opposer toujours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé par deux inclinations qui se combattent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse, & d'une oïveté entière, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possède, & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourvu qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, desesperé, mais tendre, simple, délicat, fidelle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des soins, & non pas des inquiétudes; on est remué, mais non pas déchiré, & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus générale, & la plus agréable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse, & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même temps, & pour être heureux autant qu'on le peut être par les passions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la Vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur trop violemment; la paresse a donc lieu d'être contente. Mais cette sorte de vie-là par son oïveté & par sa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favorise davantage; & quel amour! Un amour plus simple, parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné; plus appliqué, parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion; plus discret, parce qu'on ne connoît presque pas la vanité; plus fidelle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a aussi moins d'inquiétudes, moins de dégoûts, moins de caprices; c'est-à-dire, en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaisies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'est pas surprenant après cela, que les peintures de la Vie Pastorale aient toujours je ne sais quoi de si riant, & qu'elles nous flattent plus que de pompeuses Descriptions d'une Cour superbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que

que de plaisirs pénibles & contrainte. Car, encore une fois, c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scene d'une vie tranquille, & occupée seulement par l'amour de sorte qu'il n'y entrât ni Chevres, ni Brebis, je ne croi pas que cela en fût plus mal, les Chevres & les Brebis ne servent de rien; mais comme il faut choisir entre la Campagne & les Villes; il est plus vraisemblable que cette Scene soit à la Campagne.

Parce que la Vie Pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces représentations agréables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moissonneurs, des Vignerons, des Chasseurs soient des personnages aussi convenables à des Eglogues, que des Bergers; nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idylle de deux Moissonneurs qui a de la beauté. Un Moissonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toujours? Il répond qu'il est amoureux, & puis chante quelque chose d'assez joli pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se moque de lui, & lui dit qu'il est fou de s'amuser à être amoureux, que ce n'est point-là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour se divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il lui marque, qui ne regardent que la Moisson. J'avoue que je ne suis pas si content de cette fin-là, je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui est basse, & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues, & j'y sens toujours que l'idée de leur travail dur me blesse. Je ne sai quelle finesse il a entendue à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui étoient en possession de l'Eglogue; mais si les Pêcheurs eussent été en la même possession, il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur tout l'oïveté. Et puis, il est plus agréable d'envoyer à sa Maîtresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vrai que Theocrite a fait une Idylle de deux Pêcheurs; mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé, font couchez ensemble dans une méchante petite chaumière, qui est au bord de la

Mer.

Mer. L'un réveille l'autre, pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, & son Compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une Idylle?

Cependant, quoi que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est impossible que la vie des Bergers, qui est encore très-grossière, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empêche d'être aussi spirituels, aussi délicats, & aussi galans qu'on nous les représente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroît pas un Roman si fabuleux qu'Amadis, je croi pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond par la politesse, & les agréments de ses Bergers, qu'Amadis le peut être par tous ses Enchanteurs, par toutes ses Fées, & par l'extravagance de toutes ses aventures. D'où vient donc que les Bergeries plaisent malgré la fausseté des caracteres qui doit toujours blesser? Aimerions-nous que l'on nous représentât des gens de Cour avec une grossiereté, qui ressemblât autant à celle des vrais Bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux Bergers, ressemble à celle des gens de Cour?

Non, sans doute, mais aussi le caractère des Bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces soins causent. Cette bassesse excluroit tout-à-fait les agréments & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y sert, & ce n'est que sur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie Pastorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'est pas difficile à contenter, il ne lui faut souvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une chose, mais montrez-la-lui vivement, elle ne s'avisera pas que vous lui en cachez l'autre, & vous la menerez aussi loin que vous voudrez, sur le pied que cette seule moitié qu'elle voit est la chose toute entière. L'illusion, & en même temps l'agrément des Bergers consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Pastorale, dont on dissimule la bassesse; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misère, & je ne comprends pas pourquoi Theocrite s'est plu à nous en montrer si souvent & la misère & la bassesse.

Si les Partisans outrent de l'Antiquité disent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espère que sur ce principe on nous donnera des Idylles de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce

TOME II.

P

qui

qui leur est particulier ; elles vaudront tout autant que des Idylles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir. Quand on me represente le repos qui regne à la Campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite, mon imagination touchée & émûe me transporte dans la condition de Berger, je suis Berger ; mais que l'on me represente, quoi qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous interessent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voilà assez, & trop peut-être, contre ces Bergers de Theocrite, & leurs pareils, qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral me fait extrêmement regretter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits, mais je ne sai pourquoi les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion ; il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite, en ne faisant qu'à lui seul l'honneur de l'imiter, & de le copier ? N'est-ce point que les Savans ont un goût accoutumé à dédaigner les choses délicates & galantes ? Quoi qu'il en soit, je voi que toute leur faveur est pour Theocrite, & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement tombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la dernière perfection dans le genre Pastoral ; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des gens de Cour déguisez en Bergers, & qui n'en favent pas bien imiter les manieres ; quelquefois ils me paroissent des Sophistes très-pointilleux ; car quoique Silvandre fût le seul qui eût

étu-

étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que lui, & je ne sai seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur Cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres, & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là, ce qu'il avoit à faire étoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sai cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales, il eût fait une peinture agréable des biens que le retour de la Paix alloit produire à la Campagne, & cela, ce me semble, eût bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu'il emprunte de la Sibylle de Cumes, cette nouvelle race d'hommes qui descendra du Ciel, ces raisins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de vraisemblance ; peut être cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les louanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avouer qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du mérite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arrête assez, selon le devoir d'un Poëte Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne, ensuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y mêle rien de semblable aux Propheties de la Sibylle. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette piece, encore ne seroit-il pas nécessaire qu'il les eût faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixième Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un stile simple. Assurément le conseil de Phebus

TOME I.

P 2

est

est fort bon, mais je ne comprends pas comment Virgile s'en souvient si peu qu'il se met aussi-tôt après à entonner l'origine du Monde, & la formation de l'Univers, selon le Systême d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne fais du tout ce que c'est que cette Piece-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ni quelle liaison les parties ont entre elles. Après ces idées de Philosophie, viennent les Fables d'Hilas & de Paliphaé, & des sœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport; & au milieu de ces Fables qui sont prises dans des temps fort reculez, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnasse, après quoi reviennent aussi-tôt les Fables de Scilla & de Philomele. C'est Silène qui fait tout ce Discours bizarre. Virgile dit que le bon-homme avoit beaucoup bu le jour précédent, mais ne s'en sentoît-il point encore un peu?

Ici, je prendrai encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormi, veulent jouer de sa Flûte, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flûte d'un Dieu qu'un son très-désagréable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus, & s'arrête sur la première Vendange qui ait jamais été faite, dont il fait une description qui me paroît agréable. Ce dessein-là est plus regulier que celui du Silène de Virgile, & même les Vers de la Piece sont assez bons.

C'est un usage assez ordinaire chez les Modernes de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronfard y a mis les louanges des Princes & de la France, & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appelé Henri II. Henriot, Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il est vrai qu'il avoué lui-même qu'il n'a pas suivi les regles, mais il auroit mieux valu les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que dans sa première Eglogue, il tombe justement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur siècle en Grec ou en Hebreu, mais qui assurément ne devoient pas être de la connoissance de Margot.

Parce que les Bergers sont des personnages agréables, on en abuse.

On

On les prendra volontiers pour leur faire chanter les louanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable; & pourvu qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers louent un Heros, il faudroit qu'ils le louassent en Bergers, & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de finesse & d'agrément, mais il seroit besoin d'un peu d'art, & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des louanges, qui est fort élevée, mais fort communé, & par conséquent assez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantoïan qui étoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en représentant deux Carmes, dont l'un est de l'Etroite Observance, & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur Juge; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait ôter leurs Houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoique l'Allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le différend de ces deux especes de Carmes traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger représentât un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantoïan, quoi qu'ils soient très-grossiers, & que le Mantoïan fût Religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après sa mort, & il ajoute, que tout ce qui en arrivera, fera peut-être qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantoïan pour excuser cela dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la Ville; en vain Badius son Commentateur, car tout Moderne qu'est le Mantoïan, il a un Commentateur, & aussi zélé que le seroit celui d'un Ancien, tire delà cette belle reflexion, que l'amour fait qu'on doute des choses de la Foi; il est certain que ces erreurs-là, qui doivent être détestées de tous ceux qui les connoissent, doivent être ignorées des Bergers.

En récompense le Mantoïan fait quelquefois ses Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger, que quand il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlèvera dans des lieux plus agréables, & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Dryades & les Hamadryades, nouvelles Saintes que nous ne connoissons pas encore dans le Paradis.

P 3

Ces

Ces ridicules sensibles, & pour ainsi dire, palpables, sont bien aisez à éviter dans le caractère des Bergers; mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échappe quelquefois à ceux de M. de Racan, quoiqu'ils aient coutume d'être assez retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils sont toujours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoiqu'ils fassent parler des Bergers, & ils n'en emploient pas des figures moins hardies, ni moins outrées.

L'Auteur *De la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une fontaine, & en se mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere, on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des Poësies Pastorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Pastoral; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Pastoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautés; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, est une des plus agréables choses, & des mieux peintes que j'aye jamais vûes, & l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croi pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit sur la mort de Louise de Savoye, Mere de François I.

*Rien n'est ça-bas qui cette mort ignore,
Cognac s'en coigne en sa poitrine blême,
Romorantin la perte rememore,
Anjou fait jong, Angoulême est de même,
Amboise en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.*

M. de Segrais, dont les Poësies Pastorales sont fort estimées, avouë qu'il n'a pas toujours exactement gardé le stile qui y est propre.

pre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de son siecle, qui demandoit des choses figurées & brillantes, mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il favoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vraies beautés de l'Eglogue. On ne fait quel est le goût de ce temps-ci, il n'est déterminé ni en bien ni en mal, & il paroît qu'il va flôtant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ainsi je croi que puis qu'on hazarde toujours également de ne pas réussir, il vaut mieux suivre les regles & les véritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'esprit de la plupart de nos Bergers Modernes, il y a un milieu à tenir; mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'exécution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers aient de l'esprit, & de l'esprit fin & galant, ils ne plairoient pas sans cela; il faut qu'ils n'en aient que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seroient plus des Bergers; je vais tâcher de déterminer quel est ce point, & hazarder l'idée que j'ai là-dessus.

Les hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que médiocrement, ne different pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possèdent. Il y a une certaine penetration, de certaines vûes attachées, indépendamment de la difference des esprits, à tout ce qui nous interesse, & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent, y ajoutent je ne sai quoi qui a l'air de reflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y mêlent, pour ainsi dire, rien d'étranger. Un homme du commun dira bien: *J'ai si fort souhaité que ma Maitresse fût fidelle, que j'ai crû qu'elle l'étoit*; mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucault de dire, *L'esprit a été en moi la dupe du cœur*. Le sentiment est égal, la penetration égale, mais l'expression est si differente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une maniere simple, que d'une maniere plus pensée, pourvu qu'il soit toujours également fin. Au contraire, la maniere simple de l'exprimer doit

doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espece de surprise douce, & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs, & qui n'ont point été affectés; & sur ce pied-là, plus la chose est fine, sans cesser d'être naturelle, & les termes communs, sans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des Dits notables des Ambassadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi; que des Ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant, on n'y eût pas songé. Mais nous supposons que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillez autrement que nous, que les Européens avoient toujours traités de Barbares, ne devoient pas avoir le sens commun, nous avons été bien étonnés de leur en trouver, & les moindres choses de leur part nous ont jettes dans l'admiration; admiration dans le fond assez injurieuse pour eux. Il en va de même de nos Bergers; on est plus touché de les voir penser finement dans leur stile simple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au stile des Bergers, c'est de ne parler que par faits, & presque point par reflexions. Les gens qui ont médiocrement de l'esprit, ou l'esprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particulieres qu'ils ont senties; & les autres s'élevant plus haut, reduisent tout en idées generales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs experiences, ce qu'ils ont vu les a conduits à ce qu'ils n'ont point vu; au lieu que ceux qui sont d'un ordre inferieur ne poussent point leurs vûes au-delà de ce qu'ils sentent; ce qui y ressemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets, une admiration presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit, est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrêmement frappé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnait. Les grands Génies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sais quoi d'essentiel, & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion, il vaut mieux imiter

ter le langage des personnes d'un esprit mediocre, que celui des autres? A la verité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'éleve pas jusqu'aux reflexions; mais rien n'est plus agréable que des faits exposez de maniere qu'ils portent leur reflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile: *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derriere des Saules, & veut être apperçue auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoi qu'il le sente parfaitement bien; mais il a été frappé de l'action, & selon qu'il vous la represente, il est impossible que vous n'en devinez le dessein. Or l'esprit aime les idées sensibles, parce qu'il les saisit facilement, & il aime à penetrer, pourvu que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaît à agir jusqu'à un certain point, soit parce qu'un peu de penetration flatte sa vanité. Il a le double plaisir, & d'embrasser une idée facile, & de penetrer, lors qu'on lui presente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la seconde Eglogue de Virgile, dit pour vanter sa flûte que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit, *Tu es le second Maître qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce present, toutes ces circonstances sont parfaitement du génie Pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarassât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démêler, mais cela voudroit être ménagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il s'écie mieux de charger un peu leur discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être absolument inutiles, ou prises trop loin, car cela seroit ennuyeux, quoi que peut-être naturel; mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainsi lors que dans une Eglogue de M. Segrais une Bergere dit,

*Menalque & Lcidas ont su faire des Vers
Dignes d'être chantez par cent Peuples divers,
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sycomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.*

La circonstance du Sycomore est jolie en ce qu'elle feroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers, les récits & les narrations leur conviennent fort bien ; mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de reflexions generales, & de raisonnemens liez les uns aux autres, en verité je ne croi pas que leur caractère le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des Descriptions, pourvû qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirsis dans la premiere Idylle de Theocrite passe un peu les bornes, & sur cet exemple Ronfard, & Remi Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un Panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces Descriptions n'aient quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux ; au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, fameux Poëte Latin du 16. siecle, dans l'Eglogue de Nicé, qui est, à ce que je croi, Victoire Colonne, Veuve de Davalos Marquis de Pesquaire, fait décrire au Berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant, & regrettant de ne pas mourir dans un combat, des Rois, des Capitaines, & des Nymphes en pleurs autour de lui, Nicé priant en vain les Dieux, Nicé évanouie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses femmes lui jettent sur le visage ; & il ajoute qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gémissemens, s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un panier, & même je ne rapporte pas tout : mais je ne sai comment tout cela se peut représenter sur du jonc, ni comment Damon qui n'y sauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je voi que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, & principalement des proverbes grossiers, dont les vrais Bergers se servent presque toujours. Mais comme ces traits-là sont fort aisez à attraper, c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Auteurs d'Eglogues

gues que des Bergeres qui surpassent toutes les autres *autant que le Pin surpasse le Houx, & que le Chêne est au-dessus de la Fougere* ; on ne parle que des rigueurs d'une ingratitude *qui sont à un Berger ce qu'est la Bise aux Fleurs, la Grêle aux Moissons, &c.* A l'heure qu'il est, je croi tout cela usé, & à dire vrai, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du génie de la passion, & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace, mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu près la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues comme des habits que l'on prend dans des Ballets pour représenter des Païsans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Païsans veritables, ils sont même ornés de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Païsans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des Eglogues, soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers, mais il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champêtre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens ; mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excellens, tels que sont ceux des gens du grand monde, & non pas des lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes, autrement l'on tomberoit dans des puerilités qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune Berger, qui dans une Eglogue de Remi Belleau, dit sur un bûcher qu'il avoit pris à une jolie Bergere :

*J'ai baissé des Chevreux qui ne faisoient que naître,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maître
L'autre jour dans ces Prez, mais ce baiser vraiment,
Surpasse la douceur de tous ensemblement.*

Une puerilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Cyclope Polyphème. Dans l'Idylle de Theocrite qui porte son nom & qui est belle, il songe à se vanger de ce que sa mere, Nymphe Marine, n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nymphe de la Mer ; il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guere

croire que fait comme il étoit, sa mere fût assez folle de lui, pour être bien fâchée de lui voir ces petits maux, ni qu'il imaginât une vengeance si mignonne. Son caractère est mieux gardé, lors qu'il promet à Galatée comme un présent fort agréable quatre petits Ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien savoir pour quoi Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours, & aux Loups Cerviers aussi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Arethuse, & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guere coûtume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les précédentes, c'est sur les Eglogues qui ont un Refrain à peu près comme des Ballades, ou un Vers qui se repete plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chûtes heureuses, ou tout au moins justes; mais on ne sera peut-être pas fâché de savoir que tout l'art dont Theocrite s'est servi dans une Idylle de cette espece, a été de prendre son Refrain, & de le jeter dans son Idylle à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ai dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de louer assez souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ai pas toujours louez, & je n'ai pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts; je n'ai pas forcé toutes les lumieres naturelles de la Raison pour les justifier; je les ai en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de ce Siecle, que je verrois tous les jours en personne; & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espère qu'on me le permettra d'autant plus facilement que le Poëme de M. Perraut a mis cette question fort à la mode. Comme il se prépare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucherai que fort legerement; j'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un Adversaire illustre & digne d'eux.

D I.

D I G R E S S I O N

Sur les Anciens & les Modernes.

Toute la question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entenduë, se réduit à savoir si les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homere, Platon, Demosthene, ne peuvent être égaux dans ces derniers Siecles: mais si nos Arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaier Homere, Platon & Demosthene.

Eclaircissions ce Paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là étoient mieux disposez, formez de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux disposez? Les Arbres auroient donc été aussi plus grands & plus beaux; car si la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres aussi bien que les cerveaux des hommes auroient dû se sentir de cette vigueur & de cette jeunesse.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde, quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût & de la raison, & les lumieres destinées à éclairer tous les autres hommes, que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire, que la nature s'est épuisée à produire ces grands originaux, en verité ils nous les font d'une autre espece que nous, & la Physique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Demosthene, ni Homere d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos Esprits qui ne sont pas d'une nature materielle, que la liaison qu'ils

Q 3

ont

ont avec le cerveau qui est matériel, & qui par ses différentes dispositions produit toutes les différences qui sont entr'eux.

Mais si les arbres de tous les Siècles sont également grands, les arbres de tous les Païs ne le sont pas. Voilà des différences aussi pour les Esprits. Les différentes idées sont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de Climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers; & sans aller si loin, peut-être les Orangers qui ne viennent pas aussi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui se font sentir dans les Plantes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus sur les Cerveaux que sur la Terre, qui est d'une matière plus dure & plus intraitable. Ainsi les pensées d'un païs se transportent plus aisément dans un autre que les Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les Esprits qu'entre les Visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les Visages à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles, mais les Esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les Esprits, qui naturellement différaient autant que les Visages, viennent à ne différer plus tant.

La facilité qu'ont les Esprits à se former les uns sur les autres, fait que les Peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que si nous n'épousions que des Grecques. Il est certain que par des alliances si fréquentes le sang de Grece, & celui de France, s'altereroient, & que l'air de visage particulier aux deux Nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des désavantages qui se compensent, & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient aussi moins de justesse, & ainsi

ainsi du reste, il s'ensuit que la différence des climats ne doit être comptée pour rien, pourvu que les Esprits soient d'ailleurs également cultivés. Tout au plus on pourroit croire que la Zone torride & les deux Glaciales, ne sont pas fort propres pour les Sciences. Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede; peut-être n'a-ce pas été par hasard qu'elles se sont tenues entre le mont Atlas & la Mer Baltique; on ne sait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées, & si l'on peut espérer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Nègres.

Quoi qu'il en soit, voilà, ce me semble, la grande question des Anciens & des Modernes vidée. Les Siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes, le climat de la Grece ou de l'Italie, & celui de la France, sont trop voisins pour mettre quelque différence sensible entre les Grecs ou les Latins & Nous; quand ils y en mettroient quelqu'une, elle seroit fort aisée à effacer; & enfin elle ne seroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raisonnement paroisse convainquant à tout le monde. Si j'eusse employé de grands tours d'Eloquence, opposé des traits d'Histoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Histoire honorables pour les Anciens, & des passages favorables aux uns à des passages favorables aux autres, si j'eusse traité de Savans entêtez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'esprits superficiels, & que selon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'eusse rendu exactement injure pour injure aux Partisans de l'Antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette manière-là, c'étoit pour ne finir jamais; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai crû que le plus court étoit de consulter un peu sur tout ceci la Physique, qui a le secret d'abréger bien des contestations que la Rhétorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui est entre les Anciens & nous, il ne reste plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les différences, quelles qu'elles soient, doivent être causées par des circonstances étrangères, telles que sont le temps, les gouvernemens, l'état des affaires générales.

Les Anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs Partisans

sans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous; point du tout; mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Rivières, & que l'on nous insultât sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y a pas là grand mystère.

Je ne parle pas ici des inventions que le hazard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'esprit. Il est certain que les plus grossières de cette espece n'ont été réservées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit été d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre Siecle brûle les Vaisseaux des Romains avec des Miroirs, si cependant ce n'est point là une fable.

Qui voudroit débiter des choses specieuses & brillantes, soutiendrait à la gloire des Modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premières découvertes, & que la Nature semble nous y porter elle-même, mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque chose, & un plus grand effort, plus on y a déjà ajouté, parce que la matiere est plus épuisée, & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-être que les Admirateurs des Anciens ne négligeroient pas un raisonnement aussi bon que celui-là, s'il favorisoit leur parti; mais j'avoue de bonne-foi qu'il n'est pas assez solide.

Il est vrai que pour ajouter aux premières découvertes, il faut souvent plus d'effort d'esprit, qu'il n'en a fallu pour les faire; mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déjà l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des vûes empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fonds, & si nous surpassons le premier inventeur, c'est lui qui nous a aidé lui-même à le surpasser; ainsi il a toujours sa part à la gloire de notre Ouvrage; & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vûes fausses qu'ils ont eues, de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites.

Tel-

Telle est notre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit; il faut avant cela que nous nous égarions long-tems, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrez d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la Nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps; cependant avant que d'en venir là, il a fallu essayer des Idées de Platon, des Nombres de Pythagore, des Qualitez d'Aristote, & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai Systeme. Je dis qu'on y a été réduit, car en verité il n'en restoit plus d'autre, & il semble qu'on s'est défendu de le prendre aussi long-tems qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnaissance envers ceux qui nous en ont acquittez. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sai combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairés par les vûes des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inferieure à la leur; il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puissent toujours encherir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espece à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de vûes assez borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siècles un petit nombre de vûes, & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ni d'une grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Physique, la Medecine, les Mathematiques, sont composées d'un nombre infini de vûes, & dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur & se perfectionne toujours; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des experiences que le hazard seul fait naître, &

TOME II.

R

qu'il

qu'il n'amene pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Physiciens ou Mathematiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philosophie, & ce qui de là se répand sur tout, je veux dire la maniere de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siècle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire; je la ferai cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens, & je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer pour l'intérêt de la Verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matiere que ce soit, les Anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues & confus passent chez eux pour des preuves, aussi rien ne leur coûte à prouver; mais ce qu'un Ancien démontreroit en se jouant, donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnemens? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingénieuse, si elle ne va pas au fait. Avant M. Descartes on raisonneoit plus commodément; les siècles passés sont bien-heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa Philosophie même, dont une bonne partie se trouve fautive, ou fort incertaine, selon les propres regles qu'il nous a apprises. Enfin il regne non seulement dans nos bons Ouvrages de Physique & de Métaphysique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une précision & une justesse, qui jusqu'à présent n'avoient été guere connues.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore dans nos meilleurs Livres quelques raisonnemens à l'antique, mais nous ferons quelque jour Anciens, & ne fera-t-il pas bien juste que notre posterité à son tour nous redresse & nous surpasse, principalement sur la maniere de raisonner, qui est une Science à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui est de l'Eloquence & de la Poësie, qui sont le sujet
de

de la principale contestation entre les Anciens & les Modernes, quoi qu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes, je croi que les Anciens en ont pu atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de siècles, & je ne sai pas précisément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partisans de l'Antiquité. Le moyen de raisonner avec eux? Ils sont résolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner tout? à les admirer sur tout. C'est là particulièrement le génie des Commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautés ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprete?

Cependant je dirai quelque chose de plus précis sur l'Eloquence & sur la Poësie des Anciens; non que je ne sache assez le péril qu'il y a à se déclarer, mais il me semble que mon peu d'autorité & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a été plus loin chez les Anciens que la Poësie, & que Demosthene & Cicéron sont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur; j'en vois une raison assez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs, & dans celle des Romains, & il étoit aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le seroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poësie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a été toujours la même chose dans toutes sortes de Gouvernemens; ce vice-là lui est bien essentiel. Il me paroît encore que sur la Poësie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une espece de Poësie, sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs, on voit bien que c'est la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier, Cicéron l'emporte sur Demosthene, Virgile sur Theocrite, & sur Homere, Horace sur Pindare, Tite-Live & Tacite sur tous les Historiens Grecs.

Dans le Système que nous avons établi d'abord, cet ordre est fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'égard des Grecs; mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assez bornées, il faut qu'il y

ait un temps où elles soient portées à leur dernière perfection, & je tiens que pour l'Eloquence & pour l'Histoire, ce temps-là a été le Siècle d'Auguste. Je n'imagine rien au-dessus de Cicéron & de Tite-Live; ce n'est pas qu'ils n'aient leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualités, & l'on fait assez que c'est la seule manière dont on puisse dire que les hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile, peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Enéide d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poème en général, de la manière d'amener les événements, & d'y ménager des surprises agréables, de la noblesse des caractères, de la variété des incidens, je ne serai jamais fort étonné qu'on aille au-delà de Virgile, & nos Romains qui font des Poèmes en prose, nous en ont déjà fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique, je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pu parvenir sur de certaines choses à la dernière perfection, & n'y pas parvenir, on doit en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homère ou dans Pindare; il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands génies, il faut pouvoir digérer que l'on compare Démofthène & Cicéron à un homme qui aura un nom François, & peut-être bas; grand & prodigieux effort de raison!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont dû encherir sur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels sont au contraire les fondemens de celle où l'on est pour les Anciens? Leurs noms qui sonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils sont Grecs ou Latins, la réputation qu'ils ont eue d'être les premiers hommes de leur siècle, ce qui n'étoit vrai que pour leur siècle, le nombre de leurs admirateurs qui est fort grand, parce qu'il a eu le loisir de grossir pendant

dant une longue suite d'années. Tout cela considéré, il vaudroit encore mieux que nous fussions prévenus pour les Modernes; mais les hommes non contents d'abandonner la Raison pour les préjugés, vont quelquefois choisir ceux qui sont les plus déraisonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint sur quelque chose le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être surpassés, mais ne disons pas qu'ils ne peuvent être égaux; manière de parler très-familier à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalions-nous pas? En qualité d'hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. N'est-il pas plaisant qu'il soit besoin de nous relever le courage sur ce point-là, & que nous qui avons souvent une vanité si mal entendue, nous ayons aussi quelquefois une humilité qui ne l'est pas moins? Il est donc bien déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la Nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Cicéron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les siècles des hommes propres à être de grands hommes, mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares, des Gouvernemens ou absolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugés & des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'est à la Chine le respect des Cadavres, qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie, des guerres universelles, établissent souvent, & pour long-tems, l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulières, & vous verrez combien la Nature seme en vain de Cicérons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainsi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faisant naître de grands Rois fait naître aussi de grands Poètes pour les chanter, d'excellens Historiens pour écrire leurs vies; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en tout temps les Historiens & les Poètes sont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les siècles barbares qui ont suivi celui d'Auguste, & précédé celui-ci, fournissent aux partisans de l'Antiquité celui de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent-ils, que dans ces siècles-là, l'ignorance étoit si épaisse & si profonde? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs & les Latins, on ne les lisoit plus; mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces

excellens modèles, on vit renaître la Raïson & le bon goût. Cela est vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fit oublier, feroit-ce à dire qu'il en fût devenu incapable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers Elemens. Si quelque remede lui rendoit la memoire tout-à-coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se trouveroit sachant tout ce qu'il avoit fû, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siècles précédens. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau, que nous aurions été long-temps à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens même avant que de les prendre tâtonnerent bien long-temps.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siècles à un seul homme peut s'étendre sur toute notre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédens, ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie, sa jeunesse où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la Poésie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais; mais il seroit bien plus avancé si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, & ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences auxquelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train, mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse; il fera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse étoit propre, & il le fera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité, c'est-à-dire, pour quitter l'allegorie, que les hommes ne dégèneront jamais, & que les vûes saines de tous les bons esprits, qui se succéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres.

Cet

Cet amas qui croît incessamment, de vûes qu'il faut suivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmente toujours aussi la difficulté de toutes les especes de Sciences ou d'Arts, mais d'un autre côté de nouvelles facilitez naissent pour récompenser ces difficultez; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du temps d'Homere, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût assujettir son discours à des mesures, à des syllabes longues & breves, & faire en même temps quelque chose de raisonnable. On donnoit donc aux Poètes. des licences infinies, & on se tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un seul Vers cinq Langues différentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas, au défaut de tous les deux prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun, c'est-à-dire, parler en même temps Picard, Gascon, Normand, Breton & François commun. Il pouvoit alonger un mot, s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long, personne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confusion de Langues, cet assemblage bizarre de mots tout défigurez étoit la Langue des Dieux, du moins il est bien sûr que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poètes. Elles leur firent donc retranchées les unes après les autres, & à l'heure qu'il est les Poètes dépouillez de leurs anciens Privileges sont reduits à parler d'une maniere naturelle. Il sembleroit que le métier seroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'esprit enrichi d'une infinité d'idées Poétiques qui nous sont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux, nous sommes guidez par un grand nombre de regles & de reflexions qui ont été faites sur cet Art, & comme tous ces secours manquoient à Homere, il en a été récompensé avec justice par toutes les licences qu'on lui laissoit prendre. Je crois pourtant, à dire le vrai, que sa condition étoit un peu meilleure que la nôtre; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les Mathematiques, la Physique, sont des Sciences dont le joug s'apesantit toujours sur les Savans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes se multiplient en même temps; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoutant de nouvelles vûes, perfectionne aussi la maniere de les apprendre en l'abregeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Savant de ce siècle-ci contient dix fois un Savant du

du siècle d'Auguste, mais il en a eu dix fois plus de commoditez pour devenir Savant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en fert à peser, & à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talents, les avantages & les desavantages des différentes conditions, les facilités & les difficultés qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec excès dans les siècles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos Ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre, telle faute insoutenable, & dont l'Auteur conviendrait lui-même aujourd'hui, trouvera des Défenseurs d'un courage invincible, & Dieu fait avec quel mépris on traitera en comparaison de nous les beaux esprits de ces temps-là, qui pourront bien être des Américains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un tems, pour nous élever dans un autre, c'est ainsi qu'on en est la victime, & puis la divinité; jeu assez plaisant à considérer avec des yeux indifférens.

Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un tems a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La différence de tems qui est entre les uns & les autres dispaçoit à notre égard, à cause du grand éloignement où nous sommes, ils sont tous anciens pour nous, & nous ne faisons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres; mais entre Anciens & Modernes ce seroit un grand desordre que les Modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue suite de siècles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins; alors il est aisé de prévoir qu'on ne fera aucun scrupule de nous préférer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, ne tiendront guère devant Cinna, Horace, Ariane, le Misanthrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon tems, car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon tems est passé. Je ne crois pas que Theogene & Chariclée, Clitophon & Leucippe soient jamais comparez à Cyrus, à l'Astree, à Zai-

de,

de, à la Princesse de Cleves. Il y a même des especes nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à opposer, & qu'apparemment la posterité ne surpassera pas. N'y eût-il que les Chançons, espece qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu & d'esprit, & je maintiens que si Anacreon les avoit fûtes, il les auroit plus chantées que la plupart des siennes. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poésie que la versification peut avoir aujourd'hui autant de noblesse, mais en même tems plus de justesse & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richesses, mais je suis persuadé que nous sommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des Registres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands Hommes de ce siècle avoient des sentimens charitables pour la posterité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aspirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choses, rien ne borne tant les esprits, que l'admiration excessive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Aristote, & qu'on ne cherchoit la Vérité que dans ses Ecrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non seulement la Philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abîme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vrai Philosophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eût été permis. Et le mal est qu'une fantaisie de cette espece une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-tems, on fera des siècles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Descartes, & le mettre à la place d'Aristote, ce seroit à peu près le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire; il n'est pas bien sûr que la posterité nous compte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre-elle & nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la Raïson se perfectionnera, & que l'on se défabusera généralement du préjugé grossier de l'Antiquité. Peut-être ne durera-t-il pas encore long-tems, peut-être à l'heure qu'il est admirons-nous les Anciens en

TOME II.

S

pu-

138 DIGRESSION SUR LES ANCIENS, &c.

pure perte, & sans devoir jamais être admiré en cette qualité-là. Cela feroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des Anciens dans le Discours sur l'Eglogue, il faut que ce soit un crime qui ne puisse être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajouterai seulement que si j'ai choqué les siècles passés par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guère au siècle présent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles représentent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidèle jusqu'à en être superstitieux, & selon tout ce que j'entens dire, le siècle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.



THE.

THE TIS
ET PELEE,

TRAGEDIE

REPRESENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS

PAR L'ACADEMIE ROYALE

DE MUSIQUE,

l'An 1689.

TOME II.

S 2

PER.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

LA NUIT.
LA VICTOIRE.

Suite de la Victoire.

LE SOLEIL.

PRO-

PROLOGUE

Le Théâtre représente une Nuit.

SCENE I.

LA NUIT dans son Char.

Achevons notre cours paisible,
Achevons de verser nos tranquilles Pavots;
Mortels, dans votre sort pénible
Le plus grand bien est le repos.
Goutez ce calme heureux que le destin vous laisse,
Le jour ne reviendra qu'avec trop de vitesse,
Et mille soins divers
S'empareront de l'Univers.

On entend un bruit de Guerre.

Quel bruit interrompt le silence
De la Terre & des Cieux?
D'où vient que dans ces lieux
La Victoire s'avance?



S 3

SCE-

SCENE II.

LA NUIT, LA VICTOIRE, & sa Suite.

C H O E U R.

A Llons, allons, ne tardons pas,
Un jeune HEROS nous appelle;
Allons le couronner dans l'horreur des combats,
La Victoire à jamais lui veut être fidelle,
Elle suivra toujours ses pas.

On commence à voir un peu de clarté.

LA VICTOIRE.

O Nuit! précipitez votre sombre carrière,
Déjà du Dieu du jour un foible éclat nous luit;
Cédez à la lumière,
Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il n'est pas temps encor que le Soleil me chasse,
O Ciel! par quelle nouveauté
Vient-il si tôt prendre ma place,
Et faire briller sa clarté?

La clarté augmente peu à peu.

C H O E U R.

O Nuit! précipitez votre sombre carrière,
Voyez quel est déjà cet éclat qui nous luit,
Cédez à la lumière,
Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

L A

LA NUIT.

Il faut céder, je ne puis m'en défendre,
Un trop grand éclat m'y réduit.
Quel prodige doit-on attendre
Dans le jour qui me fuit?

LA VICTOIRE.

Le temps vous presse trop, vous ne pouvez l'apprendre.

C H O E U R.

Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

La Nuit se retire.

SCENE III.

LA VICTOIRE & sa Suite.

On voit le Palais du Soleil qui commence à s'ouvrir.

D U Palais du Soleil la barrière éclatante
S'ouvre de moment en moment.
Marquons au Dieu du Jour qui remplit notre attente,
Combien à nos regards ce spectacle est charmant.

*Pendant que le Palais du Soleil achève de s'ouvrir, la Suite
de la Victoire en marque sa joie par des danses.*

S C È.

SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES, LA
VICTOIRE & sa Suite.

LE SOLEIL.

V ictoire, tu le vois, j'accomplis ma promesse,
A suivre tes desirs tu vois que je m'empresse,
L'ordre de l'Univers, & d'éternelles Loix
N'ont point de pouvoir qui m'arrête,
Je vais partir plutôt que je ne dois,
Pour éclairer la première conquête
Du Fils du plus puissant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoissance,
Soleil, quand tu répons à mon impatience.
Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux
Où son auguste Fils, d'un courage intrepide,
Expose des jours précieux,
Ma course n'est jamais plus prompte & plus rapide,
Que quand je suis les Loix d'un Roi si glorieux.

LE SOLEIL.

Pendant quelques momens encore
Laissons briller l'Aurore,
Et j'entre en ma carrière avec la même ardeur
Qui possède ton cœur.
Quel destin aujourd'hui commence!
Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naissance!
Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaînez

S'of-

S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnez!
A ce vainqueur nouveau mille Ennemis se rendent,
Mille superbes Murs tombent sous son effort.
Que vois-je? quel illustre sort!
Il satisfait à tout ce que demandent
Et l'Exemple qu'il fuit, & le Sang dont il fort.

Danses de la Suite de la Victoire & des Heures.

C H O E U R.

Préparons, préparons nos Palmes immortelles
Pour tant d'exploits guerriers;
Pour des conquêtes si belles
Préparons tous nos Lauriers.

LE SOLEIL dans son Char.

Je commence mon cours, va, pars ainsi que moi,
Victoire, accordons-nous à servir un grand Roi.

Le Soleil part, & la Victoire s'envole.



ACTEURS

DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
 NEPTUNE.
 MERCURE.
 PELE'E, *Roi de Thessalie.*
 THETIS, *Déesse de la Mer.*
 DORIS, *Nymphe de la Mer.*
 CYDIPPE, *Nymphe de la Mer.*
 LES TROIS SIRENES.
 UN TRITON.
 LES MINISTRES DU DESTIN.
 LES TROIS EUMENIDES.

THE-



THETIS

ET PELE'E,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Palais de Thetis.

SCÈNE PREMIÈRE.

PELE'E.

QUE mon destin est déplorable!
 En vain à mes soupirs Thetis est favorable,
 Hélas! Neptune en est charmé,

TOME II.

T 2

La

La crainte que nous cause un Dieu si redoutable
Tient toujours dans nos cœurs ce beau feu renfermé.
Quelles sont tes rigueurs, Amour impitoyable!
Il est encor des maux pour un Amant aimé.

SCENE II.

PELEE, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Q Uoi? je vous trouve seul? Thetis attend Neptune;
Lorsqu'il vient à ses yeux faire briller sa Cour,
Il semble que d'un si beau jour
L'éclat vous importune.
La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

PELEE.

Moi, Nymphé, j'aimerois? non, mon cœur est paisible,
Non, mon cœur n'est point enflammé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé
Que l'on est insensible.

PELEE.

Par le seul mot d'amour vous m'avez allarmé.

DORIS.

C'est en vain qu'un Amant tâche de se contraindre,
En vain il cache son ardeur,
Les efforts qu'il se fait pour feindre
Trahisent malgré lui le secret de son cœur.

J'igno-

J'ignore quel Objet dans votre ame a fait naître
Des feux qui n'osent éclater;
Mais vous aimez, j'ai su le reconnoître,
Ne cherchez point à m'en faire douter.

PELEE.

J'aimerois, si l'amour sincère
Pouvoit s'assurer d'être heureux;
Mais souvent les plus beaux feux
Trouvent un objet sévère;
Souvent on préfère
L'Amant le moins amoureux.

Neptune aime Thetis, c'est à moi qu'il confie
Ses secrets sentimens;
Mais ses tourmens
Me font voir sans envie
Le destin des Amans.

DORIS.

De quoi peut vous servir une feinte éternelle?
Roi des Thessaliens, fameux par vos exploits,
Vous aimez, vous ferez fidèle;
D'où vient que vous n'osez découvrir votre choix?

Avec une gloire éclatante
Vous flaterez la vanité
D'une fière Beauté;
Avec une flamme constante
Vous pourrez d'une Indifférente
Vaincre la cruauté.
Avec une gloire éclatante,
Avec une flamme constante,
On est aisément écouté.

T 3

PE-

PELEE.

Vous tâchez vainement d'animer mon courage,
 Quand je serois Amant, croirois-je vos discours?
 La crainte est toujours
 Le cruel partage
 Des tendres amours.

DORIS.

L'espoir est toujours
 Le charmant partage
 Des tendres amours.

PELEE & DORIS.

La crainte } est toujours
 L'espoir }
 Le charmant } partage
 Le cruel }
 Des tendres amours.

SCENE III.

THETIS, DORIS, PELEE, CYDIPPE,
 Nymphes de la Suite de Thetis.

DORIS.

Deesse, avec plaisir nous allons voir la Fête
 Que le Dieu des Eaux vous apprête.

THETIS.

J'espere qu'en ce jour votre amitié pour moi
 Vous fera partager l'honneur que je reçois.

On

On voit venir de loin les Sirenes, & on entend leur Musique.

Mais nous voyons déjà les Sirenes paroître,
 Nous entendons leurs doux concerts,
 Préparons-nous à voir bientôt le Maître
 Des vastes Mers.

SCENE IV.

THETIS, DORIS, PELEE, LES SIRENES,
 Nymphes de la Suite de Thetis, Nereïdes qui accompagnent
 les Sirenes.

LES SIRENES.

Nos chants harmonieux forcent tout à se rendre,
 Nous disposons des cœurs à notre gré:
 Dès que nos voix se font entendre,
 Notre triomphe est assuré.

Danses des Nereïdes.

LES SIRENES à Thetis.

Prenez d'aimables chaînes,
 Que nos chansons ne soient pas vaines
 Pour la premiere fois;
 Est-il des rigueurs inhumaines
 Pour un fidele amour annoncé par nos voix?



SCE.

SCENE V.

NEPTUNE, THETIS, PELE'E, TRITONS &
FLEUVES de la Suite de Neptune, DORIS, SIRE-
NES, NEREIDES.

CHOEUR de Tritons & de Fleuves.

Empressons-nous à plaire au Dieu des Ondes,
Il adore Thetis, adorons ses beaux yeux,
Les Amours descendront dans nos Grottes profondes,
Ils regnent jusque dans ces lieux.

NEPTUNE à Thetis.

Voyez, belle Déesse,
Voyez toute ma Cour vous marquer son transport,
Je vous soumets par ma tendresse
Tout ce qui m'est soumis par les ordres du Sort.
Jupiter m'enleva le plus noble partage;
Mais l'Empire des Mers où je donne la loi,
Sur l'Empire des Cieux doit avoir l'avantage,
Quand vous regnerez avec moi.

THETIS.

Je doute que du Sort la suprême puissance
M'ait destinée à cet honneur;
Mais je reçois vos soins avec reconnaissance,
C'est le seul sentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flatte que ma constance
Doit m'attirer une autre récompense;

Ai-

Aimez, aimez à votre tour,
C'est l'amour seul qui peut payer l'amour.

Danses de Divinitez de la Mer.

CHOEUR de toutes les Divinitez.

Tout reconnoît l'Amour, tout se plaît dans ses chaînes,
Tout cede à ses loix souveraines,
Mais il n'est rien dans l'Univers
Qui lui soit plus soumis que l'Empire des Mers.

UN TRITON.

C'est dans nos flots que Venus prit naissance,
Nous fûmes les premiers sous son obéissance,
La Mere d'Amour fit sur nous
L'essai de ses traits les plus doux.

NEPTUNE aux Divinitez de la Mer.

Je suis content de votre zèle,
Il ne sauroit mieux éclater.

à Thetis.

Je vous quitte, aimable Immortelle,
Songez à la grandeur où vous pouvez monter;
Mais songez encor plus à mon amour fidèle.

Neptune sort avec les Divinitez de la Mer.

SCENE VI.

THETIS, PELE'E.

PELE'E.

Je viens de soutenir le spectacle fatal
Des hommages pompeux que vous rend mon Rival;
TOME II. V Pour

154 THETIS ET PELEE,

Pour me payer d'une peine si dure,
Vos plus tendres regards ne me font-ils pas dûs?
Parlez, ou que du moins un soupir me rassure
Contre les soins que l'on vous a rendus.

THETIS.

Perdez une crainte importune,
Je viens d'apprendre encor que mes foibles attrait
Vous donnent un Rival plus puissant que Neptune,
Et mon cœur est à vous plus qu'il n'y fut jamais.

PELEE.

Ah! Jupiter est ce Rival terrible!

THETIS.

C'est lui qui va m'offrir des soupirs superflus.

PELEE.

Quoi! Jupiter pour vous est devenu sensible?
Ma peine étoit trop foible, & rien n'y manque plus.

Daignez me pardonner ma crainte & mes allarmes;
Si j'en croiois les troubles que je sens,
Je me plaindrois de l'excès de vos charmes,
Lorsqu'ils me font des Rivaux si puissants.

THETIS.

Vous remportez des victoires nouvelles,
Quand je fais des Amants nouveaux:
Si mes conquêtes sont trop belles,
Vos triomphes en font plus beaux.

PELEE.

Je ne suis qu'un Mortel, c'est en vain que j'espère;
Ces Dieux empressez à vous plaire

Me

TRAGEDIE. 155

Me font sentir trop vivement
Que je suis un temeraire
D'oser être votre Amant.

THETIS.

Dans l'Empire d'Amour on tient le rang suprême,
Dès que l'on fait charmer:
Un mortel qui se fait aimer,
Est égal à Jupiter même.
Dans l'Empire d'Amour on tient le rang suprême,
Dès que l'on fait charmer.

PELEE.

Lorsque j'obtiens de vous un si doux sacrifice,
O Ciel! dans quels malheurs il faut que je languisse!
J'espérois que l'Hymen finiroit mon tourment,
Mais tout s'oppose à cet espoir charmant;
Plus vous m'aimez, plus je sens le supplice
D'être aimé vainement.

THETIS & PELEE.

Faut-il que tout s'unisse
Contre de si beaux feux?
Helas! quelle injustice!
Les plus tendres amours sont les plus malheureux.

THETIS.

Redoublons, s'il se peut, notre ardeur mutuelle,
Par notre amour tâchons à surmonter
La fortune cruelle.

THETIS & PELEE.

Aimons, c'est le seul bien qu'on ne peut nous ôter.

TOME II.

V 2

AC-

A C T E II.

Le Theatre represente un Rivage de la Mer.

S C E N E I.

DORIS, CYDIPPE.

CYDIPPE.

Vous suivez un penchant trop flatteur & trop doux,
 Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.
 Son feu, s'il vous aimoit, craindrait moins de paroître,
 Ses soins feroient plus empressez;
 Il vous tient des discours douteux, embarrassez,
 L'Amour par ses regards ne se fait point connoître;
 On l'apperçoit bien mieux
 Dans votre bouche & dans vos yeux.

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.
 Des soins toujours craintifs, un timide embarras,
 Sont les effets de l'Amour le plus tendre;
 C'est en soupirant tout bas
 Qu'il se fait le mieux entendre.

CYDIPPE.

On croit facilement qu'on inspire les feux
 Que l'on ressent soi-même,

On

On se flatte si-tôt qu'on aime,
 Et tout paroît amour à des yeux amoureux.

DORIS.

Pelée aime en secret, tout marque sa tendresse,
 A quel Objet ses vœux pourroient-ils être offerts?
 Il voit souvent Thetis, mais le soin qui le presse
 Est de servir le Dieu des Mers,
 Il n'est pas son Rival auprès d'une Déesse.

Tout semble déclarer
 Que c'est moi qu'il adore;
 Mais j'en crois mieux encore
 Mon cœur qui m'en ose assurer.

CYDIPPE.

Ne ferai-je point trop sincere,
 Si je vous avertis
 D'un secret qui doit vous déplaire?
 J'ai vu dans un lieu solitaire
 Pelée entretenir Thetis.
 Le hazard seul n'eût pu les y conduire,
 Sans entendre leurs voix, je sus assez m'instruire
 De leurs mutuelles amours;
 Par leurs regards j'entendis leurs discours.

DORIS.

Il aimeroit Thetis? Ciel! cet affreux supplice
 Seroit-il réservé pour ma secrète ardeur?
 Mais je la vois, pour lire dans son cœur
 Je veux employer l'artifice.

V 3

SCE.

SCENE II.

THETIS, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

D Eesse, venez-vous sur ce bord écarté
Rêver aux conquêtes brillantes
Que fait votre beauté?

THETIS.

Ce qui peut les rendre charmantes
N'est que la seule vanité.

Les Dieux ont peu d'amour, on ne doit point attendre
Que leur cœur tout entier s'en laisse posséder,
Ces Amans sont aîsez à prendre,
Et difficiles à garder.

DORIS & CYDIPPE.

Un tendre amour doit avoir l'avantage
Sur un rang éclatant,
Le plus glorieux hommage
Est celui d'un cœur constant.

DORIS.

Quelquefois un Mortel me jure
Qu'il est touché du pouvoir de mes yeux;
Si j'en étois bien sûre,
Je le préférerois aux Dieux.

THETIS.

Et quel est cet Amant? l'amitié vous engage

A

A me laisser entrer dans un secret si doux.

DORIS.

Pelée a pris des soins... Vous changez de visage?
Pourquoi vous troublez-vous?

THETIS.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes,
Avec bien du mystère il a conduit ses feux.

DORIS.

L'Amour discret cache ses peines,
Et l'Objet même de ses vœux.

Mais je vois Mercure descendre,
Je crois que sans témoins vous le voulez entendre.

SCENE III.

THETIS, MERCURE.

MERCURE.

Jupiter attiré par vos divins appas
Va paroître ici bas.

Quand Neptune vous rend les armes,
Ce triomphe pour vous est trop peu glorieux;
L'Amour devoit à tant de charmes
La conquête d'un Dieu maître des autres Dieux.

THETIS.

Je sai que Jupiter tient tout sous son Empire,
Que les Dieux révèrent ses loix;

Mer-

Mercury, on n'a rien à me dire
Sur le respect que je lui dois.

SCENE IV.

THETIS.

Tristes honneurs, gloire cruelle,
Ah! que vous me gênez!
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous destinez?

Mon Amant n'est qu'un infidèle!
Dieux! quel trouble faist tous mes sens étonnez!
Le perfide trahit une flâme si belle!

Helas! mes jours infortunez
Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous destinez?

Vous qu'en ces lieux l'Amour appelle,
Retournez dans le Ciel que vous abandonnez,
Laissez-moi m'occuper de ma douleur mortelle;
A de trop justes pleurs mes yeux sont condamnez.
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous destinez?

SCENE V.

THETIS, PELEE.

PELEE.

Enfin je vous revois, quel bonheur pour ma flâme!
Que ces momens me semblent doux!

THE.

THETIS.

Allez chercher Doris; elle a touché votre ame;
Je sai que votre cœur se partage entre nous.

PELEE.

O Ciel! que vous entens-je dire?
Quoi? lorsqu'à votre hymen vous souffrez que j'aspire...

THETIS.

Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penser.
Mon hymen t'eût comblé de gloire,
Mais il te plaît d'y renoncer
Par une trahison si noire.
Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penser.

PELEE.

Ah! quels noms pleins d'horreur me faites-vous entendre?
Quel traitement, grands Dieux! & l'amour le plus tendre
Peut-il se l'être attiré?

THETIS.

Ton crime est trop assuré,
Tu ne saurois t'en défendre,
En vain des plus grands Dieux j'avois touché le cœur,
Je te sacrifiois leur majesté suprême,
Et j'eusse encor voulu que Jupiter lui-même
Eût eû plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure,
Tu brûles pour d'autres appas;
Quel destin est le mien! hélas!
C'est le sort d'une ardeur trop fidelle & trop pure
De trouver toujours des ingrats.

TOME II.

X

PE.

PELEE.

Le croiez-vous, belle Déesse?
 Quoi? vous m'aimez, & de votre tendresse
 J'ignorerois le prix?
 Quoi? vous m'aimez, & j'aimerois Doris?
 Le croiez-vous, belle Déesse?
 Ah! pour vous détromper d'un soupçon qui me blesse,
 J'irai, même à vos yeux, l'accabler de mépris.

THETIS.

Ne croi point m'éblouir par une fausse adresse.

On voit des Eclairs, & on entend le Tonnerre.

Mais je puis me vanger, ces Eclairs que je voi,
 Ce Tonnerre qui gronde,
 M'annoncent le Maître du Monde.
 Je saurai me forcer à recevoir sa foi,
 Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
 Des feux que tu feignis pour moi,
 Et je veux l'en punir en m'imposant la peine
 D'en aimer un autre que toi.

PELEE.

Et moi, je vais le voir ce Rival redoutable,
 Pour attirer sur moi sa haine impitoiable
 Mon amour va se découvrir,
 Je vous parois coupable,
 Je ne cherche plus qu'à mourir.

THETIS.

Ah! que dis-tu? fui sa presence,
 Quitte des lieux pleins de danger.

PE-

PELEE.

Si je vous ai pû faire une mortelle offense;
 C'est au Tonnerre à vous vanger.

THETIS.

Eloigne-toi, le bruit redouble,
 Je ne puis plus te voir ici sans trouble.

PELEE.

A me chasser vos efforts seront vains,
 Si je ne vois finir votre injustice extrême.

THETIS.

Va, fui; te montrer que je crains,
 C'est te dire assez que je t'aime.

Jupiter descend du Ciel.

SCENE VI.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

Déesse, dans ces lieux mon amour me conduit
 Avec tout l'éclat qui me suit;
 Pour d'autres Beutez moins charmantes
 J'ai souvent emprunté des formes différentes;
 Mais il faut que mes soins soient plus dignes de vous,
 Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde,
 Et c'est comme Maître du Monde
 Que je veux être à vos genoux.

TOME II.

X 2

THE.

THETIS.

Permettez que mon cœur prenne peu d'assurance
 Sur des soins trop flatteurs que je n'attendois pas,
 Je fai quels sont mes appas,
 Et quelle est votre constance.

JUPITER.

Il est vrai que jusqu'à ce jour
 J'ai pris pour cent Beutez un inconstant amour;
 Mais votre gloire en deviendra plus belle,
 Lorsqu'à vos charmes seuls mes vœux seront offerts,
 Et vous triompherez de tant d'Objets divers
 En me rendant fidele.

Rien n'est plus doux que d'arrêter
 Un cœur volage.
 C'est un avantage
 Dont vous devez vous flater.

THETIS.

Rien n'est capable d'arrêter
 Un cœur volage,
 C'est un avantage
 Dont on ne peut se flater.

ENSEMBLE.

Rien n'est { plus doux que } d'arrêter
 { capable }
 Un cœur volage,
 C'est un avantage
 Dont { vous devez vous } flater.
 { on ne peut se }

JU.

JUPITER.

Vous refusez de croire
 Que mon cœur pour jamais soit sous votre pouvoir,
 Vous ignorez encor quelle est votre victoire,
 Et bien vous allez le savoir.

Changez-vous, Lieux rustiques,
 En Jardins magnifiques,
 Et vous, Peuples divers,
 Venez en un instant, & traversez les airs.

SCENE VII.

Le Théâtre change, & represente des Jardins; dans le même temps on voit paroître quatre Troupes des quatre Peuples les plus differents & les plus éloignez les uns des autres qui fussent connus du temps des Fables. La premiere est de Grecs, la seconde de Perses, la troisième d'Ethiopiens, & la quatrieme de Scythes.

JUPITER, THETIS, MERCURE,
 Troupes des quatre Peuples.

JUPITER.

Vous qui de tous les lieux que le Soleil éclaire
 Par mes ordres puissans accourez à la fois,
 Peuples, qui sous diverses loix
 N'avez rien de commun que l'ardeur de me plaire,
 Soiez attentifs à ma voix.

Vos vœux ne seront point deormais legitimes,
 Je ne recevrai point d'encens ni de victimes,

X 3

Si

166 THETIS ET PELEE,

Si le nom de Thetis n'est joint avec le mien ;
Sans cet aimable nom je n'écoute plus rien.

Thetis a fû charmer le Maître du Tonnerre,
Et le plus grand des Immortels ;
Il faut que sur toute la Terre
Elle partage ses Autels.

C H O E U R.

Thetis a fû charmer le Maître du Tonnerre,
Et le plus grand des Immortels ;
Il faut que sur toute la Terre
Elle partage ses Autels.

Les Grecs & les Perses rendent leurs hommages à Thetis par des Danses.

C H O E U R des Grecs & des Perses.

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Un Dieu puissant reçoit nos vœux sans cesse,
Et de ce Dieu vous recevez les vœux.

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

De vos desirs si la Gloire est maîtresse,
La Gloire même approuvera vos feux.

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Dan.

TRAGEDIE. 167

Danses des Ethiopiens & des Scythes.

C H O E U R des quatre Peuples.

Que toutes nos voix se confondent
Pour chanter de Thetis les triomphants appas.
Que tout les célèbre ici bas,
Que les Cieux même nous répondent,
Le Souverain des Dieux veut à tout l'Univers
Vanter la gloire de ses fers.

On entend une Tempête qui s'élève.

C H O E U R des Peuples.

Quel bruit soudain nous épouvante !
Quelle tempête ! quelle horreur !
Les Vents sont déchaînez, & l'Onde menaçante
Répond aux Vents avec fureur.

Neptune paroît sur la Mer.

SCENE VIII.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE, PEUPLES.

Neptune paroît sur la Mer.

NEPTUNE.

DE quels chants odieux retentit ce rivage ?
Jupiter fait-il bien que c'est moi qu'il outrage ?
A-t-il quitté les Cieux pour braver mon courroux,
En m'enlevant l'Objet de mes vœux les plus doux ?

JUPITER.

Oui, j'adore Thetis, & n'en fais point mystere,

Vous,

Vous, si vous m'en croiez, Neptune, épargnez-vous
Les impuissans transports d'une vaine colere.

Jupiter sort suivi des Peuples.

SCENE IX.

NEPTUNE, MERCURE.

Neptune sort de la Mer, & la Tempête continuë.

NEPTUNE.

ME croit-il donc soumis à ses commandemens?

Quoi? me croit-il sous son obéissance?

Ah! dans le juste éclat de mes ressentimens

Mon bras se servira de toute sa puissance,

Je confondrai les Elemens,

J'exciterai mes flots, & par leur violence

Je causerai partout d'affreux débordemens;

Et sur la Terre entiere exerçant ma vengeance,

J'ébranlerai ses fondemens.

MERCURE.

S'il faut que Jupiter s'obstine

Dans l'amour dont il est blessé,

Je vois d'une affreuse ruine

L'Univers menacé.

Songez à prévenir les maux que j'apprehende,

L'intérêt commun le demande.

NEPTUNE.

Ne croiez point m'intimider,

Non,

Non, non, que Jupiter se rende,
J'ai prévenu ses feux, c'est à lui de ceder.

MERCURE.

Une Puissance plus grande

Entre vous peut décider;

Consultez le Destin, le Destin vous commande,

Son Arrêt doit vous accorder.

La fin de vos débats ne peut être plus prompte;

Vous faurez qui des deux doit obtenir Thetis.

NEPTUNE.

J'y consens, au Destin nous nous rendons sans honte,

Il nous tient tous assujettis.



B. Ponce del. 1757.

A C T E III.

Le Théâtre représente le Temple du Destin.

S C E N E I.

LES MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

O Destin! quelle puissance
 Ne se soumet pas à toi?
 Tout fléchit sous ta loi,
 Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
 O Destin! quelle puissance
 Ne se soumet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

Malgré nous tu nous entraînes
 Où tu veux,
 C'est toi qui nous amènes
 Tous les événemens heureux ou malheureux.
 Tu les as liez entr'eux
 Avec d'invisibles chaînes;
 Par des moyens secrets
 Ton pouvoir les prépare,
 Et chaque instant déclare
 Quelqu'un de tes Arrêts.

CHOEUR

CHOEUR.

O Destin! quelle puissance
 Ne se soumet pas à toi?
 Tout fléchit sous ta loi,
 Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
 O Destin! quelle puissance
 Ne se soumet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

C'est en vain qu'un Mortel pleure, gemit, soupire,
 Un Dieu voudroit en vain t'opposer sa fierté,
 Rien ne change les loix qu'il te plaît de prescrire,
 Ton inflexible dureté
 Fait la grandeur de ton Empire,
 Ton inflexible dureté
 En fait la Majesté.

S C E N E II.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELEE.

PELEE.

Ministres du Destin, je viens pour vous apprendre
 Que dans ces lieux Neptune va se rendre,
 Neptune vient vous consulter,
 Quel spectacle plus doux peut jamais vous flatter?

CHOEUR.

O Destin! quelle puissance
 Ne se soumet pas à toi?
 Tout fléchit sous ta loi,
 Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.

TOME II.

Y 2

O

O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

Les Dieux ont partagé le Monde,
Et leur pouvoir est différent;
Mais ton vaste Empire comprend
Les Cieux, l'Enfer, la Terre & l'Onde.
Les Dieux ont partagé le Monde,
Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand.

PELEE.

Daignez aussi sur mes peines secrètes
Des Arrêts du Destin être les Interpretes.

CHOEUR.

Nous ne répondons point aux Mortels curieux,
L'Oracle du Destin n'est que pour les grands Dieux.

Les Ministres sortent.

SCENE III.

PELEE.

Ciel! en voyant ce Temple redoutable,
De quel frémissement je me sens agité!
C'est ici qu'il est arrêté
Si je dois être heureux ou misérable;
Cet Ordre, quel qu'il soit, doit être exécuté;
Mais l'avenir impenetrable
Le cache encor dans son obscurité,
Quel doute insupportable!
Qu'un Amant en est tourmenté!

In-

Inflexible Destin, dans tes Loix éternelles
N'as-tu suivi qu'un aveugle hazard?
Helas! n'as-tu point eu d'égard
Pour les Amans fideles?

Non, non, je tâche en vain à flater mes ennuis,
Par l'état où tu me réduis,
Je reconnois déjà l'effet de tes caprices;
Et n'exerces-tu pas toujours
Tes plus cruelles injustices
Sur les plus fidelles amours?

SCENE IV.

PELEE, DORIS.

DORIS.

Où je me trompe, ou c'est votre tendresse
Qui dans ces lieux vous amene avec nous.
A l'Arrêt du Destin votre cœur s'intéresse;
Mais je crains qu'il ne donne une aimable Déesse
A quelque Dieu plutôt qu'à vous.

PELEE.

Je ne crains, ni n'espere.
L'avenir qui m'est préparé
Saura toujours me plaire,
Et le Destin peut faire
Ses Arrêts à son gré.

DORIS.

Je connois votre flâme,
C'est en vain que vous déguisez.

Y 3

PE-

PELEE.

Plus vous voulez penetrer dans mon ame,
Plus vous vous abusez.

Il sort.

SCENE V.

DORIS.

JE ne le vois que trop, mes feux sont méprisez.
J'ai crû que l'on m'aimoit, j'ai pris des esperances
Sur de trop foibles apparences;
Ciel! quelle honte pour mon cœur
D'être tombé dans une erreur si vaine!
Et quelle peine
De renoncer à cette douce erreur!

Mais que sert ma plainte impuissante?
Il faut punir & se vanger.
Que par ses maux l'Ingrat ressent
Dans quels maux il m'a fû plonger;
Il faut punir & se vanger.
Tout ce que la fureur presente,
Est permis pour se soulager;
Il faut punir & se vanger.

SCENE VI.

NEPTUNE, DORIS, Suite de Neptune.

NEPTUNE.

Qu'on ne me suive plus, allez, que l'on m'attende,
Je veux que sans témoins cet Oracle se rende.

SCE.

SCENE VII.

NEPTUNE.

Cédez pour quelque temps, importune Grandeur,
Cédez au tendre amour qui regne dans mon cœur.
Moi que les vastes Mers reconnoissent pour Maître,
Je viens en tremblant reconnoître
Un plus grand pouvoir dans ces lieux;
L'Amour qui m'y réduit fait abaisser les Dieux,
Sa force contre nous affecte de paroître.
Cédez pour quelque temps, importune Grandeur,
Cédez au tendre amour qui regne dans mon cœur.

SCENE VIII.

NEPTUNE, MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

Dieu de la Mer, quel sujet vous amene!

NEPTUNE.

Mon amour pour Thetis cause toute ma peine,
Jupiter vient troubler mes feux,
Prononcez qui de nous verra remplir ses vœux.

UN DES MINISTRES.

Destin, un grand Dieu te demande
Quel succès tu veux qu'il attende;
Dans tes secrets il cherche à pénétrer,
Daigneras-tu les déclarer?

Le

*Le Ministre est saisi tout à coup d'une espece d'enthousiasme,
& il continue.*

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler,
L'Avenir va se révéler.
Que tout l'Univers ressente
Un respect plein d'épouvante,
Le Destin est prêt à parler.

C H O E U R.

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler,
L'Avenir va se révéler.
Que tout l'Univers ressente
Un respect plein d'épouvante,
Le Destin est prêt à parler.

On entend une voix qui sort du fond du Temple.

O R A C L E.

Ecoutez, Dieu de l'Onde,
Tout ce que le Destin permet qu'on vous réponde.
L'Epoux de la belle Thetis
Doit être un jour moins grand, moins puissant que son Fils;
Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

N E P T U N E.

Ah! quel Oracle je reçois!
Quel Arrêt menaçant! quelle funeste loi!



A C.

A C T E IV.

Le Théâtre représente un lieu désert au bord de la Mer.

S C E N E I.

J U P I T E R, D O R I S.

J U P I T E R.

Dans quel étonnement votre discours me jette!
Thetis pourroit brûler d'une flamme secrète!
Neptune à Jupiter est-il donc préféré?

D O R I S.

Non, un simple Mortel, Pelée est adoré.

Je viens de voir encor ces deux Amans ensemble,
Ils se cherchent partout, & se trouvent toujours.

J U P I T E R.

Quoi! lorsque sous mes Loix il n'est rien qui ne tremble,
Un Mortel oseroit traverser mes amours?

D O R I S.

Thetis vient en ces lieux, & vous pouvez vous-même
Vous éclaircir dans cet instant.

T O M E II.

Z

S C E.

SCENE II.
JUPITER, THETIS.
JUPITER.

Déesse, expliquez-vous sur le sort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que sa grandeur suprême
Lui fasse auprès de vous un mérite éclatant,
Il ne veut s'en servir qu'à prouver qu'il vous aime,
En vous la soumettant.

THETIS.
Neptune ainsi que vous prétend à ma tendresse,
Il est le Dieu des Mers, j'en suis une Déesse,
Je dois redouter son courroux,
Il ne m'est pas permis de choisir entre vous.

JUPITER.
Tant d'égards, tant de prévoyance
Sont des effets d'indifférence,
Ces timides ménagemens
Ne sont pas faits pour les Amans.

THETIS.
Vous savez quelle est ma fortune,
Le Destin m'a soumise au Maître de la Mer.

JUPITER.
Si vous aimiez Jupiter,
Vous craindriez moins Neptune.

Mais que me veut Protée? il le faut écouter.

SCE-

SCENE III.
JUPITER, THETIS, PROTEE.
PROTEE à Jupiter.

Neptune m'a chargé de venir vous apprendre
Qu'à l'hymen de Thetis il cesse de prétendre,
Qu'il n'a plus le dessein de vous la disputer.

JUPITER.
Quel bonheur imprévu vient ici me surprendre?
Ah! ma reconnaissance aura soin d'éclater,
Dis-lui qu'il en doit tout attendre.

SCENE IV.
JUPITER, THETIS.
JUPITER.

Rien n'est donc plus contraire au succès de mes vœux,
Vous m'opposiez un obstacle qui cesse.
Mais que vois-je, Thetis? quelle sombre tristesse
Dans le moment que tout cède à mes feux?
Pour m'assurer de tout ce trouble doit suffire.
Un fidèle rapport....

THETIS.
Quoi? qu'a-t-on pu vous dire?

JUPITER.
Que Pelée en secret....

THETIS.
Non, ne le croyez pas,

TOME II.

Z 2

Non,

Non, si son cœur soupire,
C'est pour d'autres appas,
Non, ne le croyez pas.

JUPITER.

Je vois que vous êtes coupable,
Vous vous justifiez d'un air trop empressé.
Votre cœur s'est donc abaissé
Aux vœux d'un Mortel méprisable?
Lorsque je soupirois pour vous,
Je rendois seulement son triomphe plus doux.
Sous une trompeuse apparence
Vous imposiez à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter sous votre obéissance.
Non, je n'aurai pas trop de toute ma puissance,
Pour punir à mon gré mon odieux Rival.

THETIS.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Est-ce là cet amour si soumis & si tendre?

JUPITER.

Par de cruels mépris vous osez m'irriter,
Et vous avez recours à mon amour extrême,
Quand ma fureur est prête d'éclater?
Tremblez, c'est cet amour lui-même
Que vous avez à redouter.

SCENE V.

THETIS.

Quelle horreur m'environne, & quel effroi me glace!
Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes yeux!

He-

Hélas! c'est mon Amant que Jupiter menace,
Quels traits peut nous lancer le souverain des Dieux!

Ah! je le vois déjà, je le vois qui prépare
Ses plus terribles coups.
Trop funestes Appas, pourquoi m'attirez-vous
Sous le doux nom d'amour cette haine barbare,
Et cet implacable courroux?

SCENE VI.

THETIS, PELEE.

THETIS.

Ah! Pelée, apprenez tous les malheurs ensemble,
Jupiter sait enfin nos secrettes amours.
Vous dirai-je encor plus? Ciel! je fremis, je tremble.
Jupiter menace vos jours.

Quoi! de votre peril la funeste nouvelle
Ne vous inspire pas d'effroi?

PELEE.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi,
Vous êtes Immortelle.

THETIS.

Si vous ne craignez pas pour vous,
Craignez du moins pour une Amante;
Peut-on vous porter des coups
Que mon ame ne ressente?

PELEE.

Que votre tendresse est charmante,
Et que mon trépas sera doux!

Z 3

L'En-

L'Ennemi qui nous tourmente
Lui-même en fera jaloux.

THETIS.

Craignez du moins pour une Amante,
Si vous ne craignez pas pour vous.

Quel feroit mon destin? vous cesseriez de vivre,
Et moi, je ne pourrois recourir au trépas;
Si je pouvois vous suivre,
Je ne me plaindrois pas.

THETIS & PELEE.

Helas! de quelles flâmes
Nous perdons les douceurs!
Quel amour enchantoit nos ames!
Quel amour unissoit nos cœurs!
Helas! de quelles flâmes
Nous perdons les douceurs?

THETIS.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes sens timides?
Tous les Vents rassemblez frémissent dans les airs.

PELEE.

Je vois sortir des Enfers
Les cruelles Eumenides.

THETIS.

Ah! c'en est fait, je vous perds.



SCE.

SCENE VII.

THETIS, PELEE, LES TROIS EU-
MENIDES, LES VENTS.

*Les Vents arrivent en faisant des especes de tourbillons autour de Pelée,
avec des actions menaçantes.*

UNE EUMENIDE.

PELEE, il faut aller sur ce Rocher funeste,
Où dans un tourment éternel
Gémit le fameux Criminel
Qui déroba le feu céleste.

Partez, Vents, & l'emportez
Dans ces lieux si redoutez.

Les Vents vont pour enlever Pelée.

THETIS.

Accablez-moi plutôt des plus affreuses peines,
Arrêtez, Cruels, arrêtez.

LES EUMENIDES.

Déesse, vos larmes sont vaines,
Vos cris ne sont point écoulez;
Les Loix de Jupiter sont des Loix souveraines,
Il faut suivre ses volontez.

Les Vents vont encore pour enlever Pelée.

THETIS.

Arrêtez, Cruels, arrêtez.

PE.

PELEE, à *Thetis*.

Laissez-moi d'un Rival devenir la victime,
Puisqu'un tendre amour est un crime,
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas mérités?

UNE EUMENIDE.

Vents, ne differez plus, obéissez, partez.

Les Vents enlèvent Pélée.

SCENE VIII.

THETIS, LES EUMENIDES.

THETIS.

Quoi! toute la Nature
A ce spectacle affreux ne frémit-elle pas?
Soleil, retourne sur tes pas,
Plonge-nous pour jamais dans une nuit obscure,
Dieux immortels, unissez-vous
Contre un Tyran qui nous opprime tous.



A C.

ACTE V.

La Décoration est la même que dans l'Acte précédent.

SCENE I.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'En doutez point, Neptune à sa flamme renonce,
Sur l'oracle qu'ici je vous ai rapporté,
J'ai voulu du Destin apprendre la réponse,
Par mes avis il l'avoit consulté.

JUPITER.

Quel Oracle cruel! que je suis agité!

J'ai puni mon Rival, Thetis ambitieuse
Auroit pu l'oublier après quelques soupirs;
Mais d'un Fils trop puissant la naissance odieuse
Seroit l'effet de mes desirs.

Mon trouble est extrême,
Vous m'entraînez tour à tour,
Trop charmant Amour,
Doux attrait du rang suprême.
Hélas! faut-il que dans mon cœur,
Dans le cœur de Jupiter même,
L'Amour balance la Grandeur!

TOME II.

Aa

MER-

MERCURE.

Le cœur de Jupiter n'est fait que pour la gloire,
L'Amour n'y peut long-temps disputer la victoire.

JUPITER.

Non, il ne la dispute plus,
C'en est fait, ses nœuds sont rompus.

Pour monter sur ce Trône où le Ciel me revere,
J'en fis tomber mon Pere,
Un Fils ambitieux le vangeroit sur moi,
Je connois les desirs qu'un si beau Rang inspire,
Mon propre exemple doit suffire
Pour me remplir d'effroi.

Mais quel souvenir me retrace
Des charmes trop doux & trop chers?
Ma Grandeur dispaçoit, tout son éclat s'efface;
Faudra-t-il succomber & rentrer dans mes fers?

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, THETIS.

THETIS.

DU Souverain des Dieux j'implore la clemence
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence,
S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'esperance
De toucher un cœur genereux;
Plus vous aimez, plus ma constance
Doit fléchir un cœur amoureux.
Rendez-vous aux tourmens affreux

Dont

Dont j'éprouve la violence:
Epargnez seulement les jours d'un Malheureux;
J'accepte pour supplice une éternelle absence,
N'est-il pas assez rigoureux?
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, THETIS, DORIS.

DORIS à Jupiter.

UN juste repentir m'agite & me tourmente,
J'ai troublé deux Amans dans leur flâme innocente,
J'ai poussé votre bras, & j'ai conduit vos traits;
Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante
Réparer les maux que j'ai faits?

THETIS & MERCURE.

Que votre haine cesse,
Laissez-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en presse.

THETIS.

L'Amour même, l'Amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents, partez, & que la Déesse
Revoie en ce moment l'Objet de sa tendresse.

Doris sort.

THETIS.

Ah! quel genereux retour!
Quel bonheur pour mon amour!

TOME II.

Aa 2

SCE-

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE, THETIS, PELE'E
ramené par les Vents.

THETIS à *Peléé*.

Peléé, à mes soupirs Jupiter a fait grace,
De son plus fier courroux sa bonté prend la place.

PELE'E à *Jupiter*.

Maître de l'Univers, quels Autels, quels Encens
Acquitteront jamais nos cœurs reconnoissans?

JUPITER.

Votre amour est content; un doux succès le flatte,
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate,
Je veux que votre Hymen se celebre à mes yeux,
Je veux que ce lieu s'embellisse,
Et qu'une Fête y réunisse
Les Dieux les plus puissants de la Terre & des Cieux.

Le Théâtre change, & représente l'appareil du Festin des Noces de Thetis & de Pelée. Les Dieux Célestes sont placez de tous côtez sur des Nuages, & les Dieux Terrestres sont en bas.

SCENE V.

JUPITER, THETIS, PELE'E, Troupe de Dieux
Célestes, Troupe de Dieux Terrestres.

JUPITER.

Ecoutez-moi, Troupe Immortelle,
Quand l'Amour à Thetis me fit rendre des soins,

Une

Une flâme si belle
Eut tous les Mortels pour témoins.
Mais j'ai sacrifié mon amour à ma gloire,
Je cede à mon Rival ce que j'aime le mieux,
Je veux avoir tous les Dieux
Pour témoins de ma Victoire.

DIEUX DU CIEL.

Celebrons tous par des Concerts charmants
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Celebrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre?

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux Amans sont charmez en ce jour!

DIEUX DU CIEL.

Qu'il est beau de vaincre l'Amour!

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il est doux de s'y rendre!

DIEUX DU CIEL & DE LA TERRE.

Celebrons tous par des Concerts charmants
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême,
Celebrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

FLORE.

Tous vos vœux sont satisfaits,
Amans, ne changez jamais.

A a 3

Une

190 THETIS ET PELEE,

Une flâme contente
N'en doit pas être moins ardente,
L'Amour ne vous rend pas heureux
Pour vous rendre moins amoureux.
Que toujours les Zephirs & Flore
Vous trouvent à leur retour,
Plus charmez encore
D'un mutuel amour.

POMONE.

Quittez le reste de la Terre,
Volez, Amours, dans ces beaux lieux,
Vos traits y sont victorieux
Et du Trident & du Tonnerre.
Quittez le reste de la Terre,
Volez, Amours, dans ces beaux lieux.

CHOEUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivez heureux, tendres Amans,
Vivez, vivez heureux, oubliez vos tourmens.
Un beau nœud vous unit, jouïssiez de ses charmes.
Vous les avez payez par toutes vos allarmes.
Du sort des plus grands Dieux ne soiez point jaloux,
Ils ont peu de plaisirs, s'ils n'aiment comme vous.



ENE'E

ENE'E
ET LAVINIE,
TRAGEDIE
EN MUSIQUE,

REPRESENTÉE

PAR L'ACADEMIE ROYALE
DE MUSIQUE

l'An 1690.

A C.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA FELICITE.
LES BERGERS DE THESSALIE.
ENCELADE, *Chef des Titans.*
LES TITANS.



PRO-

PROLOGUE.

*Le Théâtre représente un Vallon qui s'étend entre Ossa,
Pelion, & quelques autres des principales
Montagnes de la Thessalie.*

SCENE I.

LA FELICITE' *qui descend du Ciel*, BERGERS
DE THESSALIE.

CHOEUR de Bergers, *assis sur des Rochers & des Gazons.*

DESCENDEZ, descendez, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas.
Déjà tout enchante,
Tout rit ici bas.

Descendez, descendez, Divinité charmante,
Faites chez les Humains briller tous vos appas.

LA FELICITE' *descendue du Ciel.*

Rendez graces, Mortels, au Maître du Tonnerre,
Le Ciel est le séjour qui me fut destiné,
Le Sort même avoit ordonné
Que je fusse toujours inconnuë à la Terre,
Cependant Jupiter par des ordres plus doux
Veut que je me partage entre les Dieux & vous.
Que tous vos cœurs d'intelligence
Celebrent ses dons à jamais,

TOME II.

Bb

Ju-

Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

C H O E U R.

Que tous nos cœurs d'intelligence
Celebrent ses dons à jamais,
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

Une éternelle Paix,
Une heureuse abondance
Vont désormais
Comblent notre espérance.
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

Danses des Bergers.

L A F E L I C I T E'.

Amours, si les soupçons, les craintes inquietes,
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyez, fuyez, je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climats.
Mais s'il se peut que les Ris & les Graces,
Que les Plaisirs marchent seuls sur vos traces,
Venez, Amours, tendres Amours, venez
Embellir ces lieux fortunez.

aux Bergers.

Aimez, aimez, sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour vous que de douces langueurs,
Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

C H O E U R.

C H O E U R.

Aimons, aimons, sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour nous que de douces langueurs.
Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

L A F E L I C I T E'.

Quand vos Hautbois, quand vos Musettes
Font de votre bonheur retentir ces retraites,
Jusque dans vos amours
Mêlez toujours
L'auguste nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

C H O E U R.

Quand nos Hautbois, quand nos Musettes
Font de notre bonheur retentir ces retraites,
Jusque dans nos amours
Mêlons toujours
L'auguste nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.

S C E N E II.

LA FELICITE', BERGERS de Thessalie, Troupe de Titans.

C H O E U R des Titans.

Troublons, troublons les odieux hommages
Que Jupiter reçoit des peuples insensés,
Il doit à leur erreur ses plus grands avantages;
Troublons, troublons les odieux hommages
Troublons les vœux qui lui sont adressés.

T O M E II.

B b 2

C H O E U R

CHOEUR des Bergers.

Quelle rage vous inspire,
Titans, que prétendez-vous!

CHOEUR des Titans.

Nous allons renverser l'Empire
Que vous reverez tous.

LA FELICITE'.

O Ciel! se peut-il qu'on menace
Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit?
Je reconnois à cette aveugle audace
Encelade qui vous séduit.

Dans un abîme affreux c'est lui qui vous entraîne,
Temeraires, vous courez
A votre perte certaine,
Malheureux, vous perirez.

CHOEUR des Bergers.

Ah! fuyons loin de ces rebelles,
Loin de ces lieux précipitons nos pas,
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.

SCENE III.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

IL faut exécuter des projets éclatans,
Allons, combattons, il est temps,
Attaquons Jupiter au milieu de sa gloire,
Il n'est que cette victoire
Qui soit digne des Titans.

C'est

C'est à notre valeur à nous faire une route
Vers ce Trône élevé que l'Univers redoute,
Entassons, entassons
Ces Rochers & ces Monts.

CHOEUR des Titans.

Entassons, entassons
Ces Rochers & ces Monts.
Soutenons ces masses pesantes,
Avançons, ne succombons pas,
Ranimons de nos bras
Les forces languissantes.
Entassons, entassons
Ces Rochers & ces Monts.

ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reste,
Nous voyons de plus près la demeure céleste,
Bien-tôt nous allons y toucher,
Jupiter est vaincu, puisqu'on peut l'approcher.

On entend le Tonnerre.

CHOEUR.

Quel bruit! quels éclats de Tonnerre!

ENCELADE.

Quoi? fiers Titans, vous vous laissez troubler?
Si par ce vain murmure on impose à la Terre,
Ce n'est pas à vous à trembler.

CHOEUR.

De ce bruit redoublé quelle est la violence!
Arrête, Dieu puissant, nous cedons à tes coups.
La foudre, ô Ciel! de toutes parts s'élance,
Nos Monts se renversent sur nous.
Nous périssions. O fatale vengeance!
O trop redoutable courroux!

Bb 3

Ac-

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

JUNON.
VENUS.

LATINUS, Roi d'une partie de l'Italie, fils de Faunus, petit-
fils de Picus & de Circé.

AMATA, femme de Latinus.

LAVINIE, fille de Latinus & d'Amata.

ENE'E, Prince Troyen, fils de Venus.

TURNUS, Roi des Rutules peuple d'Italie, fils d'une sœur
d'Amata,

ILIONE'E, Confident d'Enée.

CAMILLE, Confidente de Lavinie.

L'OMBRE DE DIDON.

Peuples Latins.

Soldats Rutules.

Soldats Troyens.

Prêtres de Janus.

FAUNES ET DRYADES.

Troupe d'hommes & de femmes qui célèbrent la Fête de Bacchus.

DEUX CYCLOPES.

LES GRACES ET LES PLAISIRS.

ENE'E



ENE'E ET LAVINIE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Temple de Janus dont les portes sont ouvertes à cause que l'on est en temps de Guerre, & qu'il n'y a encore qu'une Trêve entre Enée & Turnus. On voit dans le fond du Temple la Statue de Janus, aux pieds de laquelle sont enchainées la Discorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.

SCENE I.

ENE'E, ILIONE'E.

ILIONE'E.

ENFIN voici le jour qui donne à la Princesse
Ou vous, ou Turnus pour Epoux,

Le

Le Roi va choisir entre vous,
Chassez cette sombre tristesse,
Vous pouvez vous livrer à l'espoir le plus doux.

E N E' E.

Non, ne me flate point d'une esperance vaine.
Les Troyens ne sont plus, Ilion est détruit,
Etranger en tous lieux, Chef d'un Peuple qui fuit,
Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine,
Et je pourrois ici voir la fin de ma peine!
De mes tendres soupirs je recevrois le fruit
Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine!
Non, ne me flate point d'une esperance vaine,
Non, je connois trop bien le sort qui me poursuit.

I L I O N E' E.

Vous êtes sûr du moins que ces rives heureuses
Termineront enfin tant de courses douteuses,
Mille Oracles en sont garands;
Quand vous ne seriez pas l'Epoux de Lavinie,
Un autre hymen dans l'Ausonie
Fixeroit les Troyens errans.

E N E' E.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore,
Si d'un Objet charmant il falloit m'arracher,
Ah! seroit-il encore
Des biens qui pussent me toucher?

I L I O N E' E.

Aimez, aimez sans esclavage,
Un grand courage,
Quoiqu'il soit amoureux,
Se rend le maître de ses vœux.

E N E' E

E N E' E & I L I O N E' E.

Peut-on aimer } sans esclavage,
Aimez, aimez }
Un grand courage
Dès qu'il est } amoureux,
Quoiqu'il soit }
N'est plus } le maître de ses vœux.
Se rend }

I L I O N E' E.

Vous brûlez d'une ardeur nouvelle,
Pouvez-vous répondre d'un cœur
Qui ne fut pas toujours fidele?
Il n'est que la premiere ardeur
Que l'on puisse croire éternelle.

E N E' E.

Je prenois pour un tendre amour
Quelques feux languissans qui naissoient dans mon ame;
Mais le nouveau feu qui m'enflâme
M'apprend que je n'ai point aimé jusqu'à ce jour.

S C E N E II.

E N E' E, LAVINIE, I L I O N E' E, C A M I L L E.

E N E' E.

DAignez vous arrêter, Princesse trop charmante,
Tournez les yeux sur moi, j'attens ici mon sort,
J'attens dans un moment ou la vie ou la mort.
Quel moment, juste Ciel! mon cœur s'en épouvante,
Après mille perils qui n'ont pu le troubler,
C'est aujourd'hui qu'il commence à trembler.

T O M E II.

C c

L A.

L A V I N I E.

Il est vrai que ce jour mérite
 Tout le trouble qui vous agite,
 Vous allez savoir si les Dieux
 Vous accordent enfin un azile en ces lieux,
 Si d'un destin trop cruel & trop rude
 Vous avez fléchi le courroux.

E N E' E.

Je vais savoir si je dois être à vous,
 C'est toute mon inquiétude.

Le Ciel promet qu'en ces Climats
 Je verrai ma course finie,
 Mais il ne m'assure pas
 De l'hymen de Lavinie,
 Et tout le reste est pour moi sans appas.

Souffrez que mon amour extrême
 Cherche mon destin dans vos yeux,
 Ils me l'apprendront mieux
 Que les Oracles même
 Que j'ai reçus des Dieux.

L A V I N I E.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre,
 C'est au Roi de choisir entre Turnus & vous.

E N E' E.

Si j'obtenois un regard tendre,
 Que le présage en feroit doux!

Le choix que les Dieux vont faire
 Se reglera sur vos vœux,
 Tous les Dieux doivent se plaire
 A rendre vos jours heureux.

Par-

Parlez, nommèz l'Amant que votre cœur préfère.

L A V I N I E.

Non, il feroit trop dangereux
 De prévenir le choix d'un pere.

E N E' E.

O Venus, ô mere d'Amour!
 Croirai-je encor que je vous dois le jour?
 Tous les cœurs des humains sont sous votre puissance,
 Mes plus ardents soupirs vous demandent un cœur
 Où vous avez vous-même attaché mon bonheur;
 Cependant je n'en puis vaincre l'indifférence.

Par mes tourmens, par ma langueur
 J'implore en vain votre assistance.

O Venus, ô mere d'Amour!
 Croirai-je encor que je vous dois le jour?

On entend un bruit d'Instrumens qui annoncent le Roi.

L A V I N I E.

J'entens que le Roi vient, l'heure fatale arrive.

E N E' E.

Vous ne rassurez point mon ame trop craintive?

L A V I N I E.

Prince, si dans ce jour le choix m'étoit permis,
 Vous pourriez reconnoître
 Que Venus a toujours favorisé son fils.

E N E' E.

Ah! Ciel! se pourroit-il. . .

L A V I N I E.

Je vois le Roi paroître.

TOME II.

Cc 2

SCE-

S C E N E III.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS,
ILIONE'E, CAMILLE, Prêtres de Janus, Soldats
Troyens, Soldats Rutules, Peuples Latins.

L E R O I .

VOus qui dans les combats fûtes si redoutez,
Nobles Rivaux qui consentez
A terminer une guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous,
De Lavinie enfin je vais nommer l'époux ;
Puisse mon choix produire une paix éternelle !

O Janus, c'est à toi de nous rendre la paix.
Retiens captives désormais
La Guerre, la Fureur, la Discorde & la Haine,
Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

C H O E U R .

O Janus, c'est à toi de nous rendre la paix.

L E G R A N D P R E T R E D E J A N U S .

Avant que de regner dans les Cieux pour jamais,
Tu soumis ces climats à ta Loi souveraine,
Tu te fis un Empire à force de bienfaits,
Dans un profond repos tu commandois sans peine
A des cœurs satisfaits ;
Ramene un temps si doux, ramene
De ce siècle innocent les tranquilles attrait.

C H O E U R .

O Janus, c'est à toi de nous rendre la paix.

Dan-

*Danſes des Peuples qui demandent à Janus le retour de l'âge d'or dont
on a joui pendant qu'il a regné en Italie.*

C H O E U R .

Jours heureux, jours pleins de charmes,
Recommencez votre cours.
Vous qui couliez ſans allarmes,
Revenez, aimables jours.

L E R O I .

Ministres de Janus, vous que de ſes Myſteres
Il a rendus dépoſitaires,
Pour marque de la paix fermez l'auguſte lieu
Habité par le Dieu.

Les Prêtres ferment les portes avec cérémonie.

L E G R A N D P R E T R E .

Que l'on garde un profond ſilence,
Le Roi va déclarer ſon choix,
Si les Dieux aux Humains reſuſent leur préſence,
Ils daignent leur parler par la bouche des Rois.

*Dans ce moment les portes du Temple ſe briſent d'elles-mêmes avec un
grand bruit, tout le Temple paroît en feu, les quatre Figures enchainées
aux pieds de Janus s'envolent.*

C H O E U R .

Quel bruit affreux ſe fait entendre !
Quel ſpectacle eſt offert à nos yeux étonnez ?
Charmante Paix que nous oſions attendre,
Eſt-ce ainſi que vous revenez !

Junon deſcend du Ciel.

Cc 3

S C E-

SCENE IV.

JUNON, LE ROI, LA REINE, LAVINIE,
ENE'E, TURNUS, &c.

JUNON dans son Char.

P ourquoi ces vains apprêts d'une paix qui m'offense?
 Pourquoi ces vœux que vous m'offrez?
 Courez, Roi des Latins, & vous, Turnus, courez
 Où vous appelle ma vengeance;
 Chassez, chassez tous deux des bords Ausoniens
 Les perfides Troyens.
 Que d'un Peuple odieux ce méprisable reste
 Erre encor sur toutes les Mers,
 Qu'il devienne à tout l'Univers
 Un exemple effrayant de la haine céleste,
 Et qu'un sort toujours plus funeste
 Lui fasse regretter mille tourmens soufferts.

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E,
TURNUS, &c.

LE ROI.

Q u'ai-je entendu? quel excès de colere!
 Les Dieux connoissent-ils ces transports furieux?
 Ne songeons plus au choix que j'allois faire,
 Sortons, quittons ces lieux.

ENE'E.

ENE'E.

Craignez moins de Junon la fureur ordinaire,
 J'ai d'autres Dieux pour moi qui partagent les Cieux.

LE ROI.

Sortons, ne songeons plus au choix que j'allois faire.
 Nous devons ce respect à la Reine des Dieux.

SCENE VI.

LA REINE, TURNUS.

ENSEMBLE.

T riomphons, triomphons, tout nous est favorable,
 Accablons les Troyens, ne les épargnons plus,
 Par une vengeance implacable
 Réparons les momens que nous avons perdus.



A C.

A C T E II.

Le Théâtre représente un Bois consacré à Faunus pere du Roi. On voit un petit Temple rustique au milieu duquel est la Statuë du Dieu.

S C E N E I.

L A V I N I E, C A M I L L E.

L A V I N I E.

T O I qui souvent nous marques ta présence
Dans ce Bois qui t'est consacré,
Faunus, toi dont mon pere a reçu la naissance,
Permits à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si réveré.

Le Destin contre moi s'est enfin déclaré,
Du malheur qui m'attend j'ai l'entiere assurance,
Reçois la triste confidence
Des secretes douleurs d'un cœur desespéré.
Permits à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si réveré.

C A M I L L E.

Pourquoi dans ce lieu solitaire
Venez-vous de vos pleurs entretenir le cours?
Si Junon poursuit toujours

Le

Le Heros qui fait vous plaire,
La Déesse des Amours
N'est pas un foible secours.

L A V I N I E.

Ah! que peut-il attendre
Du secours de Venus?
Elle a causé les feux qui vinrent me surprendre,
Je l'aime, je le plains, & ne puis rien de plus.
Ah! que peut-il attendre
Du secours de Venus?
Lorsque du haut des Cieux Junon vient de descendre
Pour armer contre lui mon pere avec Turnus,
L'objet d'une flâme si tendre
N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répandre,
Et qui lui sont même inconnus.
Ah! que peut-il attendre
Du secours de Venus?

C A M I L L E.

En vain Junon impitoiable
D'une guerre nouvelle a donné le signal,
Le Roi paroît plus favorable
A ce Heros qu'à son Rival.

L A V I N I E.

Et puis-je douter que la Reine
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraîne?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour.
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuste vengeance.
Turnus me vantera sa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompense
D'avoir fû me percer le cœur.

T O M E II.

D d

S C E.

S C E N E II.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROI.

M A Fille, je ne puis renoncer qu'avec peine
A l'espoir de la paix dont j'osois me flater,
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine
Que Junon a fait éclater.

Dans le doute où je suis j'ai recours à mon Pere,
Son Oracle souvent me conduit & m'éclaire,
Et je viens pour le consulter.

Habitant redoutable
De ces Antres & de ces Bois,
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impenetrable,
Toi qu'oblige le sang à m'être favorable,
Tu peux seul dissiper le trouble où tu me vois,
Daigne faire entendre ta voix.

S C E N E III.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE, FAUNES
ET DRYADES.

C H O E U R de Faunes & de Dryades.

Q UITtons nos demeures sauvages!
Sortons de nos antres secrets,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.
De l'obscur avenir il perce les nuages,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.

L'ORA-

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les Amours vont bien-tôt ramener parmi vous
La Paix qu'ils en avoient bannie,
Le Ciel suivra les vœux de Lavinie
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROI.

Ma fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines,
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

L A V I N I E.

Eussions-nous osé dans nos peines
Nous flater d'un si doux espoir?

*Danſes des Faunes & des Dryades, qui marquent leur joie d'un
Oracle ſi heureux.*

DEUX DRYADES & UN FAUNE.

L'Amour prend pour une offense
Le deſeſpoir des Amans.
Peut-il manquer de puiſſance
Pour payer tous leurs tourmens?

Un Amant qui perſevere
Trouve enfin un heureux jour.
Son bonheur eſt néceſſaire
Pour la gloire de l'Amour.

C H O E U R.

Aimons, tout eſt fait pour aimer,
Tout doit ſe laiſſer enflamer,
Rendons-nous à des loix ſouveraines.
Toujours l'amour eſt le plus fort,
Tous les cœurs ont un même fort,
Ils ſont tous deſtinez à ſes chaînes.

TOME II.

Dd 2

Con-

Contre l'Amour & ses appas
On rend d'inutiles combats,
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toujours l'Amour est le plus fort,
Tous les cœurs ont un même fort,
Ils sont tous destinés à ses chaînes.

LE ROI à *Lavinie*.

Puisqu'aux vœux de ton cœur les Dieux seront propices,
Entre tes deux Amans il faut que tu choisisses,
C'est à toi de régler le sort qui les attend,
Délibère à loisir sur ce choix important.

SCENE IV.

L A V I N I E, C A M I L L E.

L A V I N I E.

D'Où me vient un bonheur qui passe mon attente?
Du sort qui m'accabloit que devient le courroux?
Quoi! je puis par mon choix voir ma flamme contente?
Ciel, Oracle, Destin, dont la douceur m'enchanté,
M'est-il permis de m'assurer sur vous?

C A M I L L E.

La fortune est toujours volage,
Sa haine n'est pas sans retour.
De longs malheurs font le présage
Des biens qui viennent à leur tour.

L A V I N I E.

Je cede aux doux transports où l'amour me convie,
Grands Dieux! de quel plaisir mon cœur est pénétré!
Un aimable Heros en secret adoré

Re-

Recevra de ma main le bonheur de sa vie;
Il eût pu le devoir au Roi,
Mais que j'aime à penser qu'il tiendra tout de moi!

L A V I N I E, C A M I L L E.

Qu'il est doux de pouvoir soi-même
Régler le sort de ce qu'on aime!
Qu'il est doux de pouvoir
Régler le sort de ce qu'on aime,
Et combler son espoir!

L A V I N I E.

Mais quelle est ma frayeur mortelle!
Une obscure vapeur s'élève des Enfers.
Quels fantômes sortis de la nuit éternelle
Osent paroître dans les airs?

On entend une Symphonie effrayante.

L A V I N I E.

Où suis-je? quel est mon effroi?
Dieux! justes Dieux! quel spectacle terrible!
Dérobons-nous, s'il est possible. . .

SCENE V.

L A V I N I E, L' O M B R E D E D I D O N.

L' O M B R E.

A Rrête, Lavinie, arrête, écoute-moi.

Je fus Didon, je regnai dans Carthage,
Un Etranger rebut des flots & de l'orage,
De ma prodigue main reçut mille bienfaits.
L'amour en sa faveur avoit séduit mon ame:

Dd 3

Par

Par une feinte ardeur il augmenta ma flâme,
Et m'abandonna pour jamais.

L A V I N I E.

Ah! quelle trahison!

L' O M B R E.

Mon desespoir extrême
Arma mon bras contre moi-même,
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

L A V I N I E.

Le perfide! l'ingrat!

L' O M B R E.

Cet ingrat, ce perfide,
C'est ce même Troyen pour qui l'amour décide
Dans le fond de ton cœur.

L'Ombre disparoit.

S C E N E V I.

L A V I N I E.

Q Uel funeste discours! quelle image effrayante!
Confuse, interdite, tremblante,
Je ne me connois plus, je meurs,
Je succombe sous tant d'horreurs.

Une Amante si généreuse
Voit son amour payé du plus cruel trépas!
Que ne te dois-je point, ô Reine malheureuse?
Qui jamais m'eût fait voir, hélas!
Le précipice affreux qui s'ouvroit sous mes pas?

S C E.

S C E N E V I I.

E N E E, L A V I N I E.

E N E E.

D E nos destins nouveaux le Roi vient de m'instruire,
Votre choix désormais est notre unique loi.
Belle Princeesse, apprenez-moi
Si dans mon cœur l'Oracle doit produire
Tout le plaisir que j'en reçois.

L A V I N I E.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce;
Mais des ordres du sort si vous êtes content,
Turnus doit du moins l'être autant.

E N E E.

Quel coup mortel! quelle réponse!
J'avois crû tantôt entrevoir
D'une foible pitié la première apparence,
Vos regards adoucis, un aimable silence,
Quelques mots échapez me permettoient l'espérance:
Me suis-je fait une vaine chimère?
Par un songe trop doux l'amour m'a-t-il flatté?
J'ai crû facilement vous trouver moins sévère,
Mes tendres soins l'avoient bien mérité.

L A V I N I E.

Vous n'avez mérité que mon indifférence,
Si j'ai paru vous donner jusqu'ici
De foibles sujets d'espérance,
Je veux les oublier, oubliez-les aussi.

S C E.

SCENE VIII.

E N E E.

Implacable Junon, est-ce votre colere
 Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs?
 Avez-vous usurpé l'empire de ma Mere?
 Disposez-vous des cœurs?

Je sai que sans pitié vous pouvez mettre en cendre
 De superbes rempars dont vos Grecs sont jaloux,
 Je sai que sur les Mers votre bras peut s'étendre,
 Que les vents & les flots servent votre courroux;
 Mais du moins en aimant je croiois ne dépendre
 Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphez, Déesse inhumaine,
 Je n'avois point encor fléchi sous votre haine,
 Mais vous m'aviez sù réserver
 Le seul malheur que je ne puis braver.



A C-

A C T E III.

*Le Théâtre représente les Jardins d'un Palais que Circé
 a bâti, & qu'elle a laissé à Latinus son petit-fils.*

SCENE I.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

PUIS QUE ma fille encor ne suit pas mon attente,
 Non, il n'est rien que je ne tente;
 Bacchus est aujourd'hui célébré parmi nous,
 Il ne voit les Troyens que d'un œil de courroux.
 Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire,
 Peut-être aidera-t-il lui-même nos transports.
 Peut-être ferons-nous que le peuple conspire
 A les chasser tous de ces bords.

La Princesse paroît, je vous laisse avec elle,
 La Fête de Bacchus m'appelle.

TOME II.

E c

SCE-

S C E N E II.

L A V I N I E, T U R N U S, C A M I L L E.

T U R N U S.

P Rincesse, est-il donc vrai que vos vœux si long-temps
Entre Enée & Turnus puissent être flotans ?

L A V I N I E.

Souffrez avec moins de colere
Que je ne précipite rien,
Le choix que je dois faire
Regle le sort des Etats de mon pere,
Et décide du mien.

T U R N U S.

Ne me trompez point, inhumaine,
Je ne connois que trop quel est votre embarras,
Non, vous ne déliberez pas ;
Ce n'est point votre choix qui vous tient incertaine,
Vous tremblez seulement à nous le déclarer,
Et plus vous y sentez de peine,
Plus je vois quel Amant vous voulez préférer.

L A V I N I E.

Si mon choix étoit fait, quelle raison secrète
M'obligeroit de le cacher ?

T U R N U S.

Ah ! pourriez-vous ne vous pas reprocher
L'injure que vous m'auriez faite ?

Je

Je suis du sang dont vous sortez,
Je vous aimai dès l'âge le plus tendre,
Mes yeux sont les premiers qu'on vous ait fait entendre,
Et vos fers sont les seuls que mon cœur ait portez.
Ne redoutez-vous point une honte éternelle
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,
Qui peut-être pour d'autres yeux
Brûla souvent d'une flâme infidelle ?
Vous vous troublez !

L A V I N I E.

Seigneur...

T U R N U S.

Ce trouble que je voi
M'apprend ce qu'il faut que j'espere,
Vous voyez malgré vous tout le prix de ma foi,
Et vous rougissez de colere
Quand la Raison vous parle trop pour moi.

L A V I N I E.

Elle parle pour vous, Seigneur, je le confesse,
Mais elle peut aussi parler pour un Rival.
Par le choix qu'entre vous le juste Ciel me laisse,
Il vous met dans un rang égal.

T U R N U S.

Ne cherchez point à nous confondre,
De mon sincere amour vous devez vous répondre,
Mon fort sans votre hymen est assez glorieux,
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.
Mais mon Rival après tant de naufrages
Cherche un azile en ces climats.
Le rang qui vous attend est l'objet des hommages
Qu'il feint de rendre à vos appas.

T O M E II.

E e 2

L A-

L A V I N I E .

Des vœux interessez n'ont guere de puissance,
Si par de feints soupirs on prétend m'imposer,
Je saurai démêler un dessein qui m'offense.

T U R N U S .

Vous saurez vous le déguiser.

En vain je répandois des larmes,
Votre choix est prêt d'éclater,
Vous allez me donner les armes,
Dont j'ai besoin contre vos charmes,
Heureux si j'en puis profiter.

S C E N E III.

L A V I N I E , C A M I L L E .

L A V I N I E .

Quelle superbe plainte a-t-il osé me faire?
Quel est ce fier emportement?

C A M I L L E .

Quand vous blâmez Turnus, j'entens facilement
Ce que vous cherchez à me taire,
Vous me vantez un Rival plus charmant.
Il faut nommer Turnus, c'est un choix nécessaire;
En vain l'Amour en ordonne autrement.

L A V I N I E .

Permits encor que mon cœur délibere,
Permits du moins que ce choix se differe,

Etein-

Eteindre son amour, immoler son Amant,
Est-ce l'ouvrage d'un moment!

C A M I L L E .

Vous avez entendu la Reine de Carthage.
Et contre cet ingrat vous manquez de courage?

L A V I N I E .

Mais savons-nous si Junon dans ce jour
N'a pas pour m'effrayer formé cette Ombre vaine?
Défions-nous de sa cruelle haine.

C A M I L L E .

Défiez-vous plutôt de votre amour.

L A V I N I E .

Quand mon Amant auroit été volage,
Dois-je par ma rigueur vanger d'autres appas
Qui n'ont fû plus long-tems mériter son hommage?
Dois-je punir un outrage
Qui ne me regarde pas?

C A M I L L E .

Les inconstans, les infidelles
Sont criminels envers toutes les Belles.
Il ne faut point que l'Empire amoureux
Ait jamais d'azile pour eux.

L A V I N I E .

Ne me presse point tant, Turnus est plus sincere,
Turnus fait mieux aimer, je le connois trop bien.
Pourquoi l'infidelle Troyen
Sait-il mieux l'art de plaire?

C A M I L L E .

Un Amant qui fait peu charmer,
Quelquefois à force d'aimer

E e 3

Peut

Peut devenir aimable ;
Mais un volage Amant
Devient plus haïssable
Plus il étoit charmant.

L A V I N I E.

Et bien, nommons Turnus, sortons d'incertitude,
Puisse Enée à jamais sentir un coup si rude !
D'où vient qu'en sa faveur mon foible cœur combat ?
Prêtez-moi du secours, ô Styx, ! ô Rives sombres !
Laissez encor sortir vos ombres
Pour m'animer contre un Ingrat.

C A M I L L E, L A V I N I E.

Ah ! quel tourment quand la Raison commande
Ce que l'amour ne permet pas ?
Trop cruelle Raison, hélas !
Est-ce à toi qu'il faut qu'on se rende ?
Peut-on, charmant amour, mépriser tes appas ?
Ah ! quel tourment quand la Raison commande
Ce que l'amour ne permet pas ?

C H O E U R *qu'on entend de derriere le Theatre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle,
Suivons tous ces aimables loix,
C'est lui seul dans la Troupe immortelle
Qui peut donner tous les biens à la fois.

L A V I N I E.

Quelles font ces voix éclatantes ?

C A M I L L E.

Ignorez-vous d'où part ce bruit confus ?
On célèbre aujourd'hui la fête de Bacchus,
La Reine conduit les Bacchantes.

S C E.

S C E N E I V.

LA REINE, LAVINIE, Troupe qui celebre la
fête de Bacchus.

C H O E U R.

Chantons Bacchus & ses bienfaits ;
Quels fruits ont plus d'attraits
Que les fruits dont il se couronne ;
Les plaisirs ne quittent jamais
L'aimable Cour qui l'environne.
La Raison fuit dès qu'il l'ordonne,
Et laisse les humains en paix.
Chantons Bacchus & ses bienfaits.

Danse des Bacchantes.

U N H O M M E D E L A F E T E.

Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas !
Heureux les climats
Qui lui donnerent la naissance !

C H O E U R.

Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas !

L A R E I N E.

Les Troyens détestent la Grece,
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens ;
Allons, que chacun s'empresse
A poursuivre les Troyens.

La fureur saisit toute la Troupe.

C H O E U R.

C H O E U R .

Cherchons en tous lieux nos victimes,
 Cherchons les Troyens, hàtons-nous.
 Que l'exil les disperse tous,
 Que le fer punisse leurs crimes,
 Qu'ils périssent dans les abîmes
 De la mer en couroux.
 O Toi, qui contr'eux nous animes
 Par des fureurs si légitimes,
 Bacchus, tu dois être jaloux
 D'égalér Junon par tes coups.

L A R E I N E .

Quoi? ma fille à nos yeux vous demeurez tranquille?
 De toute notre ardeur l'exemple est inutile?

Toi, qui par des transports puissans
 Te rends le maître des ames,
 Descens dans son cœur, descens.
 Inspire-lui la haine que je sens,
 Et la fureur dont tu m'enflâmes,
 Descens dans son cœur, descens.

Danse des Bacchantes furieuses autour de Lavinie.

L A V I N I E .

Où suis-je! ô Ciel! dans les murs de Carthage
 Qui m'a pû soudain transporter?
 J'y vois les feux allumez par la rage
 D'une Amante que l'on outrage,
 Je la vois s'y précipiter,
 J'entens ses cris. Dieux! elle expire
 En nommant un Ingrat insensible à sa mort.
 C'est en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aspire

A

A me faire un semblable sort;
 Va, perfide Troyen, cherche une autre conquête,
 Reine, écoutez, écoutez tous;
 Je choisis. . .

L A R E I N E .

Déclarez un choix digne de vous;
 Parlez, qui vous arrête?

L A V I N I E .

Je choisis Turnus pour époux.

C H O E U R .

Que nos cris d'allégresse
 Percent jusqu'aux Cieux,
 Nous sommes victorieux;
 Chantons, chantons sans cesse,
 Nous sommes victorieux;
 Que nos cris d'allégresse
 Percent jusqu'aux Cieux.

L A R E I N E .

Allons trouver le Roi, suivez mes pas, Princesse,
 Il lui faut annoncer un choix si glorieux.



TOME II.

Ff

A C.

A C T E IV.

Palais de Circé.

S C E N E I.

ENE'E, ILIONE'E.

ILIONE'E.

O U courez-vous? quel soin vous presse?

ENE'E.

Je cherche partout la Princesse,
Je veux lui reprocher son choix,
Je veux la voir pour la dernière fois.

ILIONE'E.

En vain pour se vanger on se plaint d'une Ingrate,
Son triomphe en est plus beau.
D'un amour méprisé la vangeance n'éclate
Que par un amour nouveau.

ENE'E.

Non, j'aimerai toujours l'Ingrate qui m'outrage,
Je sens trop quel amour m'engage,
Je me dois épargner le triste & vain effort
Que je ferois pour sortir d'esclavage,

Je

Je ne puis obtenir de mon foible courage
Que d'avoir recours à la mort.

ILIONE'E.

Vous voiez la surprise où ce discours me jette,
L'amour peut-il réduire un Heros au trépas?
Non, non, d'un autre soin votre cœur s'inquiète,
Vous regrettez une fure retraite
Que nous trouvions en ces climats.

ENE'E.

Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'accable,
Je pers l'unique objet qui me paroît aimable,
Je pers l'azile heureux promis à mes travaux,
Cependant l'amour seul rend mon sort déplorable
Un Amant misérable
Est insensible à d'autres maux.

ILIONE'E.

Des malheureux Troyens perdez-vous la mémoire?
Oubliez-vous un si cher intérêt?
Ecoutez leurs soupirs & la voix de la Gloire.

ENE'E.

Ah! Ciel! la Princesse paroît.

S C E N E II.

ENE'E, LAVINIE.

ENE'E.

M E cherchez-vous, cruelle?
Venez-vous insulter à ma douleur mortelle?
Ah! laissez-moi mourir,

TOME II.

Ff 2

Lais-

Laissez-moi disposer de mon dernier soupir.
 Que dis-je? non, venez, venez répondre
 Aux reproches qui vous sont dûs,
 Je veux en mourant vous confondre
 Sur l'injuste choix de Turnus.
 Mes transports... mon amour... je sens que je m'égare,
 Il regne en mon esprit un desordre fatal,
 Helas! est-il bien vrai que votre cœur barbare
 Me sacrifie à mon Rival?

L A V I N I E.

Vous prenez un soin inutile
 D'étaler à mes yeux une feinte douleur,
 Pourvu que dans ces lieux vous trouviez un azile,
 Qu'un autre hymen vous fasse un fort tranquille,
 Ma perte est un foible malheur.

E N E' E.

Ah! que ne puis-je à vos yeux même
 Porter ailleurs mes soupirs & ma foi?
 Pourquoi feindrois-je ici ce desespoir extrême?
 Que pourrois-je espérer? tout est perdu pour moi.
 Si mon cœur faisoit feindre, Ingrate,
 Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas,
 Je vous déroberoïis ma douleur qui vous flatte,
 Vous ne jouiriez point de mon cruel trépas.

L A V I N I E.

L'amour sur votre cœur n'a pas tant de puissance,
 Didon avoit fû l'embrafer,
 Vous vites cependant sa mort avec constance.

E N E' E.

De ce crime odieux cessez de m'accuser.

Di-

Didon par ses bienfaits me prévenoit sans cesse,
 Et ma reconnoissance imita la tendresse;
 Sensible à son amour plutôt qu'à ses appas,
 Je lui donnois un cœur qui ne se donnoit pas.
 Il fallut cependant pour me séparer d'elle
 Des ordres absolus du Souverain des Dieux.
 Ah! que ne souffroit-il que je fusse fidelle?
 Que ne me laissoit-il éloigné de vos yeux?

L A V I N I E.

Se peut-il que pour moi votre cœur soit sincere?

E N E' E.

Helas! en pouvez-vous douter?

L A V I N I E.

Non, non, qu'il ait plutôt l'ardeur la plus legere,
 C'est ce que je dois souhaiter.

E N E' E.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraire?
 Ciel! quel trouble secret semble vous agiter?

L A V I N I E.

Helas! si vous m'aimiez, que je ferois à plaindre!

E N E' E.

Parlez, expliquez-vous, rien ne vous doit contraindre.

L A V I N I E.

Qu'aurois-je fait? grands Dieux! Turnus feroit nommé,
 Et vous seriez aimé.

E N E' E.

Qu'entens-je! pourquoi donc par un choix si funeste...

Ff 3

L A-

LAVINIE.

Les Enfers contre vous ont fait parler Didon ;
 Une fureur divine hélas ! a fait le reste,
 Et d'un Amant que je déteste
 Elle a fû m'arracher le nom.

E N E' E.

D'une aveugle fureur defavouez l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma Raïson l'approuvoit, & je l'ai dit au Roi.
 Ma gloire, des fermens, la Reine, tout m'engage
 A fuivre une cruelle loi.

E N E' E.

Que mon ame à la fois est troublée & ravie !
 Quel excès de plaisir, quel excès de douleur
 Vient agiter mon cœur !
 En vous perdant je vais perdre la vie,
 J'apprens que vous m'aimez, dans ce fatal instant,
 Je meurs plus malheureux, & je meurs plus content.

LAVINIE.

Soupçons, dont j'ai suivi l'injuste violence,
 D'où vient que vous osiez attaquer l'innocence
 D'un Amant digne de mon choix ?
 Que n'ai-je crû mon cœur qui prenoit sa défense ?
 Ah ! lorsqu'un tendre amour nous tient sous sa puissance,
 Il faut n'écouter que sa voix.

E N E' E, LAVINIE.

Je cede à ma douleur extrême.

E N E' E.

Je souffre tous les maux dont on peut soupirer.

L A-

LAVINIE.

Je cause tous les maux qui nous font soupirer.

E N E' E.

Je vais perdre à jamais le seul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit je me prive moi-même.

E N E' E, LAVINIE.

O mort ! de nos tourmens venez nous délivrer.
 O mort ! unissez-nous, on nous va séparer.

LAVINIE.

Je vois Turnus, il faut que je l'évite.

E N E' E.

Laissez-moi lui parler, dérobez-lui vos pleurs.
 Puisque que je suis aimé, ce que mon cœur médite
 Peut réparer tous nos malheurs.

S C E N E III.

E N E' E, TURNUS.

E N E' E.

Seigneur, vous cherchez Lavinie,
 Permettez qu'un moment j'ose arrêter vos pas.
 On a fait choix de vous, & la guerre est finie.
 Je sai trop que dans les combats
 Le sang de nos Sujets ne se doit plus répandre ;
 Mais je dois encore prétendre
 Que le fer à la main aux yeux de nos Soldats
 Nous terminions seuls nos débats.

T U R-

TURNUS.

Préferé par l'Objet que j'aime,
Je fai que je pourrois ne pas prendre la loi
De votre desespoir extrême;
Mais à la gloire aussi je fai ce que je doi;
J'accepte le combat, & j'obtiens du Roi
Qu'il en soit l'arbitre suprême.

Cependant, Seigneur, redoutez
Un Rival qui sur vous a déjà l'avantage.

E N E' E.

La victoire que vous vantez
N'est pas pour vous peut-être un si charmant présage.

On entend une harmonie très-douce.

S C E N E IV.

E N E' E.

J'Entens d'agréables concerts.
Une clarté plus pure
Se répand dans les airs.
Un nouveau charme embellit la nature,
Et pare l'Univers.
C'est Venus qui descend, tout me fait reconnoître
La Déesse de la Beauté.
Et quelle autre Divinité
Peut annoncer ainsi qu'elle est prête à paroître?

S C E.

S C E N E V.

VENUS *qui est descendue des Cieux accompagnée de Nymphes, de Graces, de Plaisirs & de deux Cyclopes, ENE'E.*

E N E' E.

Déesse, à qui je puis donner des noms plus doux,
Mere des Amours, & ma mere,
Quel destin, quelle loi severe
M'a si long temps fait languir loin de vous?
Votre fils malheureux aimoit sans esperance,
Vous avez dans les pleurs laissé couler ses jours,
Que ne m'accordiez-vous du moins votre présence,
Si vous ne vouliez pas m'accorder du secours?

V E N U S.

Mon fils, connois mieux ma tendresse,
Tu ne vois pas toujours ce que fait mon pouvoir;
En possédant le cœur d'une aimable Princesse,
Penses-tu ne me rien devoir?

Quand l'Epouse du Dieu qui lance le tonnerre
Arme contre tes jours & le Ciel & la Terre,
Apprens ce que j'oppose à toutes ses fureurs,
Je te donne les cœurs.
J'ai fait plus, ton Rival a des armes fatales
Teintes dans les eaux infernales,
Et je t'apporte ici des armes que Vulcain
Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

E N E' E.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoissance,
Tous mes discours seroient trop languissans;

TOME II.

G g

Ser-

Servez-vous de votre puissance,
Dans le fond de mon cœur lisez ce que je sens.

V E N U S.

Cyclopes, donnez-lui les armes
Qui de son ennemi rendront le sort douteux,
Et vous, Graces, Amours, versez sur lui les charmes
Qui d'un aimable Objet redoubleront les feux,

Danses des Graces & des Plaisirs.

U N P L A I S I R.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere!
Trop heureux qui les peut recevoir!
La beauté foumet tout dès qu'elle se fait voir,
C'est regner que de plaire.
Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

C H O E U R.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

V E N U S.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre
Peut s'attirer les respects de la Terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

C H O E U R.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre
Peut s'attirer les respects de la Terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

V E N U S.

Dieux, Mortels, c'est à moi qu'il faut que tout se rende,
Je ne veux pour encens que de tendres sours,
Les honneurs que Venus vous demande
Sont les plus doux plaisirs.

U N P L A I S I R.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous.
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux!

C H O E U R.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux!



ACTE V.

Temple de Junon.

SCENE I.

LAVINIE.

QUEL triste sort dans ce Temple m'amene?
 Pourquoi faut-il que j'y suive la Reine?
 Ici tout reconnoît la Maitresse des Dieux
 Qui nous hait, & qui nous accable,
 Turnus feroit peu redoutable
 Sans le secours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence,
 Peut-être en ce moment Enée est en danger.
 Justes Dieux, prenez sa défense,
 Ah! pourriez-vous ne le pas protéger!

Qu'ai-je dit? où m'emporte une ardeur téméraire?
 Dans le Temple où je suis quels vœux ai-je formez?
 Vœux trop ardents, tenez-vous renfermez,
 Vous pourriez de Junon redoubler la colere.

Hélas! quand pour moi seule il expose ses jours,
 Quand je vois de sa mort l'image menaçante,

II

Il faut encor qu'une timide Amante
 Ne puisse de ses vœux lui prêter le secours.

SCENE II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

MA fille, triomphons, j'ai fait un sacrifice
 Qui nous promet un heureux sort.
 Du plaisir que je sens partage le transport,
 Il n'en faut point douter, Junon nous est propice,
 Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort! ah! je fremis!

LA REINE.

Quelle est cette surprise?
 Quoi? contre un ennemi le Ciel nous favorise,
 Et j'entens vos soupirs, je vois couler vos pleurs?

LAVINIE.

Puisque ma flâme s'est trahie,
 Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs,
 Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entens-je? ah! rougissez de cet indigne amour.

LAVINIE.

Contentez-vous, qu'il m'en coûte le jour.

Gg 3

Che-

Chere Ombre, qui déjà peut-être
 Dans ces funestes lieux erres autour de moi,
 Je dois en te suivant récompenser ta foi
 Que j'ai fû si mal reconnoître.
 Je vais ou te vanger des crimes que j'ai faits,
 Ou m'unir à toi pour jamais.

S C E N E I I I .

L A R E I N E , L A V I N I E , C A M I L L E .

L A R E I N E .

HElas! quel est ce trouble, & que dois-je en attendre?
 Parle, quel est l'arrêt que le fort vient de rendre?

C A M I L L E .

Ah! que ne pouvez-vous à jamais l'ignorer?
 Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

L A R E I N E .

O présages trompeurs! ô destin trop contraire!

C A M I L L E .

Le superbe Troyen va se rendre en ces lieux.

L A R E I N E .

Fuions un vainqueur odieux,
 Déesse, a-t-il enfin surmonté ta colere?

SCE-

S C E N E I V .

L E R O I , E N E E , L A V I N I E , I L I O N E E ,
 C A M I L L E , Soldats Troyens, Peuples Latins.

L E R O I .

MA fille, tu vois le vainqueur,
 Pour prix de sa victoire il a droit sur ton cœur.
 Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux présages,
 Je veux que ses hommages
 De Junon, s'il se peut, fléchissent la rigueur.

E N E E .

Il ne me suffit pas que sa colere cesse,
 Mon bonheur le plus grand dépend de la Princesse.

à Lavinie.

Votre cœur avec moi daigne-t-il partager
 Les doux transports que ressent ma tendresse?

L A V I N I E .

Prince, vous ne devez songer
 Qu'à fléchir la Déesse.

E N E E .

Redoutable Junon, je viens à vos genoux
 Par des respects profonds expier ma victoire,
 Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,
 Et dans ce même jour je me soumets à vous.
 Consentez au repos où le Destin m'appelle
 Après tant de travaux si longs & si cruels.

La

La haine des Immortels
Ne doit pas être immortelle.

LE ROI.

Esperons, esperons le succès le plus doux,
Le Ciel ouvre à nos yeux ses barrières brillantes,
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent son courroux.

SCENE V.

JUNON *dans les Cieux*, LE ROI, ENE'E,
LAVINIE, &c.

JUNON.

INvincible Guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre,
Ma haine contre vous n'a que trop combattu.
Il n'est rien qu'à la fin la Vertu ne surmonte,
A Venus tout cede sans honte,
Et vous avez pour vous Venus & la Vertu.

Junon disparoit.

ENE'E & ILIONE'E.

Souveraine du Ciel, quelle reconnoissance
Férons-nous paroître à tes yeux?

LE ROI, LAVINIE.

Une sincère obéissance
Est l'encens le plus doux que reçoivent les Dieux.

SCE-

SCENE VI.

LE ROI, LAVINIE, ENE'E, ILIONE'E,
CAMILLE, Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

Vous qu'un autre Ciel a vû naître,
Troyens, pour votre Roi venez me reconnoître,
Venez à mes Sujets vous unir pour toujours;
Venus vous a conduits sur ces rives aimables,
Attirez-nous des regards favorables
De la Déesse des Amours.

CAMILLE, ILIONE'E.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de son fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons sans se faire attendre
Sauront flater nos desirs;
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre.
Tous les soupirs
Naitront au milieu des plaisirs.

CHOEUR.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de son fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons sans se faire attendre
Sauront flater nos desirs,
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre,
Tous les soupirs
Naitront au milieu des plaisirs.

TOME II.

Hh

Dan-

242 E N E E E T L A V I N I E ,

*Danses des Troyens & des Latins, qui expriment l'union
des deux Peuples.*

C A M I L L E , I L I O N E' E.

On se plaint de l'amour, on languit, on soupire,
On déteste cent fois son tyrannique Empire,
Et ses tristes engagements.
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir souffert de trop légers tourmens.

C H O E U R.

On se plaint de l'amour, on languit, on soupire,
On déteste cent fois son tyrannique Empire,
Et ses tristes engagements.
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir souffert de trop légers tourmens.

F I N.



R E-

RECUEIL
D E
P O È S I E S
D I V E R S E S.

TOME II.

Hh 2

DL-



DIBUTADIS

A

POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicyone inventa la Sculpture. Un soir sa fille traça sur une muraille les extremités de l'ombre de son Amant, qui se formoit à la lumière d'une lampe, & cela donna à Dibutade la première idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette fille ayant vu une belle statue de la façon de son pere, écrivit à son Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon sont feints.

UNE nouvelle joie, & que je veux t'écrire
Tient mon esprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire,
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait sù prendre
La mollesse même des chairs,
Et ce je ne sai quoi de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs?

Hh 3

Tu

Tu fais quelles raisons me font aimer la vûë
D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joie on n'a point l'ame émuë,
Sans que l'Amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cet heureux soir,
Qui répara si bien une legere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere,
Il fait, il approuve nos feux,
Mais un pere est toujours un témoin trop severe
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaisance
Composoient tout notre entretien,
Et nous interrompions notre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prêtoit une lumiere sombre,
Qui m'aidoit encor à rêver.
Je voiois sur un mur se dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plaît, Polemon, pour peu qu'il represente
L'objet de notre attachement,
C'est assez pour flater les langueurs d'une Amante
Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais je poussai plus loin cette douce chimere.
Je voulus fixer en ces lieux,

Ar-

Attacher à ce mur une ombre passagere,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toi,
Une image, il est vrai, peu distincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit aussi-tôt le dessein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi, cher Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hazards.
L'Amour qui fut jadis débrouiller la Nature,
Aujourd'hui fait naître les Arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour se montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur mémoire
Bien loin au de-là de leurs jours,
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire,
Eternisera nos amours.

Combien de Demi-dieux, dont les hommes peut-être
Eussent oublié jusqu'au nom,
Que d'exemples puissans que l'on n'eût pû connoître
Si je n'eusse aimé Polemon?

Mais si tu ressemblois à tant d'Amans volages,
Si tu changeois à mon égard,

Ofc-

Oserois-tu jeter les yeux sur les Ouvrages
Que va produire un si bel Art?

Ta noire trahison auroit toujours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense, & je sai qu'il s'élève en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je réparerai ces soupçons de ma flâme,
Que je condamne en les formant.

Quoi! de tels changemens seroient-ils donc possibles?
Quoi! cet Amour toujours vainqueur
Animerait par moi des marbres insensibles,
Et n'animerait plus ton cœur?

F L O R A

A

P O M P É E.

Pompée étant encore jeune aimait la Courtisane Flora dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius ami de Pompée devint éperdument amoureux d'elle; mais comme elle étoit prévenue de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle lui écrit.

P Rête à voir arriver la mort que je désire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs;

Ma

Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre,
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
Et croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souvient-il du temps où ta flâme inquiète
Craignoit si tendrement des Rivaux malheureux?
Ah! disois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux?

Pourras-tu, ma Flora, résister à leurs larmes?
Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux!

Je te disois alors, je mettois en usage
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce souci.
Ciel! quelle erreur! étoit-ce mon partage
Que de te rassurer ainsi?

C'étoit toi qui devois jurer à ta maitresse
Que tu ne ferois point touché par tes Rivaux,
Que tu pourrois soutenir ta tendresse
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu? j'étois trop insensible
Aux soupirs qu'on pouffoit pour ébranler ma foi,
De tendres soins me trouvoient invincible,
Lorsqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, Dieux immortels, ce qui fait qu'on me quite,
Vous écoutez ici les plaintes d'un Amant.
Et qu'est-ce donc désormais qui mérite
Un éternel attachement?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flâme
Il falloit d'un ami préférer le repos,
Ne prétens point nous déguiser ton ame
Sous de vains discours de Heros.

On fait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt,
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'amour parle, tout se tait.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux.
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un Ami genereux.

Pourquoi, lorsqu'il voioit sa flâme rebutée,
Ton Rival t'a-t-il pû toucher par ses ennuis?
Et moi, qui pers tout ce qui m'a flatée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes presens jouïroit-il jamais?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeler, je le retiens sans cesse,
Car quand tu reviendrais, quel sort seroit le mien?
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à lui tu t'es rendu justice,
Il n'est pas comme toi barbare & sans amour.
Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas! rien ne t'efface?
Quel charme malheureux a sù me prévenir?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir!

Alors mes soins pour lui tendres, ardens, durables,
Passeroient tous les soins que pour toi j'ai perdus,
Et je rendrois encor plus désirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tôt dissipée!
Quoi! d'un fatal amour je pourrois me guérir?
Quoi! j'aimerois un autre que Pompée?
Non, je ne saurai que mourir.



A R I S B E

A U J E U N E

M A R I U S.

Quand Marius eut été chassé de Rome par la faction de Silla, & se fut retiré en Afrique, son fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempsal Roi de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des femmes de ce Roi devint amoureuse du jeune Marius, & eut la generosité de lui fournir des moyens de sortir de sa prison, quoique par là elle le perdit pour jamais. C'est après qu'elle lui a rendu sa liberté, & qu'il a rejoint son pere, qu'elle lui écrit.

Depuis que je me suis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs,
Dans votre souvenir me suis-je conservée?
Songez-vous à mes déplaisirs?

Il n'est point de fin pour mes peines,
Rien ne sauroit rejoindre Arisbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant votre sortie,
Un demi jour m'eût-il duré sans vous parler?
Et maintenant les mois, & les ans, & ma vie,
Tout sans vous, tout va s'écouler.

Seu-

Seule, & mortellement blessée,
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne saurois bannir l'esperance insensée
Que j'ai de vous trouver partout.

Qui le croiroit? je revois, j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiez resserré,
Et je vous redemande à cette prison même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
Que l'ombre de la nuit se répande sur nous,
Ma tristesse redouble en ce vaste silence,
Et ce temps m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore;
Lorsqu'en mes yeux laissez le sommeil est entré,
En songe quelquefois (ce bien me reste encore)
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avouërai-je une crainte
Qui passe tous les maux de mon cœur agité?
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me represente sans cesse
Combien vous me pressiez d'ouvrir votre prison,
Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,
Vous donniez tout à la raison.

Vous me parliez toujours d'un pere
Dont il falloit servir la haine & le courroux,
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

H i 3

He-

Helas! d'où vient que ma mémoire
Repasse les discours & les soins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, est-il besoin de croire
Qu'il m'aimât sans déguisement?

Oui, d'une absence si cruelle
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
J'ai besoin de penser, Marius est fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir! douceur trompeuse!
Mes maux, si vous m'aimez, doivent s'en augmenter,
Votre perte à mon cœur en est plus douloureuse,
Cependant je veux m'en flater.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moi,
Je suis une Numide, & votre ame hautaine
Dédaigne d'être sous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'empire d'amour un climat étranger?
La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne,
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs je ne suis plus Numide,
De son propre intérêt mon amour est vainqueur;
La naissance n'est rien où la vertu décide,
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la mémoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour,
J'ai plus fait pour l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ai sacrifié mon amour.

Grands

Grands Dieux! vous vîtes seuls mes peines,
De l'excès de mes maux vous fûtes seuls témoins,
Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaînes
Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets,
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie
En exécutant mes projets;

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi.
Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte!
Quel supplice qu'un tel emploi!

Avec combien d'inquietude
Je sentoís s'écouler & comptois les instans!
Ciel! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sait-on bien se servir du temps?

Prend-on bien toutes ses mesures?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour, veille pour nous, veille, en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoûtois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, il fort, il prend la fuite,
Il est déjà hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,

Que

Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut-être offensé,
Je courus & de crainte & d'espoir agitée,
Savoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issue,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçue,
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moi-même j'employai mes soins & mes efforts,
Je ne fai quel plaisir d'une ame genereuse
Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est après son effet prompt à se démentir!
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'osai reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire
De cet heureux succès jouit en gémissant;
Je n'en rougirai point, ce qu'Arisbe a su faire
Excuse assez ce qu'elle sent.

Que

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de votre part à me justifier!
Libre, regrettez-vous les marques de tendresse
Que vous reçûtes prisonnier?

Vous dûtes vers Arisbe absente
En sortant de ces lieux envoyer un soupir,
Vous méritâtes peu les bienfaits d'une Amante,
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre Amant eût fui moins vite
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais;
C'est là que je la laisse, eût-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que fai-je? un autre Amant peut-être
En rompant ses liens eût rendu des combats.
Ah! si dans votre cœur ce sentiment put naître,
De quoi ne me paya-t-il pas?

Mais Dieux! quel bonheur j'envisage!
C'est un prix assez grand que mon amour reçoit,
Si près d'une Rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me doit.



TOME II.

Kk

CLEO-

C L E O P A T R E

A

A U G U S T E.

ON sait l'histoire de Cléopâtre. Il est besoin de se la rappeler un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre; car je suppose que Cléopâtre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour sa justification les principaux événemens de sa vie. Sur tout il faut se souvenir combien Cléopâtre étoit une Princesse galante, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne lui restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite.

JE crois devoir, Seigneur, vous épargner ma vûë,
En l'état où je suis j'évite tous les yeux,
Je suis le Soleil même, & je suis descenduë
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs;
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croiez pas, Seigneur, que Cleopatre y compte
La gloire dont le Ciel se plaît à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Rei-

Reine sans diadème, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moi par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toujours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à lui sur les mers de l'Epire,
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre disgrâce,
J'en voulus en fuyant prévenir les arrêts,
Et depuis, vous savez si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrès.

Non, non, sans jalousie & d'un esprit tranquille,
De vos heureux succès nous regardions le cours,
Nous voulions seulement assurer un azile
A de malheureuses amours.

Marc Antoine passoit pour le second de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres, son air, tout étoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je sai que son esprit violent, téméraire,
Toujours aux passions se laissoit prévenir,
Et je craignois pour lui la fortune prospere
Qu'il ne favoit pas soutenir.

TOME II.

Kk 2

Je

Je l'aimai cependant ; c'est une loi fatale
Que l'amour doit causer tous mes événemens,
Je m'attache aux Heros, je suis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes sentimens.

Ah ! Seigneur, à vos yeux lorsque j'irai paroître,
Prenez d'un ennemi le visage irrité,
Traitez-moi, s'il se peut, comme un superbe Maître,
Je craindrois trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en esclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La Maison des Césars, telle est sa destinée,
Doit triompher de moi deux fois.

Cesar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par mille aimables soins triompha de mon cœur,
Et vous triompherez de moi, de mes Provinces,
Aussi juste, aussi grand Vainqueur.

Il préfèra pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! quels soupirs pouffoit le maître des Humains !
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire,
Que remplissoient tant de desseins !

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eût manqué toujours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas ?

Combien me jura-t-il qu'il eût changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects, & d'applaudissemens
Contre un des tendres soins dont j'étois toujours pleine,
Contre mes doux empressemens ?

Aussi

Aussi pour être heureux, s'il peut jamais suffire
De posséder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on désire,
Cesar sans doute étoit heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée,
J'ai trop dit que Cesar a vécu sous mes loix,
Bien-tôt vous me verrez pâle & défigurée,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand Cesar fouhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la prospérité.
Le sort, vous le savez, favorable, ou contraire
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-être . . . mais, hélas ! quel retour j'envisage !
D'où me vient cette douce erreur ?

En me la pardonnant, imitez la clémence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter ;
Vous êtes par le sang, par l'aveugle naissance
Moins obligé de l'imiter.



Kk 3

POR.

P O R T R A I T

D E

C L A R I C E.

J'Espere que Venus ne s'en fâchera pas,
 Assez peu de Beutez m'ont paru redoutables,
 Je ne suis pas des plus aimables,
 Mais je suis des plus délicats.
 J'étois dans l'âge où regne la tendresse,
 Et mon cœur n'étoit point touché.
 Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse
 Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
 Par la simple nature uniquement paré,
 Dont la douceur soit vive, & dont l'air vif soit sage,
 Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
 Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
 Ce seroit un esprit qui pensât finement,
 Et qui crût être un esprit ordinaire,
 Timide sans sujet, & par là plus charmant,
 Qui ne pût se montrer, ni se cacher sans plaire;
 Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
 Dans les souhaits qu'on peut former;

Com-

Comme en aimant je prétens estimer,
 Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture,
 Vertueux sans rien réprimer,
 Qui n'eût pas besoin de s'armer
 D'une sagesse austere & dure,
 Et qui de l'ardeur la plus pure
 Se pût une fois enflamer;
 Qu'on me le trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effraiois tout le monde.
 Chacun me promettoit une paix si profonde,
 Que j'en serois moi-même embarrassé.
 Je ne vois point de Bergere,
 Qui d'un air un peu courroucé
 Ne m'envoîât à ma chimere.

Je ne sai cependant comment l'Amour a fait.
 Il faut qu'il ait long temps médité son projet.
 Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
 Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
 Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
 O ! que l'Amour a de malice !



LES

LES JEUX OLYMPIQUES,

Sur une passion qui avoit déjà duré cinq ans.

Jadis de cent ans en cent ans
La magninque Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe Fête;
Et les Herauts crioient: *Citoyens, accourez,*
Vous n'avez jamais vu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'en vous apprête.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque tête chenuë
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la Fête eût été déjà vûë;
Mais quoi! dans la condition
Où les Dieux ont réduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fit une exception.

Telle est chez les Amours la coutume établie,
La même chose s'y publie
A des Jeux solennels qu'ils celebrent entr'eux;
Mais ce qui doit causer une douleur amere,
C'est que tous les quatre ans on celebre ces Jeux,
Cependant pour ces malheureux

C'est

C'est une Fête Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.
Avoir vécu deux ans, la carrière est jolie,
Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer,
Mais aller jusqu'à quatre, oh, ce feroit folie,
Si seulement ils osoient y penser.
Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées;
Un Amour fournisoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond;
Helas! bien moins de temps aujourd'hui les emporte;
Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte,
Dieu sache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la Troupe legere,
Lorsqu'à ces derniers Jeux, & dans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cypre & de Cithere,
Le Mathusalem des Amours,
Un Amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
Leur eût fait par avance un fidelle rapport!
Le petit Peuple ailé, dans un commun transport,
Battit des mains, cria miracle.

Mais, grands Dieux! que ne fut-ce pas
Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille differens combats?
Car ces Jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide,
Jeux guerriers, où venoient s'exercer les Amours;
Tantôt à déclarer une flâme timide,
Qui veut parler, & qui se tait toujours;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
Ces petits soins qui touchent tant;
Tantôt à se plaindre des Belles
Avec respect, & même en s'emportant.

TOME II.

L1

Que

Que fai-je enfin? sous cette fausse image
Ils préludent ensemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut suivi.
De toutes parts l'allegresse s'exprime
Par mille cris redoublez à l'envi;
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime;
L'autre veut savoir le regime
Dont jusqu'alors il s'est servi.

Mais lui; ce ne sont pas ici, comme j'espere,
Dit-il, les derniers Jeux où je me trouverai;
Il n'est pas encor temps que je sois admiré,
Et, qu'il soit dit sans vous déplaire,
Tous tant que vous voilà, je vous enterrerai.
Mon destin sera tel, que des Amours antiques
Chez les Amours futurs moi seul je ferai foi;
On me consultera sur de vieilles pratiques,
Dont la mémoire auroit péri sans moi.
Mais puisque vous voulez savoir ce qui me donne
Cette longue santé dont vous êtes surpris,
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
Et comme on voit, la nourriture est bonne.

S O N N E T.

JE suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,

Et

Et lui contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il étoit orné.)

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel esprit né.
Mais les Vers n'étoient point le charme de la Belle.
Je fai jouer du Lut, arrêtez. Bagatelle,
Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon savoir Dieu de la Medecine.
Daphné fuioit encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit, Voiez quelle est votre conquête,
Je suis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

S U R

U N S O U P E R,

*Où l'on souhaitoit qu'une personne qui en devoit
être, s'ennuiât.*

P R I E R E A L' E N N U I.

O Toi, terrible Dieu, que l'on n'honore guere,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, Ennui, puissant Ennui,
Goûte un plaisir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.

TOME II.

L1 2

Va

Va t'établir ce soir dans la noble cohue,
 Descens envelopé d'une invifible nuë,
 Lorsque tu t'introduis fans qu'on fache comment,
 Tu regnes plus abfolument.
 Mene avec toi ta Troupe, & qu'elle foit complete,
 Le trifte Serieux & la Langueur fecrette
 Par qui les Plaisirs font chaffez,
 Les Complimens froids & glacez,
 Les Nouvelles de la Gazette,
 Les longs Contes remplis de détails entaffez,
 Ou, qui pis eft, les Ris forcez,
 La Gayeté fauffe & contrefaite,
 Les bons mots d'autrui qu'on répète,
 Et qui même font mal placez.
 Que d'un repas très-court les Convives laffez
 Cachent leurs bâillemens fous une main difcrete,
 Qu'ils prétent à l'Horloge une oreille inquiete,
 Et ne fe montrent empresséz
 Qu'à faire avant minuit une heureufe retraite.
 Ennui, tu me diras qu'en préfence d'Iris
 Il ne t'eft pas aifé d'établir ton empire,
 Que fon aimable vûë animant les efprits. . .
 Je t'entens, à cela je n'ai qu'un mot à dire.
 Et bien, tu ne dois pas fonger
 A regner fur toute la Bande,
 Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager;
 C'eft fur elle, grand Dieu, qu'il faudra te vanger,
 Puiffant Ennui, je te la recommande.



SUR

S U R

U N R E T O U R

Qui devoit être au mois d'Octobre.

N E reviendras-tu point, ne ferai-je fans cefſe
 Que d'inutiles vœux pour hâter ta pareſſe,
 Mois charmant, Mois aimable, où de ſes dons nouveaux
 Bacchus remplira nos tonneaux?
 De Vignerons contens quand verrai-je une Armée
 Par les ordres du Dieu dépouiller ſes Etats,
 Et faire bouillonner la liqueur enflammée
 Mere des Jeux, & l'Ame des Repas?
 Ainſi dans le fond d'un Bocage
 Je parlois ſeul, & Bacchus m'entendit;
 Il crut qu'enfin je lui rendois hommage,
 Et de ce tardif avantage
 Le Dieu des Buveurs ſ'applaudit.
 Mais l'Amour qui favoit combien Iris m'occupe,
 Et dans quel temps ſon retour eſt réglé,
 De mes diſcours avoit lui ſeul la clé,
 Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.



RE-

R E V E R I E.

A Vous que j'aime, & n'en aime pas moins
 Pour vous aimer dans le silence:
 A vous à qui je rends des soins
 Inconnus, & fans récompense:
 A vous, qui pourrez bien ne le jamais savoir,
 En ces lieux écarter j'adresse cet hommage,
 Et je puis seulement me rendre témoignage
 Que j'aime à faire mon devoir.
 Je doute même que tout autre
 En pareil cas s'en acquittât ainsi;
 Mais vous, si vous faisiez le vôtre,
 Vous devineriez tout ceci.

E T R E N N E S

Pour l'Année 1701.

E N commençant, Iris, l'an qui suit mil sept cens,
 Je voulois sous vos loix mettre ma destinée,
 Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,
 Seulement pour ladite année,
 Cela n'a jamais d'autre sens.
 Mais avec cette année un siecle aussi commence;
 Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit
 De l'un & l'autre Bail peser la difference.

Mais

Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance?
 Et bien donc, pour le siecle, soit.

A U T R E S E T R E N N E S.

E N ce jour solennel, où de vœux redoublez
 Plus qu'en tout autre temps les Dieux sont accablez,
 J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impossibles;
 J'ai demandé des jours occupez & paisibles,
 Des plaisirs vifs, sans le secours puissant
 Du trouble & de l'inquietude,
 Des biens dont la longue habitude
 Eût le charme d'un goût naissant,
 De la gloire, non pas cette vaine fumée
 Qui va se répandant au loin,
 Mais cette gloire qu'avec soin
 Dans son cœur on tient renfermée.
 Tel étoit mon Placet. Jupiter mit au bas
 En caracteres longs, qu'on ne lisoit qu'à peine,
Renvoyé vers l'aimable Ismene,
Ceci ne me regarde pas.

S U R

D E S E T R E N N E S

Avancées d'une année sur l'autre.

L E Dieu de l'Helicon & celui de Cithere,
 Souverains des Plaisirs, font convenus entr'eux

De

De payer tous les ans à Celle qui m'est chere
 Un tribut de vers amoureux;
 Elle qui n'est pas ménagere
 Veut en mil sept cens un manger mil sept cens deux,
 Et les Divinitez faciles à ses vœux
 N'y savent rien que de la laisser faire.
 Qu'en arrivera-t-il? le fond manquera? Non.
 L'Amour fournit toujours, la source est abondante.
 Oui l'Amour, direz-vous, mais pour votre Apollon...
 Oh, quand l'Amour le prend d'un certain ton,
 Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.

L'H O R O S C O P E.

J E n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas,
 Je ne m'étonne plus de mon amour extrême,
 Le Ciel dès ma naissance même
 Promit mon cœur à vos appas.
 Un Astrologue expert dans les choses futures
 Voulut en ce moment prévoir mes aventures;
 Des Planetes alors les Aspects étoient doux,
 Et les Conjonctions heureuses,
 Mon Berceau fut le rendez-vous
 Des Influences amoureuses;
 Venus & Jupiter y verfoient tour à tour
 Tant de quintessence d'amour,
 Que même un œil mortel eût pu la voir descendre.
 De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre?
 Hélas! je ne faisois que de venir au jour,
 Qu'ils prennent bien leur temps pour nous faire un cœur tendre!
 Quand de mon avenir fatal

L'Astro-

L'Astrologue d'abord fit le plan general,
 Il le trouva des moins considerables;
 Je ne devois ni forcer Bastions,
 Ni décider Procès, ni gagner Millions,
 Mais aimer des Objets aimables,
 Offrir des vœux, quelquefois bien reçus,
 Eprouver les amours coquets ou véritables,
 Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.
 Alors l'Astrologue s'écrie,
 Le joli garçon que voilà!
 La charmante petite vie
 Que le Ciel lui destine là!
 Mais quand dans le détail il entra davantage,
 Il vit qu'encor Enfant je favois de ma foi
 A deux beaux yeux faire un si prompt hommage,
 Que mon premier amour & moi
 Nous étions presque de même âge.
 D'autres amours après s'emparoit de mon cœur,
 La force, la durée en étoit inégale,
 Et l'on ne distinguoit par aucun intervalle
 Un amour & son successeur.
 Ce n'étoient jusque-là que des Préliminaires,
 Le Ciel avoit paru d'abord
 Par un essai de passions legeres
 Jouer seulement sur mon sort.
 Mais quel amour, ô Dieux! quel amour prend la place
 De ceux qui l'avoient précédé!
 Fuyez, foibles amours dont j'étois possédé,
 Fuyez, & dans mon cœur ne laissez point de trace.
 Celui qui se rendoit maître de mon destin
 Du reste de ma vie occupoit l'étendue,
 L'Astrologue avoit beau porter au loin sa vûë,
 Il n'en découvroit point la fin.
 Quoi! disoit-il, presque en versant des larmes,
 Ce pauvre Enfant que je croiois heureux,

TOME II.

Mm

Des

Des volages amours va-t-il perdre les charmes?
 Quoi! pour toujours va-t-il être amoureux?
 Non, non, il faut que je m'applique
 A voir encor l'affaire de plus près.
 Alors il met sur nouveaux frais
 Toutes ses regles en pratique;
 D'un œil plus attentif il observe le cours
 Et des Fixes & des Planetes,
 Dans tous les coins du Ciel promene ses Lunetes,
 Retracedes Calculs qui n'étoient pas trop courts,
 Et puis quand il eut fait cent choses déjà faites,
 Il vit que j'aimois pour toujours.

LE TEMPS ET L'AMOUR.

F A B L E.

ILs sont deux Dieux, portant ailes au dos,
 Les plus méchants qu'ait Jupin à sa table,
 L'un est le Temps, mangeur insatiable,
 Vieillard chenu, mais hélas! trop dispos;
 Et l'autre, qui? c'est l'Enfant de Paphos.
 Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine
 Chez son Beaupere à forger une chaîne
 Qui de deux cœurs doit unir le destin,
 Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire,
 Qui vous la ronge, & vous l'use à la fin;
 Adieu la chaîne, & le Vieillard malin
 S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
 Fut-il jamais sous sa cruelle dent
 Liens si forts qu'ils fissent résistance?

Ces

Ces jours passez je le vis cependant
 Avec l'Amour en bonne intelligence;
 Tous deux, tous deux, l'Enfant & le Vieillard,
 Ils composoient une chaîne durable,
 Le Temps lui-même en ferroit avec art
 Tous les chaînons. N'est-ce point une fable?
 Non, je l'ai vû, vû de mes propres yeux,
 Ou je le sens, pour vous dire encor mieux.

LA MACREUSE.

*Sur ce qu'on traitoit de Macreufe un homme qui paroif-
 soit fort indifférent, & qui cependant ne l'étoit pas.*

D'Un Marais du Septentrion
 Sortit jadis une Macreufe,
 Dont la froideur étoit fameuse
 Parmi sa froide Nation.
 Il est dit dans une Chronique
 Qu'un jour Iris vit en passant
 Ce pauvre Animal aquatique,
 Tout engourdi, tout languissant.
 Aussi-tôt de l'Oiseau le sang froid se dégele,
 Sa forme change, & par le don
 Qu'avoient les regards de la Belle,
 La Macreufe devient Pigeon.
 Vous devinez qu'à ce spectacle
 Tout le monde cria miracle;
 Point du tout. Et pourquoi si peu d'étonnement?
 C'est qu'Iris fit ce changement.

TOME II.

Mm 2

La

La Macreuse soudain, fiere de ne plus l'être,
 Va dans un Colombier se faire reconnoître,
 Prendre son rang, jouir des droits
 D'un nouvel être qui l'honore,
 Et qui plus est, plus mille fois encore,
 Aimer pour la premiere fois.
 Qu'elle se sentit peu de sa triste origine!
 Qu'elle fut faire honneur à la vertu divine
 Qui rendoit son destin si beau!
 Dans leurs caresses amoureuses,
 Tous les autres Pigeons, Pigeons dès le berceau,
 Sembloient eux-mêmes des Macreuses.
 Aussi de ses amours en tous lieux signalez
 Telle fut la gloire éclatante,
 Que quand la Déesse charmante,
 Qui sous ses loix tient les Enfans aîlez,
 Perdit un des Pigeons à son char attelés,
 Notre Macreuse eut la place vacante.

SUR CE QU'EN ECRIVANT

*A une Personne, on n'avoit osé écrire le mot
 d'Amour, & qu'on l'avoit laissé en blanc.*

Hier peut-être, Amour, je te parus coupable,
 Même en implorant ton pouvoir,
 Je n'osai prononcer ton nom, ce nom aimable
 Que jamais l'Univers n'entend sans s'émouvoir.
 J'eus trop d'égard pour une Indifférente,
 Je craignis plus de l'offenser que toi;
 Mais d'un respect poussé plus loin que je ne doi

Le

Le moyen que je me repente?
 N'est-ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait la loi?
 La seule criminelle est la Beauté que j'aime,
 De ton nom outragé vange l'honneur suprême,
 La peine que tu dois choisir,
 C'est que bien tôt avec plaisir
 Elle le prononce elle-même.

SUR UN BILLET,

*Où une Personne n'avoit écrit que les premieres lettres
 d'un sentiment qu'on lui demandoit.*

Certain Chiffre tracé par une main charmante
 Tourmentoit un jour mes esprits,
 J'eus recours au Fils de Cypris,
 Il n'est Déchiffreur que l'on vante
 Autant que lui pour ces sortes d'Ecrits.
 Il me lut tout courant l'adorable Grimoire.
 J'entendis. . . juste Ciel! quelle seroit ma gloire!
 Quel destin seroit aussi beau?
 Mais hélas! il ne lut qu'à travers son Bandeau,
 Et je n'ose presque l'en croire.



Mm 3

SUR

SUR UN CLAIR DE LUNE.

Quand l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes
Que d'être seul, & de rêver.

La dominante idée à chaque instant présente
N'en devient que plus dominante,
Elle produit de trop tendres transports,
Et plus l'esprit rentre en lui-même
Libre des Objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.

Je connois ce péril, & qui le connoît mieux?
Tous les soirs cependant une force secrète
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.

Là, vous m'occupez seule, & dans ce doux silence
Absente je vous vois, je suis à vos genoux,
Je vous peins de mes feux toute la violence;
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par sa présence

Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les Mers vient alors de descendre,
Sa Sœur jette un éclat moins vif & moins perçant;
Elle répand dans l'air je ne fai quoi de tendre,
Et dont mon ame se ressent,

Peut-

Peut-être ce discours n'est guere intelligible,
Vous ne l'entendrez point, je fai ce que j'y perds;
Un cœur passionné voit un autre Univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.

SUR UNE PASSION D'AUTOMNE.

O Que Dame Cypris est bonne,
Qui justement lorsque l'Automne
Va dépouiller nos Echalas,
Vous rend plus sensible, & me donne
Ce qui m'est dû sur vos appas!
Car & cette gent fanfaronne
Qui prétend se plaire aux combats,
Et cette autre non moins friponne
Qui porte de petits rabats,
Et ceux de qui la bouche entonne
Les graves Galimatias
Que l'aveugle Themis ordonne,
Enfin, Galants de tous états
Seront absens de ces climats
Où mon heureux fort m'emprisonne,
Et d'où ne sortent point vos pas.
Que si dans le temps des frimats,
Où le monde à Paris foisonne,
Où jusques dans les Galetas
Essain d'Amours en l'air bourdonne,

Où

Où tout Epoux est dans le cas
 Dont il ne faut railler personne,
 Où tout Amant sensé soupçonne
 Qu'il pourroit ne s'en sauver pas,
 Si dans ces temps si délicats
 Fidélité vous abandonne,
 Par ma foi, je le dis tout bas,
 J'en rougis, mais je lui pardonne.

A MADAME
 LA D... DE M...

*Sur son Mariage qui fut consommé dans une Hôtellerie
 d'une petite Ville.*

D U beau fang dont vous êtes née,
 Un Souverain vous est dû pour Epoux,
 Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous
 A l'Ennemi de l'Hyménée.
 Le sérieux Hymen par un grave decret
 Vous met entre les bras d'un Prince d'Aufonie;
 L'autre pour donner un trait
 Qui tienne de son genie,
 Sans pompe & presque en secret
 Conclut la cérémonie
 Dans un méchant cabaret.

SUR

S U R

U N P O R T R A I T

De feuë Madame la Duchesse de Mantouë.

T Oi que pour son Rival Apollon même avouë,
 Immortel Cygne de Mantouë *;
 Quoique pour vivre ici le destin t'ait marqué
 Le plus beau temps de la grandeur Romaine,
 Que je te plains d'avoir manqué
 Ce sujet pour tes chants, & cette Souveraine!

L E S D E U X

C O U R R I E R S.

L 'Autre jour deux Courriers, chacun portant sa male,
 L'un parti de la Capitale,
 L'autre d'un lieu voisin, le plus beau des Deserts,
 Allant tous deux d'une vitesse égale,
 Se rencontrèrent dans les airs.
 Dans les airs? direz-vous. Voici choses nouvelles.
 C'étoient Zephirs, entendez-vous?
 Et ce qu'ils portoient sur leurs ailes
 C'étoient soupirs dérobez aux jaloux,
 Vers, & que fai-je enfin? cent autres bagatelles,

TOME II.

Nn

Qui

Qui ravissent deux Cœurs fidelles,
 Et font leurs trésors les plus doux.
 Le Courrier qui tournoit le dos à la grand' Ville,
 Vous saurez que c'étoit le mien,
 Dit à l'autre parti de ce séjour tranquille
 Où se renfermoit tout mon bien,
 Ta course doit être assez prompte,
 Tu n'as rien à porter, mon Frere, au prix de moi,
 Voi comme je suis chargé, voi,
 Tu devrois en mourir de honte.
 Il est vrai, répond-il, & cependant je conte
 D'être encor mieux reçu que toi.

C A P R I C E.

J E ne dors ni nuit ni jour,
 Le Diable emporte l'Amour,
 Ses petits Freres, sa Mere,
 Tous ses Parens, Jeux & Ris,
 Toute l'Isle de Cithere,
 Et qui plus est, mon Iris.

S U R

U N E P E T I T E V E R O L E.

S U r le fujet de la gente femelle
 Qui rend mon cœur aussi tendre qu'il est,

Gra-

Grace & Beauté sont ensemble en querelle;
 Car Beauté dit: C'est par moi qu'elle est belle.
 Grace répond: C'est par moi qu'elle plaît.
 Dame Beauté toujours fiere & hautaine,
 D'esprit quinteux, & qui veut qu'on apprenne
 Combien ses dons doivent être chéris,
 Vous prend congé du visage d'Iris.
 Mais d'autre part sa gentille Rivale,
 Pour la confondre & lui clorre le bec,
 Grace demeure, & tous nos cœurs avec,
 D'Enfans aïlez troupe toujours égale
 Aux pieds d'Iris se rend avec respect;
 Dame Beauté mainte couleuvre avale.
 Si qu'à la fin voiant que son courroux
 N'avance rien, & ne sert de deux cloux,
 Elle revient sans mot dire, au plus vite;
 Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

S U R

U N E S C E N E

Que j'avois faite entre l'Amour & Psyché.

P S Y C H E' à I R I S.

M A chere Sœur, nous ne nous devons rien,
 En même cas nous sommes l'une & l'autre,
 Votre Amant fait parler le mien,
 Et le mien fait parler le vôtre.

TOME II.

Nn 2

MA-

M A D R I G A L.

J E veux chanter en vers la Beauté qui m'engage,
J'y pense, j'y repense, & le tout sans effet;
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

A U T R E.

T U fais quel est l'Objet, Amour, dont j'ai fait choix,
Fais que de ses beaux yeux j'éprouve seul les armes,
Ne crains point d'être injuste à l'égard de ses charmes,
En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix;
Mon cœur est assez tendre, il est assez fidelle;
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.

S U R

U N E P A S S I O N C O N S T A N T E,

Sans être malheureuse.

U N jour aux pieds d'Iris l'Amour alla se rendre,
Respectueux, timide, & n'en osant attendre

Que

Que des rigueurs & du dédain;
Iris se trouva moins severe,
Et l'Enfant retourna soudain
A son naturel téméraire.
Cependant par tous les dégrez
Il fut conduire son audace.

Enfin, je prévois bien que vous en douterez,
Siccles futurs, enfin Iris même l'embrasse.

Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles,
Iris en trahison lui coupoit les deux ailes,
Et l'Amour ne le sentit pas.

Ce tour-là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aie encor connu,
Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vite qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

D Ans un lieu sombre & tenebreux,
Le dixième Janvier, s'assemblerent les Sages;
Censeurs du monde, & presque Anthropophages,
Gens sans amour, & rêvants toujours creux.
De longs habits de deuil la Troupe étoit couverte,
De deuil étoit tendu le funeste séjour;
L'an précédent à pareil jour
D'un de leurs Compagnons ils avoient fait la perte,
Il avoit déserté; quand un Sage déserte,
Ne le cherchez que chez l'Amour.
Dans des chants où regnoit une tristesse extrême,
De celui qui manquoit ils déploroient le sort.

Nn 3

He-

Helas! disoit avec transport
 Un Orateur à face maigre & blême,
 C'étoit pour notre Corps un sujet excellent;
 Quel paresseux! quel indolent!
 Quel ennemi du soin & de la veille!
 Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent!
 Qu'il dormoit bien sur l'une & l'autre oreille!
 A peine quelquefois paroïssoit-il galant;
 Je fai qu'il faisoit mal d'en faire le semblant,
 Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
 Auprès de cet amour sincere & violent
 Qui nous en a fait un rebelle!
 Le Discoureur en étoit là,
 Quand le Sage défunt parut & le troubla,
 Comme un Spectre sorti du ténébreux rivage.
 Messieurs, leur dit-il, me voilà.
 Et voilà celle qui m'engage;
 Critiquez ce Portrait, vous savez critiquer,
 Et comme un peu de temps vous fera nécessaire,
 Je ne veux pas vous en laisser manquer,
 Je reviens dans un an, à l'autre Anniversaire.
 En attendant, je vous déclare à tous
 Que j'aime, que l'on m'aime, & que vous êtes fous.

S U R

DES DISTRACTIONS

Dans l'Etude de la Géometrie.

Lorsque je tiens les horribles Ecrits
 Des Successeurs d'Euclide & d'Archimede;

Con-

Contre la joie infallible remede,
 Rude supplice aux plus tristes Esprits,
 Je vois l'Amour, & je suis tout surpris
 Qu'il me vient là faire une parenthese;
 Pense un moment, dit-il, à ton Iris,
 Tu penseras un peu plus à ton aise.
 Très-volontiers, lui dis-je, mon Mignon,
 Je sai trop bien qu'on ne lui dit pas, non.
 J'accomplis l'ordre, & d'assez bonne grace.
 Puis je reprends mes Savans, & l'Ennui,
 Priant l'Amour de leur ceder la place,
 La compagnie est mauvaise pour lui.
 S'en va-t-il? non. Parenthese nouvelle,
 Encore Iris. Encore une fois, soit,
 Deux, s'il le faut. On peut faire pour elle
 Sans faire trop, un peu plus qu'on ne doit.
 Mais à la fin, lorsque je m'en crois quitte,
 Que mon devoir est fait, & par de-là,
 Mon enragé, mon traître est encor là,
 Et son Iris. En vain je me dépîte,
 Au Diable soit le Lutin obstiné,
 C'est encor pis, j'en suis mieux lutiné.
 Je n'y fai plus que prendre patience,
 Et puisqu'il faut que je pense & repense
 A cette Iris, & la nuit & le jour,
 Pensons-y donc. Adieu vous dis, Science,
 Je veux avoir la paix avec l'Amour.



L'A.

L' A M O U R
E T
L' H O N N E U R,
F A B L E.

DAns l'Age d'Or que l'on nous vante tant
Où l'on aimoit sans loix & sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un regne éclatant,
C'est une erreur; il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des Sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il, je regne, & je n'ai point de gloire,
J'aimerois mieux dompter des ennemis,
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours Jupin rêve, & produit
L'austere Honneur, épouvantail des Belles,
Rival d'Amour, & Chef de ses Rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'Enfant mutin le confidere en face,
De près, de loin, & puis faisant un faut,
Pere des Dieux, dit-il, je te rends grace,
Tu m'as fait là le Monstre qu'il me faut.

E N V O I.

Jeune Beauté, vous que rien ne surmonte,
Je ne dis pas, vous aimerez un jour,

Mais

Mais après tout, ceci n'est point un conte,
L'Honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

S U R
U N E B R U N E.

BRunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle,
Où la Sagesse avoit pris le timon;
Qui dit Brunette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit Démon.
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages
Qui de la Grece affolèrent les Sages,
Qui comme Oïsons les menoient par le bec,
Qui croiez-vous que ce fussent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Disoient, Dieu fait, gentilles en Grec.
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente
Moi Philosophe, ou du moins raisonneur,
Et qui pouvois acquerir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifferente.
Or vous, Messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austere Sagesse,
Quand vous verrez Brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité,
Brunettes sont l'écueil de votre espece.

TOME II.

Oo

SUR

SUR CE QU'ON AVOIT TRAITÉ

un sujet tendrement, au lieu de le traiter galamment selon la première intention.

J'Ai vû le temps que j'avois en partage
Un assez galant badinage;
Je favois, disoit-on, dans des Vers gracieux
Faire jouer ces Enfants qui sont Dieux.
Mais de moi maintenant ce talent se retire;
Lorsque je demande à ma Lire
Un Menuet, un Rigodon,
Elle me rend des Airs qui peindroient le martyr
Du passionné Celadon.
Ce que tu m'accordoïs, Dieu des Vers, quel caprice
Te porte à me le refuser?
Mais non, j'ai tort de t'accuser
Je reconnois mon injustice.
Depuis un temps je m'aperçois
Que quand tes dons sacrez daignent sur moi descendre,
C'est le Vase où je les reçois
Qui fait que même malgré toi
Tout le galant se tourne en tendre.

SUR CE QU'ON AVOIT MIS

dans une Eglogue ces quatre Vers :

*Sans permettre à son cœur de trop nobles desirs,
Elle peut des Dieux même attendre les soupirs;*

Et

*Et si pour elle en vain les Dieux versaient des larmes,
Ils sauvroient encor leur gloire par ses charmes.*

Et qu'il fallut les ôter, parce qu'ils étoient trop pompeux.

Le Poëte a manqué, je n'en disconviens pas,
Mais il étoit plus Amant que Poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas,
Le Chalumeau devient Trompette.

S U R

U N E V I S I T E

*Qu'un Malade attendoit inutilement depuis
quelque temps.*

Vous ne venez donc point, vous pour qui je respire,
Vous qui seule à mes maux pourriez me dérober,
Vous qui d'un simple mot, qui d'un léger sourire
Dissiperiez l'horreur où je me sens tomber.
Privé de la santé, mon seul mal est l'absence,
C'est vous que je regrette, & qui me tourmentez,
Venez de vos attraits éprouver la puissance,
Et si je souffre encor, punissez-m'en, partez.

L E T T R E

A une Demoiselle de Suède, dont j'avois vû un très-agréable Portrait chez M. . . . Envoyé de Suède, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

M A D E M O I S E L L E ,

Je ne sai si en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur votre nom, qui est fort illustre, il faut que je vous croye Suédoise; sur les grands yeux noirs que j'ai vûs dans votre portrait, & qui doivent être pleins de feu dans l'Original, je vous croirois Espagnole; sur de jolis Vers François qu'on m'a montrez de vous, je vous crois Françoise; sur les Vers Italiens qu'on dit que vous savez faire, vous devez être Italienne; sur tout cela ensemble, vous n'êtes d'aucun País.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,
Dix-sept ans à peu près, c'est l'âge qu'on vous donne;
Dix-sept ans jusqu'ici n'avoient gâté personne,
Pour vous, ils vous font tort. L'esprit si cultivé,
Et dix-sept ans, font que je vous soupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un Poète a rêvé.

Cependant il est certain que M. l'Envoyé de Suède prend l'affaire fort sérieusement; & si l'on a à croire des prodiges, ce doit être plutôt sur son autorité que sur celle d'un autre. Il soutient que vous êtes à Stockholm, que mille gens vous y ont vûe, & vous y ont parlé; il dit même que votre portrait qui représente le plus charmant visage du monde, ne représente pas le vôtre dans toute sa beauté, & que les

Pein-

Peintres de Suède ne flatent pas comme les nôtres. Mais pourquoi, nous qui sommes dans le País de la beauté, de l'esprit, & des agréments, n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une personne si accomplie? Voilà ce que la vanité Françoise nous fait dire aussi-tôt. A cela je ne sai qu'une réponse, qui puisse nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour ailleurs si redoutable
Ne trouve pas sans doute un climat favorable
Sous le Ciel de Suède, & si près des Lapons;
Les cœurs y font glacez, & pour fondre leurs glaces,
N'a-t-il pas dû produire un Chef-d'œuvre où les Graces
Eussent répandu tous leurs dons?
Si nos Climats n'ont rien qui ne vous cede
Soit en esprit, soit en attrait,
C'est qu'Amour y soumet les cœurs à moins de frais
Qu'il ne pourroit faire en Suède.

C'est là, M A D E M O I S E L L E , tout ce que j'ai pû imaginer de plus vrai-semblable. Tirez-moi d'embarras, je vous en conjure, & ayez la bonté de me faire savoir si vous êtes. Que votre modestie ne vous empêche point de me l'avouer naturellement: je vous promets de n'en parler à personne, je ne voudrois pas qu'on fût que j'eusse quelque intelligence avec une Etrangere, qui triompheroit de toutes nos Françoises, & effaceroit l'honneur de la Nation. Ce seroit là un trop grand crime contre ma Patrie; cependant je m'accoutume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes soupirs, à l'heure qu'il est, sortent de France, & vont du côté du Nort.

Lieux désolez, où l'Hiver tient son siège
Sur de vastes amas de nége,
Où les Aquilons violents
Où les Frimats & les Ours blancs
Composent son triste cortège,
Mer Glaciale, affreux climats,
C'est après vous que je soupire;
Les lieux où regne un éternel Zephire,
Le séjour de Venus, Cypre ne vous vaut pas.

O o 3

Vous

Vous voyez, MADEMOISELLE, que mon cœur a déjà bien fait du chemin. Je me flatte que mes hommages qui ne seroient pas dignes de vous à Stokholm, deviendront de quelque prix en traversant cinq cens lieues de Pais pour aller jusqu'à vous; & que s'il est triste de vous écrire de si loin, ce me sera du moins auprès de vous une espece de mérite. Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir, & je ne crois pas même que vous puissiez favoir qui je suis,

A moins qu'un coup de la fortune
N'ait porté jusque sur vos bords
Le nom de l'Enchanteur qui fait parler les Morts,
Et qui voyage dans la Lune.

M A D R I G A L.

Aux Immortels quand je fais quelque offrande,
Ils m'en feront eux-mêmes les témoins;
Ce n'est jamais l'or que je leur demande,
Les dignitez, les honneurs encor moins.
Mais je leur dis: Votre pouvoir suprême,
Dieux immortels, dispose aussi des cœurs,
Conservez-moi le cœur de ce que j'aime,
Et je renonce à vos autres faveurs.



SUR

S U R

U N C O M M E R C E D' A M O U R.

Qui subsistoit sans fureurs, sans jalousie, &c.

A Voir l'Amour tel qu'il erre en ce Monde,
Les yeux en feu, la mine furibonde,
Barbare auteur des pleurs les plus amers,
On le prendroit pour le fils de Megere,
Qui s'est armé des serpens de sa Mere,
Et vient chez nous transporter les Enfers.
Mais grace à vous, & grace à moi peut-être,
On le peut voir sous des traits moins connus,
Vos tendres feux l'obligent de paroître
Comme le fils de l'aimable Venus.

F I N.





LETTRES

LETTRES
GALANTES

DE Mr.

LE CHEVALIER D'HER.

TOME II.

Pp

PRÉFACE.

VOICI une nouvelle Edition des LETTRES GALANTES de Mr. le Chevalier d'HER***. On en a retranché celles qui n'ont pas paru si agréables que les autres, & par là on a prétendu rendre cette Edition beaucoup meilleure: ce n'est pas que dès la première impression, l'on n'eût déjà fait un choix sur toutes les Lettres manuscrites du Chevalier d'Her***, que l'on avoit entre les mains, mais enfin ce choix n'avoit pas été tout-à-fait assez exact, & cette fois-ci, que l'on n'a voulu faire qu'un Volume au lieu des deux qu'on avoit imprimez, on a été plus rigoureux que jamais. Ainsi si ces Lettres ont déjà été reçues si favorablement du Public, on peut espérer qu'elles le seront encore davantage dans l'état où elles paroissent présentement. La plupart de celles même qui ont été conservées, & qui le méritoient le mieux, ont été retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur il n'est pas si aisé à deviner que l'on croiroit bien, & ce qui a servi à le cacher, c'est que ceux à qui on a faussement attribué cet Ouvrage, n'ont pas cru qu'il leur fit assez de tort pour s'en défendre bien sérieusement.

LET.



LETTRES GALANTES.

A MADAME de G.

LETTRE I.

Ly a long-temps, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez le loisir d'être aimée de moi; mais vous êtes trop occupée par je ne sai combien d'autres Soupirans, & j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque temps plus favorable, où je le placerai. Peut-être votre Cour sera-t-elle moins grosse pendant quelque petit intervalle; peut-être ferez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie & du dépit à quelqu'un, en faisant paroître tout-à-coup un nouvel Amant. Comptez que vous en avez un de réserve dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes soins & mes vœux tout prêts; vous n'aurez qu'à me faire signe que je commence, & je commencerai. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainsi il est temps

TOME II.

Pp 2

que

que je vienne, parce que je ferai toujours nombre. Ayez plus d'économie & de ménage. Les Belles ont souvent vingt Conquêtes à la fois; & quand tout cela vient à manquer en même temps, figurez-vous la désolation. Gardez quelque chose pour l'avenir; j'attendrai quinze ou vingt ans, si vous voulez. Je me passerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'hui; je vous relâche cette extrême vivacité dont est votre teint, aussi-bien il y a beaucoup de superflu dans votre beauté. Je ne veux que le nécessaire, que vous aurez toujours. Quand vous me donnerez le temps que je vous demande, ce n'est qu'un temps que vous auriez donné aux réflexions. Encore puis-je me flater que je vaudrai mieux qu'elles, & que je vous occuperai plus agréablement. Les plus petits sentimens valent mieux que les plus belles réflexions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrez rêver à moi. Adieu, Madame, jusqu'à nos Amours.

A M O N S I E U R du T.

L E T T R E II.

ON dit qu'outre votre Procès, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maison de ses Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit; & vous, vous y avez pris de la tendresse. Je ne conçois pas comment dans un Homme qui plaide, il reste encore quelque chose qui puisse aimer; mais peut-être aussi n'aimez-vous que pour plaider mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monsieur, où vous vous promenez avec d'autres Plaideurs qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en assiduez amoureuses, les fâcheuses assiduez qu'il falloit avoir dans cette Maison-là; & encore vaut-il mieux faire sa cour à la Dame du Logis, qu'au Secrétaire. Il ne vous en coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je crois que vous y gagnez, & que les rigueurs du Secrétaire auroient passé celles de la Dame, quelque vertueuse qu'elle soit. Je ris, quand je

je songe que vos tendres soins ne lui demandent apparemment qu'une bonne sollicitation auprès de son Mari, & qu'elle s'applique les soupirs que vous poussez pour le gain de votre cause. Je ne doute point que vous ne mettiez sur son compte les nuits que vos affaires vous font passer sans dormir. C'est assurément un beau secret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais si vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé! Conter vos raisons au Mari, & à la Femme, tour à tour! Parler Procès à l'un, & galanterie à l'autre! Au sortir d'un Cabinet où l'on a crié avec une espèce de fureur, aller soupirer tendrement dans une Chambre! N'avoir que la distance de deux Appartemens, pour quitter le hideux personnage de Plaideur, & prendre l'agréable personnage d'Amant! La tête ne vous tourne-t-elle point quelquefois? Ne vous méprenez-vous point, & ne parlez-vous point de galanterie au Mari, & de procès à la Femme? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce sont autant de personnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ferez bien habile, si vous empêchez que les uns ne vous fassent quelque supercherie, tandis que vous songerez aux autres. Vous verrez qu'ils se ligueraient ensemble, & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra une fausse Piece dans le Procès. Adieu, Monsieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires; si vous aimez, vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

A U M E M E.

L E T T R E III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire sur la perte de votre Procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Votre affaire étoit fort bonne & vous l'avez perdue. Cela veut dire, que vous plâtiez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien sollicité votre Rapporteur, & que trop engagé dans vos intérêts une Personne qui le touchoit. La justice

que l'amour vous a renduë, vous a attiré l'injustice du Palais. Je vous crois consolé de reste; car l'Homme galant l'emporte bien chez vous sur le Plaideur. Il n'y a que six mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous êtes galant; il étoit bien raisonnable que vous réussissiez mieux dans le métier où vous avez plus d'expérience. Songez que vous étiez deshonoré si vous aviez gagné le Procès, & manqué la Dame. C'est comme si un Homme d'Epée avoit bien résolu une question de Philosophie, & s'étoit mal battu. Tous ceux qui perdent leur Cause, ne sont pas vangez comme vous; & la Femme du Rapporteur ne répare pas toujours les torts que le Mari leur a faits. Vous allez être plus amoureux de cette belle Dame, que vous ne l'avez encore été; la haine que vous avez pour son Epoux, tournera à son profit. Au reste, vous qui avez toujours été discret à l'égard des Belles, gardez-vous bien de vous plaindre du Procès perdu. Vous ne sauriez parler de l'injustice du Mari, sans publier les faveurs de la Femme; sur-tout une Requête civile seroit la chose du monde la plus indiscrete & la plus contraire aux loix de l'Amour. N'y songez seulement pas; prenez votre parti doucement, & comptez ce que votre Rapporteur vous fait coûter, au nombre des dépenses que vous avez faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. de V.

L E T T R E IV.

Pourquoi vous mocquez-vous tant de notre Ami le Chevalier, sur ce qu'il aime une Grifette? Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malthe, en faisant ses preuves? Pour moi je trouve deux beaux yeux aussi nobles que le Roi, & je ne demande point qu'ils me produisent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un visage, parce que ce visage-là sera descendu de vingt Ducs? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturières. J'ai pourtant vu des Gens, qui dans des Personnes assez éloignées d'être belles, aimoient seulement leurs illustres Ancêtres, & les

ti-

titres de leur Maison; mais je vous avouë que je n'aurois pas les sentimens assez élevez pour être amoureux d'un Arbre Généalogique. Si notre Chevalier étoit dans les Pais où l'on choisit les Rois à la bonne mine, il aimeroit présentement une Princesse; mais parce qu'il est en France, il n'aime qu'une Grifette; hé bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princesse Etrangere, qui n'est pas reconnuë. Serieusement, si vous sentiez votre cœur sur le point de s'aller rendre à une jolie Personne, l'arrêteriez-vous pour dire, *Attendons, nous sommes contents de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la noblesse?* Je suis sûr que votre cœur préviendrait bien-tôt votre examen. Le goût du Chevalier me semble fort bon. Il n'y a presque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ni teints, ni tailles, ni sentimens; la Nature s'est réfugiée chez les Grifettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur est qu'il ne soupirera point dans des Appartemens de sept Pieces de plein-pied, & superbement meublez, & que dans toute la Maison où sa Maitresse fera, il ne verra rien de si beau qu'elle; mais s'il a dessein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les Gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'est pas du bon air de se défendre; que ce n'est point là comme en usent les Femmes de qualité; & là-dessus ces pauvres Créatures se rendent, seulement pour montrer qu'elles savent vivre. Je veux qu'on respecte la simplicité; si l'on veut être fourbe, qu'on le soit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie est établi.

A MADEMOISELLE de C.

Qui étoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.

L E T T R E V.

JE vous écris, Mademoiselle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore beaucoup, mais en récompense, je vous écrirai sur une matiere que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous dirai que je vous trouve la plus aimable Personne du monde, je crois que vous n'aurez pas besoin d'Interprete. Vous devriez m'entendre même en Chinois; car après qu'on vous a vûë, que peut-on vous dire

dire autre chose? J'ai bien vû des Vaisseaux qui ayant presque fait le tour du Monde, revenoient en France chargez de Curiositez étrangeres, mais ils n'ont jamais rien apporté de si curieux que ce que le vôtre a apporté, quoiqu'il n'ait pas fait un grand voyage. En verité, ce n'est pas parce que vous venez d'un autre Pais que je vous estime tant. Fussiez-vous François, je vous estimerois encore beaucoup. Cependant il me semble que votre petit Jargon étranger contribue un peu au plaisir que je me fais de vous voir. Vous ne sauriez croire combien votre visage s'anime, & combien il naît de graces au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à votre bouche, est dans vos yeux. Je ne sais plus comment on peut aimer des personnes qui parlent François sans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le savez, ce seroient mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui sont d'un usage indispensable. *Aimer*, par exemple, *soupirer*, *tendresse*; avec cela vous irez loin. Que j'envie, Mademoiselle, le bonheur de celui pour qui vous bégayeriez ces mots-là!

A MADemoisELLE de I.

L E T T R E VI.

M On devoir m'oblige, Mademoiselle, à vous parler d'une chose qu'il y a long-temps que je vous cache. Je suis bien fâché de ne vous la pouvoir plus dissimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conscience en murmurerait trop. Il y a aujourd'hui justement un mois, Mademoiselle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira, vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colere; pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conscience, après cela je ne m'inquiète de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuste, que de voir une aussi aimable Personne que vous, sans l'aimer. L'amour est le revenu de la beauté, & qui voit la beauté sans amour, lui retient son revenu d'une manière qui crie vengeance. Je ne pourrais pas dormir, si je me sentois l'a-

me

me chargée de ce peché-là. Vous me direz que je dois vous aimer sans vous le dire; j'entens bien votre expedient, Mademoiselle, mais vous savez que quand on paye, on est bien aise d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même temps que je m'en acquitte. Que fais-je? Vous viendriez peut-être quelque jour m'inquiéter là-dessus; il n'est rien tel que de prendre ses sûretés. Vous auriez beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne fait ce qui peut arriver; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il est sûr que quand vous saurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A L A M E M E.

L E T T R E VII.

Vous vous êtes bien gendarmée de ma déclaration, vous êtes bien satisfaite de vous-même, votre vertu a fait son tintamarre; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte vous m'aimerez? Oui, vous m'aimerez; je fais bien ce que je dis, je fais bien ce que je sens qui me répond que je me ferai aimer. N'ayez point si bonne opinion de votre indifférence, j'ai de la constance pour vaincre quatre indifférences comme la vôtre. Le temps ne me coûte rien, en fait d'aussi jolies Personnes que vous. Faut-il des années? Hé bien, des années, soit. Je n'ai rien de plus agréable à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous jouerai le tour d'aimer jusqu'à vos duretez. Vous ne me ferez que des graces très-legeres? Elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'opposerez des Rivaux? Je les ferai tous deserter par mes assiduites, & par le desespoir où je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de soins que moi. Enfin prenez tel parti qu'il vous plaira; je ferai enrager votre indifférence, & après bien du temps, comblée de services, de fidélité, de tendresse, de respect, vous ne saurez plus de quel côté vous tourner, & il faudra que vous m'aimiez par lassitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'est que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allez compter cela pour rien; mais sachez que c'est

TOME II.

Qq

une

une grande promesse que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laisser là vos Amans des années entières sans les aimer, & après cela vous vous avisez quand il vous plaît d'aimer à votre tour; mais qu'arrive-t-il? Ils ont commencé d'aimer plutôt que vous, ils finissent plutôt, & vous achevez la carrière toutes seules. Vous n'aurez point cet inconvenient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je sois aimé. Si vous ne m'en croyez pas, c'est un point de fait qui git en experience. Eprouvez-le.

A L A M E M E.

L E T T R E VIII.

Depuis que je suis votre Amant déclaré, j'ai fait bien du progrès auprès de vous. Vous ne voulez plus être un moment seule avec moi, vous ne me recevez plus à votre toilette, vous ne souffririez pas que je vous eusse pris le bout du doigt. Bon, Mademoiselle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance ou par mégarde: je n'aurai plus rien qui ne signifie quelque chose. Il est vrai qu'il faut retourner sur mes pas, & que vous me remettiez au beau commencement; mais n'importe. Par la voye que j'avois prise, on avance beaucoup d'abord, & on est après tout étonné qu'on n'avance plus du tout; au lieu que par la nouvelle voye que vous me faites prendre, on avance très-lentement, mais on avance toujours. Il n'est rien tel que les méthodes regulieres. Voyez où en sont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome; cependant ces Heros-là, avec leurs pas de Tortuë, ne laissent pas d'arriver au douzième. J'ai seulement un petit conseil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque chose entre vous & moi. Vous pourriez même me traiter si mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriez. Ne publiez point notre commerce, Mademoiselle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de discretion que vous n'en avez, & faites-moi quel-

ques

ques faveurs qui sauvent votre réputation. Est-ce à moi à être plus discret que vous? Est-ce aux Hommes à faire ces sortes de prieres-là aux Dames? Admirez, s'il vous plaît, combien je suis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageraient moins l'honneur des Belles, vous prioient de leur continuer vos rigueurs; mais pour moi, je ne suis point de ces Fanfarons-là.

A L A M E M E.

L E T T R E IX.

Je vais m'éloigner de vous pour quelque temps, Mademoiselle, c'est-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'absence a pour moi cette propriété-là, qu'elle n'a, je croi, pour personne; elle m'attendrit. Je me figure toujours les Gens que je ne vois point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous présenterez à moi sensible, reconnoissante. Je m'imaginerai que si je vous voyois, vous auriez cent petites bontez pour moi; je serai plus charmé de votre idée sur cet article-là que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiez par votre severité vous établir chez moi un caractère d'Heroïne, en verité vous perdriez bien votre peine; dès que je ne vous voi plus, il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce qui ne s'accoutume point à se les représenter, il faut que je les voye, pour les croire. Je sai bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redresser le mauvais pli que mon imagination aura pris; mais toujours j'aurai eu malgré vous un peu de bon temps pendant l'absence. Je serai trop heureux, si je ne fais pas la folie de revenir le plutôt que je pourrai. Si vous voyez ma fidelité avec quelque plaisir, je vous promets que je vous serai encore plus fidelle absent que present. Je ne puis rien voir de si aimable que votre idée, purifiée de vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête; mais quand je vous voi rigoureuse au dernier point, je puis voir quelque chose qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé; &

TOME II.

Qq 2

du

du jour que j'aurois découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus sur moi. J'ai bien exactement calculé, si ce que vous avez d'esprit & de beauté par dessus les autres, recompensoit le moins de tendresse que vous avez. J'ai trouvé qu'il le recompensoit; & sur cela je me suis mis à vous aimer. Je ne sais pourtant, s'il ne se pourroit pas rencontrer quelque Personne qui aimât assez bien, pour regagner par là les autres avantages que vous auriez sur elle; en ce cas-là, je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous; car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'esprit qui touchent; la tendresse vaut encore son prix, & il est écrit en grosses lettres sur mon cœur, comme sur la Pomme de Discorde, *A la plus aimable.*

A L A M E M E.

L E T T R E X.

N E favois-je pas bien que l'absence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce soit, & sur le chemin même, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontrai personne, & je ne pus faire autre chose que semer toute la route de soupirs qui retournoient sur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine me firent espérer, qu'il seroit Homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuisé les lieux communs des Voyageurs, je lui demandai d'où il venoit; il venoit de... aussi bien que moi. J'espérai beaucoup. Je le mis en termes généraux sur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une seule qui pût passer pour belle; & cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer; mais mon Homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il est vrai qu'il me parloit toujours agréablement, & avec beaucoup de politesse. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je lui nomme comme une belle Personne Mademoiselle de V... & lui demande s'il la connoissoit. Il me dit qu'il l'avoit vue,

me

me voilà plein d'espérance. Je vous nomme; il ne vous connoissoit point, & il me dit pour ses raisons qu'il n'avoit fait que passer par... & n'avoit vu que par hasard Mademoiselle de V. Alors je donne un coup d'éperon, & le laisse là. Il vint dîner à la même Hôtellerie où j'étois déjà arrivé; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de sa conversation, quelque agréable qu'elle fût, puis qu'il ne parloit point de vous. J'ai été plus heureux à ma Campagne. J'ai trouvé dans ces Déserts éloignez le Baron de... que vous connoissez un peu. Je lui ai fait croire qu'il étoit amoureux de vous pour avoir occasion de lui en parler souvent. Je lui porte votre santé avec un souris fin & malicieux; & il la reçoit de même. J'avoue que j'achete un peu cher le plaisir de parler de vous. Tout le mérite de cet Homme-là consiste à se connoître en Bêtes. Il n'a dans l'esprit que ses Chiens & ses Chevaux, & je vous assure que j'ai souvent peine à lui faire quitter cette matière-là, pour le mettre sur votre chapitre. Aussi je ne lui demande presque pas de réponse; il me suffit qu'il m'écoute, & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un Antre sourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes Allées sombres, qui sont extrêmement dangereuses pour un Amant; elles inspirent des rêveries pernicieuses, & c'est une chose mortelle que le souvenir de votre beauté fortifié de ces Allées-là. Il y est encore venu des Rossignols, avec qui assurément vous vous entendez. Vous me les avez envoyez, afin qu'ils m'enfonçassent encore la tendresse dans l'ame par leurs Chançons. Ils les chantent si bien, qu'il faut qu'ils les aient apprises de vous. Je suis d'une foiblesse étrange; je n'oserois plus entendre un Ruisseau qui gazouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée; je la tutaye. N'en foyez point scandalisée. Votre idée m'est devenue extrêmement familière.

A M O N S I E U R C . . .

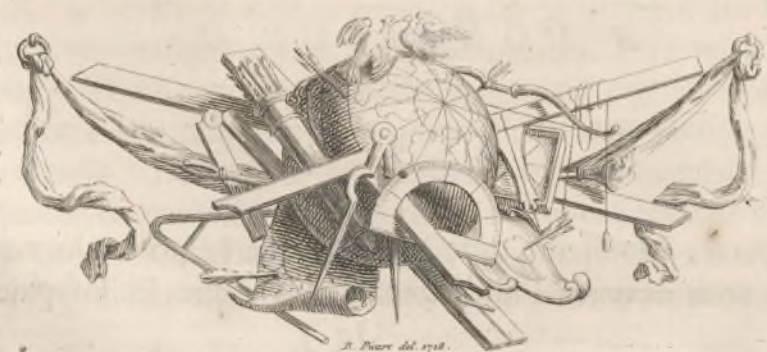
L E T T R E X I.

E St-il vrai, Monsieur, que vous perdez l'esprit? On nous a dit que vous devenez Philosophe, mais d'une Philosophie la plus

Qq 3

ex-

extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de Couleurs; vous soutenez que les Bêtes sont des Machines comme des Horloges; enfin vous renversez tellement toutes choses, que l'on ne fait plus où l'on en est. J'en parlois l'autre jour à Madame de B... qui est fort de vos amies, & qui en vérité a bien regret à votre Raison. Elle étrangleroit Descartes si elle le tenoit. Aussi faut-il avouer que la Philosophie est une vilaine Philosophie, elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a donc point de teints, que deviendront les Lis & les Roses de nos Belles? Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint, elles veulent l'avoir à elles en propre; & s'il n'y a point de couleur la nuit, Mr. de N... est donc bien attrapé, qui est devenu amoureux de Mademoiselle D. L. G. sur son beau teint, & l'a épousée? Il seroit fort fâcheux pour lui, de croire tenir le plus beau blanc, & le plus bel incarnat du monde; & de ne tenir rien. Nous fîmes encore un raisonnement Madame de B... & moi, qui assurément vous embarrassera. Vous dites que les Bêtes sont des Machines, aussi bien que des Montres? Mais mettez une Machine de Chien & une Machine de Chienne, l'une auprès de l'autre, il en pourra résulter une troisième petite Machine; au lieu que deux Montres feront l'une auprès de l'autre toute leur vie, sans faire jamais une troisième Montre. Or nous trouvons par notre Philosophie, Madame de B... & moi, que toutes les choses qui étant deux ont la vertu de se faire trois, sont d'une noblesse bien élevée au dessus de la Machine. Nous vous donnons du temps pour nous répondre, nous savons bien qu'il faudra que vous consultiez vos Livres. Madame de B... vous avertit par moi, que quand vous viendriez ici, elle ne vous recevra point chez elle, si vous ne faites réparation à son teint; & moi je vous assure que je suis une Machine montée à vous estimer, & à vous aimer toujours.



A

A M A D A M E D. . . .

Qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'étoit attaché.

L E T T R E XII.

J'E commence, Madame, à connoître les Gens de l'autre Monde, ils ont les mêmes goûts que ceux de ce Monde-ci, ils recherchent votre conversation aussi-bien que nous. Nous pourrez-vous bien souffrir, nous autres simples Mortels, après vous être accoutumée aux Esprits? Ils vous distinguent de la manière du monde la plus honnête. D'ordinaire ces Messieurs-là sont brusques; ils ouvrent vos rideaux, tirent votre couverture, vous donnent quelques soufflets, & on ne fait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une Chambre sans dire pourquoi; enfin je n'avois jamais été content de leur procédé, & je trouvois qu'ils ne venoient ici que pour faire des tours de laquais, où le plus souvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Aussi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux, qui se rangent volontairement à l'Ecurie, & ne se jugent dignes que de panser les Chevaux. Mais enfin il s'est trouvé un honnête Homme d'esprit, qui sans battre, ni faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une conversation réglée. Et dans quelle conversation? Dans une conversation de quatre heures. Il faut que vous ayez bien du mérite. Ces gens-là n'ont jamais dit quatre paroles suivies. Ils ne font que donner des nasardes, parce qu'ils ne daignent entretenir personne; & vous, ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la première qui ayez eu un tête-à-tête tranquille avec un Esprit, lui dans son Fauteuil, & vous dans le vôtre. Mais voyez comme cet Esprit fait vivre; il n'a osé d'abord s'adresser à vous, il s'est attaché à une petite fille par la bouche de qui il vous a entretenu. Il me semble que je voi quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner votre Demoiselle. Assurément l'Esprit a de grandes déclarations à vous faire, puisqu'il prend ces voyes-là. Il ne vous a en-

co-

core parlé que de matieres generales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avez rien su tirer de lui sur les affaires de l'autre Monde: & mon Dieu! je voi bien sa politique; vous êtes assez aimable pour lui faire trahir tous les secrets du pais d'où il vient, mais il veut vous vendre ses confidences-là un peu cher; j'avouë que j'en ferois autant en sa place. Du moins, vous l'aurez bien interrogé sur ce Monde-ci. Je croi vous tenir assez au cœur, pour me flater que vous lui aurez demandé de mes nouvelles, & que vous aurez voulu savoir de lui la verité de tout ce que je vous proteste. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteste autant à bien d'autres; qu'une veritable passion & moi, nous sommes des choses incompatibles; que je ne saurois aller au delà de l'amitié un peu égayée, mais je vous prie très-humblement de ne l'en croire pas; l'Esprit est jaloux de moi. Il fait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On est bien malheureux quand on a des ennemis cachez comme lui. Je ne doute point qu'il n'oublie pour moi la politesse qu'il a eue pour vous; & qu'après vous avoir entretenuë fort galamment, il ne vienne m'insulter avec toute l'incivilité, qu'ont accoutumé d'avoir ceux de son espece. Mais j'espere du moins que vous reconnoîtrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage, que mes soins & mes assiduez. Je ne m'attendois pas que vous me fissiez des Rivaux, qui pussent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jeter tous les meubles par les fenêtres, & me rouër peut-être de coups, sans que je fusse en pouvoir de m'y opposer; voilà ce que c'est que de m'être adressé à une Dame trop aimable. L'Esprit quittera bientôt assurément la petite Fille, qui lui sert de prétexte, & s'attachera à vous-même; mais fut-il ici, je lui dirois en sa présence, que quand il parlera par votre bouche, on ne s'apercevra point que vous y ayez rien gagné.

A M A D E M O I S E L L E de l...

L E T T R E XIII.

O N a bien raison de dire, Mademoiselle, que le mystere est un assaisonnement très-necessaire à l'amour. Si la passion que j'ai pour

pour vous étoit moins connuë, un Procès que j'ai ici en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je voi bien qu'il se moque de mes poursuites. Il cherche à gagner toujours du temps, parce qu'il connoît que je vous aime, & qu'il est persuadé que j'aurai la foiblesse de retourner bientôt à... pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient compte. C'est grand' pitié, Mademoiselle, qu'il faille essuyer vos mépris, & ceux de mon Receveur! Il faut que cet Homme-là ait pris de vos memoires, tant il vous imite en tout. Il fait bien en sa conscience ce qu'il me doit, & il a pris une forte resolution de ne me rien payer. Il me chicane de toutes manieres sur les moindres choses; il m'engage dans des procedures qui ne finiront de dix ans, suivant le train qu'elles prennent, la bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point, il ne songe qu'à trouver l'occasion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'espere, c'est que le jugement que j'obtiendrai contre lui, sera valable aussi contre vous; il sera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais presser mon Homme vivement, non pas à cause des quatre mille Ecus qu'il me doit, mais à cause de la tendresse que vous me devez. Je m'animerai beaucoup davantage contre lui, & lui ferai moins de quartier, parce qu'il vous représente.

A L A M E M E.

L E T T R E XIV.

J E m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiselle, que vous entreriez dans les interêts de mon Receveur, & que vous solliciteriez pour lui. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un délai d'un temps infini. Vous allez triompher; mais j'ai trouvé un moyen de me vanger de vous. Je pars, & dans deux jours je vous reverrai. Je vais désormais partager mon temps entre mon Chicaneur & ma Chicaneuse. Le loisir que l'un me laissera, je l'emploierai à agir contre l'autre. Je prévoi que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dès que je serai auprès de vous, vous me ferez rappeler par votre

TOME II.

Rr

Affo-

Associé, qui me donnera quelque assignation; & quand j'en ferai à poursuivre l'Associé, il faudra bien me faire lâcher prise en vous obligeant à me mander quelque chose de tendre, qui me fera aussi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerrirai, & deviendrai un si impitoyable Plaideur, que vous aurez sujet de trembler au moindre avantage que j'aurai sur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous, sur qui je commençasse à en avoir, car je vous trouve encore plus obstinée que mon Receveur; & je croi que votre exemple auroit plus de pouvoir sur lui, que le sien n'en aura sur vous. Si vous me payez mes soins que vous avez reçus, il verroit bien qu'il ne pourroit pas se dispenser de me payer mon argent qu'il a reçu aussi. Ainsi je vais travailler à obtenir de vous quelque chose qui le puisse convaincre, & je lui ferai aussi-tôt signifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me seroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je serai auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Jurisdiction de Campagne; je vous assure que vous m'allez retrouver par cette raison-là plus ardent & plus passionné que jamais; & vous ferez peut-être la première qui serez contente des effets de l'absence.

A L A M E M E.

L E T T R E X V.

JE vous trouvai hier, Mademoiselle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne sai si vous êtes embellie en effet, ou si c'est mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'est que d'aimer trop, on ne fait jamais bien au juste la vérité des choses. De bonne foi je douterois quelquefois que vous fussiez aussi aimable que vous me paroissez, si je n'entendois dire à bien des Gens que vous l'êtes véritablement. Vous pourriez être laide que je ne m'en apercevrais pas, car je vous aime jusqu'à la folie. Aussi quand je commençai à vous aimer, comme je sentoie que je devois me défier de mon jugement sur votre chapitre, j'allai demander à tout le monde, s'il étoit vrai que vous eussiez les grands yeux vifs, l'agréable bouche, & l'air

fin

fin que je vous voyois; on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illusion, & sur cette réponse, je laissai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y songe pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moi, que vous ne fussiez belle que par mon imagination, que de l'être effectivement. Dieu fait avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embelliroit; si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup votre première laideur, en cessant de vous aimer. Mais vous seriez bien fâchée de me devoir votre beauté, car il faudroit que vous n'en fîssiez d'usage que pour moi, & ce n'est pas là votre compte. On est bien malheureux que vos agréments ne doivent rien à personne, cela vous rend trop fière. Je ne fai pourtant si ceux que je vous trouvai hier, ne vous étoient point inspirés par quelqu'un. Il est sûr que vos yeux n'étoient pas tout-à-fait au même état que je les avois laissés quand je partis. Il y avoit quelque chose de changé; un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma passion; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon absence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en aperçoive. Hélas! on dit que l'œil du Maître est nécessaire par tout, mais l'œil de l'Amant l'est encore bien davantage; j'ai été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'eusse été ici, j'eusse bien empêché vos yeux de devenir plus vifs; il me semble même que je les surpris en flagrant-délit avec un Cavalier qui étoit chez vous; il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner de près cette affaire-là, mon cœur m'a dit que j'ai un Rival, mais je ne croi pas légèrement mon cœur; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer, & cependant m'aimez-vous?

A L A M E M E.

L E T T R E X V I.

JE ne doute plus que je n'aye un Rival; il se déclara hier par la mauvaise humeur où il fut de me voir long-temps chez vous. J'admire comme vous avez pris votre temps juste, pendant mon absence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que si j'eusse été présent

TOME II.

Rr 2

il

il n'eût jamais osé songer à vous; il eût vu de quelle maniere je vous aime, & il n'eût pas crû pouvoir vous aimer autant. Aussi comme vous savez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma passion. Du moins s'il a votre cœur, j'empêcherai qu'il ne l'ait à bon marché; peut-être l'inclination que vous eussiez eue pour lui, eût été cause que vous n'en eussiez exigé qu'une tendresse legere, & que vous eussiez suppléé par votre bonté, ce qui eût manqué à son amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égalier, & il auroit honte d'être preferé à un Homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainsi par mes soins & mes assiduités, je pousserai votre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimée par le Rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raisonnable, vous me tiendriez compte, non seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnaissance: cependant comme je veux être genereux, je consens que vous ne me payiez que ma tendresse, & que pour celle de mon Rival, vous n'y songiez point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XVII.

IL court un bruit de vous, Mademoiselle; on dit que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois & que vous n'êtes pas mal disposée pour lui. Vous moquez-vous? Faloit-il passer la Mer pour venir aimer un Anglois en France? Quel profit tirez-vous de votre voyage? Voilà ce qui fait souvent qu'on perd la peine qu'on a prise d'aller dans des Pais étrangers, on n'y voit que des Gens de sa Nation. Eh, du moins donnez-nous le temps que vous passerez chez nous. Je voi bien que l'Angleterre a grand' peur que vous ne lui échapiez, puis qu'elle vous tient toujours par un Amant Anglois. Mais vous faites une insulte cruelle à la France, dont vous venez mépriser tous les Cavaliers. Prenez garde à vous, la France n'est point aujourd'hui sur
le

le pied qu'on se moque d'elle; & moi qui vous parle, j'ai tant de zele pour ma Patrie, que je n'épargnerai rien pour la vanger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porfenna; *Si je manque mon dessein, nous sommes encore trois cens de la même conjuration.* Soyez sûre qu'on ne vous laissera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiez pour la commodité de lui parler & de l'entendre; mais en verité cette raison-là n'est pas valable. Votre Anglois n'entend que ce que vous lui dites, mais un François entendroit cent choses que vous ne lui diriez pas; il liroit dans vos yeux ce que l'autre attend que votre bouche lui dise. D'ailleurs je vous donne ma parole qu'en moins de rien vous sauriez notre Langue; elle n'est fort difficile que pour les Personnes qui n'aiment point; mais dès qu'on aime un François, la Langue Française est aisée. Les Etrangers l'en estimeront moins, s'ils favoient cela; c'est pourquoi on ne dit pas ce secret à tout le monde. On les fait passer par des Grammaires, & par des méthodes qui ne finissent point. Mais pour vous, on vous eût fait la grace de vous abreger ce chemin. Ecoutez, il est encore temps, apprenez un peu de François avec moi.

A MADEMOISELLE de L. M.

LETTRE XVIII.

J'Apprens avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous êtes sur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans; mais j'en avois une toute particuliere pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'étois tout-à-fait fâché de croire que votre ame au sortir de votre corps, ne dût pas trouver une aussi jolie demeure que celle qu'elle quittoit; mais enfin vous me délivrez de cet article de ma creance, & de bonne foi, je me sens soulagé. Je vous assure que le troupeau d'où vous vous étiez égarée, vous recevra fort agréablement, & que vous y tiendrez bien-tôt le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré votre herefie, vous abjurerez aussi votre indifférence en faveur
de

de Mr. le Marquis de C... C'est bien fait de quitter toutes vos erreurs en même temps, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions saines. Après cela vous ferez toute renouvelée, nouvelle Catholique, nouvelle mariée, nouvelle doctrine dans l'esprit, nouveaux sentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Eglise; dès que vous l'aurez reconnuë pour votre Mere, elle vous fera voir par experience ce que c'est que le Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obstinez à ne pas reconnoître pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une maniere plus douce, ni en même temps plus forte. Vous avouerez sans doute, que vous aviez grand tort de contester au Mariage la dignité que nous lui donnons; & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne seroit pas pardonnable d'être Calviniste. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverse; Mr. le Marquis est plus savant Théologien que moi, & il vous en instruira mieux. Après ce qu'il vous enseignera, vous pourrez disputer en Sorbonne. Il a fait en vous convertissant un trait d'une grande habileté; il a accommodé les interêts de la Religion & les siens; il s'assure mille plaisirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne compte de ces plaisirs-là. On le récompensera d'avoir passé sa vie avec une très-jolie Personne. J'attens avec impatience, Mademoiselle, les deux cérémonies, après quoi vous ferez à nous & à Mr. le Marquis. Je le nomme le dernier; car, ne lui en déplaît, vous appartiendrez à tous les Catholiques avant que de lui appartenir. Il est vrai que le dernier à qui vous appartiendrez, fera celui à qui vous appartiendrez le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de votre ame; mais lui, il n'est pas persuadé qu'une Personne consiste en une ame toute seule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par là. Je ne tiens pas son opinion mauvaise; & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une maniere aussi parfaite que lui.



A

A M A D A M E de P.

L E T T R E XIX.

Vous êtes bien rigoureuse, Madame, de ne vouloir point consentir au dessein de Mr. de S... pour Mademoiselle votre Fille. Vous dites que vous n'approuvez point un Mariage entre deux personnes qui sont issues de Germain; mais croyez-vous que ce soit-là un obstacle pour la tendresse? Quoi! voulez-vous que Mr. de S... trouve Mademoiselle de P... moins aimable, parce qu'il est Fils du Cousin Germain du Pere de Mademoiselle de P...? Ce raisonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'est-elle pas encore plus forte? A-t-on toujours sa genealogie devant les yeux & lors qu'on voit une Personne touchante, s'avise-t-on de penser qu'on a un Bisayeul commun avec elle? En verité le souvenir du Bisayeul est bien loin, quand l'arriere-petite-fille est présente avec tous ses agrémens. Que reprochez-vous à Mr. de S...? Il est trop bon Parent, au lieu d'amitié il a de l'amour; il s'est mépris; voilà un grand malheur. Si c'est la devotion qui vous tient, songez que tous les Gens de l'ancien Testament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille six cens soixante & quinze ans plutôt, Mr. de S... eût été obligé en conscience d'aimer Mademoiselle votre Fille. Il est vrai que les choses ont changé, mais aussi on vous prie seulement de trouver bon que l'on demande le consentement de Rome sur cette affaire. Vous savez qu'on y permet les Mariages entre des Parens quand leurs biens sont tellement embrouillez les uns avec les autres, qu'ils ne se pourroient séparer sans de grands Procès. Veritablement Mr. de S... & Mademoiselle de P... n'auront pas cette raison à alleguer; mais ce qui vaut bien autant, ils diront que les affaires de leurs cœurs sont tellement embrouillées les uns avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Si Mademoiselle votre Fille étoit une Héritiere en laquelle le nom finit & qu'elle eût tout le bien de la Maison de S... vous auriez regret que ce bien-là sortit de la Famille, & vous tâcheriez à obtenir une Dispense pour la faire épouser à un Parent d'une autre branche.

Mais

Mais présentement elle a de la beauté & des agrémens, qui sont plus rares que le bien, & qui sortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moi, qui ai l'honneur de vous appartenir, quoi que ce ne soit que par femmes, je ne laisse pas de m'intéresser extrêmement à la beauté de la Maison de P... N'allez point, je vous prie, embellir une Famille Etrangere, en donnant Mademoiselle de P... à un autre qu'à Mr. de S... ni peut-être enlaidir votre Famille, en obligeant Mr. de S... à faire un autre choix. Voyez, combien toute la Maison de L... est laide: il lui faut plus d'un Siècle pour en revenir. Profitons de cet exemple, puis que nous tenons de la beauté chez nous, prenons soin de l'y conserver.

A M O N S I E U R de S.

L E T T R E XX.

J'Apprens avec toute la joye imaginable, mon cher Cousin, que votre Dispense est obtenue; il ne vous en a coûté que quelque petite somme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'être parent de Mademoiselle de P... On a déclaré qu'elle pouvoit désormais ne vous regarder plus comme un Homme de sa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'est-ce que vous traiter en Etranger? C'est être toute à vous, & ne vous refuser rien. Je voudrois bien être Etranger à ce prix-là. Vous qui n'êtes plus son parent, vous ferez bien distingué de ces Malheureux qui le sont encore. Jouissez de la Dispense que Rome vous a donnée, mon cher Cousin; mais songez à quoi elle vous engage, & faites bien voir que ce n'est pas en vain que la Capitale du monde s'est mêlée de vos affaires. Une permission venue de si loin doit operer de grands effets ici. Sur tout, levez à Madame de P... tout le scrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiselle sa fille, & persuadez-la qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre, qui fit aussi bien l'acquit de sa conscience dans le Sacrement, car il la faut prendre par les endroits de devotion.

A

A M O N S I E U R le C. D. L. R.

L E T T R E XXI.

NE me demandez point par où j'ai su tout ce que je vais vous dire, il suffit que je le fai, & que je puis vous donner de bons conseils. Vous aimez, & vous êtes aimé; mais vous avez une sorte de tendresse si propre à faire finir bien vite celle que l'on a pour vous, que je vous assure que vous ne ferez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de vûe votre Maîtresse, vous ne la quittez pas un moment; s'il vient quelqu'un chez-elle, vous lui faites bien sentir qu'il vous interrompt; pendant des journées entieres que vous la voyez, vous ne lui parlez que de votre amour, & vous lui en parlez d'une maniere toujours languissante & passionnée. Encore un coup, si vous êtes aimé dans deux mois, je crierai miracle. La Dame a présentement des forces pour vous suivre; mais vous aurez bientôt épuisé tout ce qui est dans son cœur; & vous ferez tout étonné qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine mesure de tendresse; il la faut ménager; ceux qui ne savent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On se plaint des absences, & on ne fait que son devoir quand on s'en plaint; cependant pourvu qu'elles ne soient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit; & s'il languissoit, elles le réveillent. Ce seroit à la verité, pousser la chose un peu loin, que de se procurer des absences tout exprès; mais enfin lors que le hazard nous en procure, nous devons pester contr'elles, & soupçonner en même temps que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous servir de toute la liberté que vous avez de voir votre aimable Maîtresse à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnez par une si grande assiduité, vous le perdrez sur la durée de votre commerce. Vous ramasserez en un jour, ce qui pourroit être répandu dans toute une semaine. C'est une autre faute de la même espece, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaisir qu'on prenne à entendre le détail de vos

TOME II.

Sf

sen-

sentimens, il est impossible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au sortir d'avec vous, la Dame peut-être sans s'en appercevoir, respire & reprend haleine. L'art des conversations amoureuses, est qu'elles ne soient pas toujours amoureuses. Il faut faire de petites sorties, après quoi les retours vers ce qu'on aime sont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'est d'être toujours languoureux. Mettez-vous dans l'esprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en même temps qu'on les divertisse, & que qui fait l'un sans l'autre ne fait presque rien, & peut-être choisiroient-elles plutôt d'être diverties sans qu'on les aimât, que d'être aimées sans qu'on les divertît. La langueur a ses usages; mais quand elle est perpétuelle, c'est un assoupissement. La conduite d'un Amant doit être sérieuse & appliquée, mais sa conversation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On persuade par l'une, & on plaît par l'autre, & le plus souvent il vaut mieux plaire que persuader. L'agréement a plus fait de conquêtes que la fidélité. Je ne fais même si avec le temps la pauvre fidélité ne viendra point à être comptée pour un défaut. Il est toujours certain qu'elle ne suffit pas, & qu'elle a besoin d'être assaisonnée. Il vous en coûtera peu de chose pour cet assaisonnement. Soyez tel à peu-près que vous étiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jeter trop profondément dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laisser pas de vivre. Adieu mon cher Comte. Sachez-moi gré des conseils que je vous donne; car si je suivois mes intérêts, je laisserois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

A U M E M E.

L E T T R E XXII.

C E n'est pas fait, mon cher Comte, & vous n'êtes pas quitte de mes conseils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignez toujours, & que vous avez de la disposition à la jalousie. Ne croyez pas que je vous laisse passer ces deux choses-là. Vous êtes aimé sans dou-

doute, & fort tendrement. Sur quoi vos plaintes sont-elles fondées? Sur ma délicatesse, direz-vous. Il est bon d'être délicat, mais il ne faut pas être Chicaneur. Les plaintes de délicatesse réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croient pas qu'on doive jamais convenir de son bonheur avec la Personne qui le fait, & qui ne savent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeler cruelles & inhumaines. Mais prenez garde aussi qu'on ne se fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendresse qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'être pas cru sur sa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il est aimé lors qu'il l'est; mais s'il veut absolument se plaindre, il peut se réserver une petite matière de plaintes sur le plus ou le moins de tendresse. Encore faut-il faire ces sortes de reproches avec des transports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'est toujours un mauvais Personnage que celui d'un Homme qui se plaint; on se montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la vue aux Gens de qui on veut être aimé. Les plus insupportables de toutes les plaintes, ce sont celles qui partent d'un caractère jaloux. Si j'étois Femme, toutes ces petites jalousies qui ne signifient rien, me feroient jeter un Homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'estime assez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puissent partager leur cœur, ni changer, ou je les estime assez peu pour ne m'inquiéter point qu'elles le partagent ni qu'elles changent, & par conséquent je ne suis jamais jaloux. Je fais bien qu'absolument parlant, ce que j'aime peut m'échapper; mais enfin on prend de certaines assurances, & on dort. Si vous croyez que l'amour doive être une fureur, & qu'il faille que deux Personnes sous prétexte de s'aimer se tourmentent perpétuellement, & soient des ombres vangeresses attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteste plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point que l'on vous tienne toujours compte de vos inquiétudes, comme d'autant de marques de tendresse. L'amour en auroit l'honneur si elles arrivoient rarement; mais si elles sont fréquentes, on ne les attribuera qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choses, même en amour, quoi qu'il ne s'y trouve pas trop de raison.

A MONSIEUR le M. de C...

L E T T R E XXIII.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aime, comme vous savez, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches; je n'entens que des plaintes perpétuelles; où sont mes protestations de constance & de fidélité? Que sont devenues mes premières manières? Cela me met au désespoir; car de bonne foi, est-ce ma faute si je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je serois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ses charmes; qu'elle fasse des blessures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elle les mêmes soins & les mêmes assiduités que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'est plus le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne sais ce qu'il est devenu. Elle m'appelle ingrat, & fort mal à propos, ce me semble. Ce que je fais à présent pour elle, me coûte beaucoup, & elle devoit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien. On ne fait guère en ce monde-ci le véritable prix des choses. Je commençai de l'aimer, sans savoir pourquoi, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une considération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux sur sa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille Femmes qui ne sont pas si belles; j'étudie l'agrément de ses manières, pour y être sensible; je trouve, ou je mets de l'esprit dans les moindres choses que je lui entens dire; enfin après avoir bien excité mon cœur, il me semble que je l'aime, je sens je-ne-sai-quoi pendant un instant; mais dans l'instant qui suit, il est sûr que je ne sens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoi faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toujours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps? Je suis si chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il est je voudrois l'exterminer du monde.

A U M E M E.

L E T T R E XXIV.

ENfin, Madame de L. M. & moi, nous avons pris une forme de vie, nous sommes convenus de ne songer plus l'un à l'autre sur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce traité-là, cependant je vous assure qu'il n'est pas si aisé à exécuter que je l'avois crû; non que j'aie des tentations de recommencer le personnage d'Amant; mais c'est que le personnage d'un Homme qui a été Amant, & qui ne veut plus être qu'Ami, est très-difficile. Je ne sais comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ai tant parlé de tendresse; nos conversations me paroissent d'un ennui mortel, pour peu que je me souviene de ces conversations vives que nous avions; & par malheur je ne puis m'empêcher de m'en souvenir. Je ne serois point embarrassé à entretenir une autre sur le beau temps & sur la pluie; & je le suis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La vue seule de son Appartement me rappelle des idées, qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chez elle par une sorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoi qu'elle soit de très-bonne compagnie. J'entre dans sa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ai le sérieux d'un Amant timide, & plein d'une passion qu'il n'ose déclarer. C'est ainsi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de son côté, a toutes les peines du monde à prendre avec moi les manières qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres Gens qu'elle voit; mais sans s'en appercevoir elle me traite plus froidement, & m'adresse plus rarement la parole. Quand elle me l'adresse, on remarque bien qu'elle s'y est préparée, & ce qu'elle me dit est plus concerté, & moins naturel. Je vois bien qu'il lui seroit plus aisé, & même plus commode de me haïr que de m'aimer à demi, & que les passages les plus difficiles ne sont pas ceux qui se font d'un sentiment à un autre qui lui est tout opposé, mais à un autre qui lui ressemble. Qui m'eût dit il

y a un an que j'eusse dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M. je ne l'eusse pas crû. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une Personne ou deux, ma plus grande frayeur est qu'on ne se leve, & qu'on ne nous laisse seuls ensemble. Que deviendrois-je, bon Dieu, & de quoi lui parlerois-je? J'ai éprouvé cet embarras une fois; je vous jure que j'en suois. Il me prit comme une paralysie d'esprit, qui m'en ôta l'usage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna; & je demurai court sans pouvoir dire à peine quatre paroles. Aussi pour faire mes visites, je prens le temps que la foule y est, cette foule contre laquelle j'ai autrefois tant pesté. Plût au Ciel que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque passion nouvelle qui l'occupât, & qui lui fit perdre un reste d'attention qu'elle a sur moi! Il me semble que si elle me faisoit une infidélité complète, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le passé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je vois chez elle un Cavalier de mérite qui la trouve fort aimable; il me feroit plaisir de me succéder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres Hommes, & que je n'aie rendu la Dame plus difficile à persuader sur la fidélité. Cependant je veux croire qu'une passion n'épuise pas un cœur, & qu'on n'est pas assez sage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrois pas qu'elle eût à me reprocher, qu'il a tenu à moi que notre tendresse n'ait été éternelle, & je serois bien-aise qu'elle me donnât lieu de lui soutenir, qu'elle avoit l'ame disposée à d'autres passions, & que je n'ai fait que prévenir son changement; car je sens quelquefois ma conscience chargée d'avoir abandonné une fort jolie femme, & cependant vous savez combien je suis innocent, & combien je me suis prié moi-même d'être fidèle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderai si je suis assez heureux pour avoir un successeur. Vous êtes mon Confident, quand je n'ai plus d'amour; tant que j'en ai, aucun Mortel n'entre dans ces mystères.



A U

A U M E M E.

L E T T R E XXV.

Mes souhaits sont accomplis, j'ai un Successeur. Quand je n'aime plus, j'ai autant d'envie de n'être plus aimé, que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous assure que j'ai désiré avec un égal empressement la tendresse & l'indifférence de Madame de L. M. Enfin je les ai obtenues toutes deux l'une après l'autre, c'est tirer d'une personne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne sais comment sont faits ceux qui peuvent aimer sans être aimés, ni ceux qui se plaisent à être aimés sans aimer; l'amour n'est bon que dans le partage. C'est la plus plaisante chose du monde que les dispositions où mon Successeur est à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précédé; tantôt il me méprise de ce qu'il croit que je n'ai pu me conserver le bonheur dont je jouissois; tantôt il m'insulte comme s'il obtenoit sur moi une préférence que je lui eusse disputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé; mais il voit trop clairement que je l'ai pris; & cela le désespère. Je gage qu'il voudroit que je fusse son rival, & qu'il lui en eût coûté la moitié de son bien, car il est outré du sens froid avec lequel je regarde ses empressements & ses soins. D'autre côté la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne sais si dans les complaisances qu'elle a pour son Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire sentir. Peut-être ma présence vaut quelque chose à mon prétendu Rival. Il est toujours certain que la Dame voudroit bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon désavantage entre cet Homme-là & moi; mais le moyen? Je me tiens toujours dans les termes de céder tout. Je suis assez honnête pour être fâché de ne pouvoir pas servir d'affaïsonnement à la nouvelle tendresse de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire, c'est de lui souhaiter une passion moins vive que celle qu'elle a eue, & à mon Successeur une constance qui soit plus à l'épreuve du temps que la mienne.

A

A MADemoisELLE de T...

L E T T R E XXVI.

J'Apprens de tous côtez les progrès de mon Rival, Mademoiselle, & je tâche à me vanger de vous. Il y a ici une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce sont les traits les plus réguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde; enfin quand je puis attraper un moment où je ne songe point à vous, elle me paroît tout-à-fait aimable; mais dès que votre idée me revient, je ne sai où s'en vont ces traits, cette fraîcheur, ce teint. Votre air spirituel, & vos manières fines m'ont gâté la Flandre; je doute que je puisse désormais être amoureux en ce Pais-là. Encore si vous me répariez la perte de mes Flamandes! Mais elles sont perdues sans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation; mais si vous êtes bien résoluë à aimer mon Rival, si vous avez trouvé le secret de ne penser plus à moi, donnez-moi aussi, je vous prie, celui de ne penser plus à vous. Ou aimez-moi, ou laissez-moi aimer qui je voudrai dans ma Garnison. Ne vous présentez point toujours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez qu'elle ait sa beauté telle qu'elle pourra, sans avoir rien à démêler avec la vôtre. Est-ce que je n'aimerai plus rien, parce que je vous ai vuë? Cela seroit bon si vous m'aimiez. A quoi voulez-vous que je passe ici ma vie? Je m'occuperai de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris? Y auroit-il de la justice? La Flamande qui pensera à moi, vaudra mieux que vous qui n'y pensez pas. Si vous me fâchez, je ferai en sorte que je la trouverai belle en dépit de votre idée, & à force d'opiniâtreté, j'obtiendrai de moi qu'elle me paroisse aimable, même quand je me souviendrai de vous. Cependant vous me ferez plaisir, Mademoiselle, de ne m'obliger point à des efforts si violens, & de prendre doucement le parti de sortir de mon esprit.

A

A L A M E M E.

Sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.

L E T T R E XXVII.

O N m'a mandé, Mademoiselle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez, le sommeil trahit vos secrets. Voilà ce que c'est que de vouloir renfermer des passions, & les cacher à ceux qui les causent. Si vous m'eussiez avoué la vôtre, je vous assure que vous eussiez été contente de ma discrétion; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avez pas été assez discrète. Apprenez de là, Mademoiselle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moi de bonne grace ce que le sommeil vous fera dire sans que vous le sachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'eussiez fait en peu de mots un petit aveu de vos sentimens, que d'en parler la nuit comme une Personne insensée? L'amour ne perd rien; vous lui devez cet aveu de tendresse, il faut que vous le fassiez en quelque temps que ce puisse être. Si votre Raison vous impose silence, votre Raison s'endormira, & alors l'amour ne s'endormira pas. Votre severe vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits qui en répondra? Les nuits appartiennent à l'amour. Aussi vous voyez que le secret de tant de jours vous est échappé en une nuit. Mais oserois-je vous demander sous quelle figure je me suis présenté à vous pour obtenir que vous vous declarassiez en ma faveur; il se pourroit trouver des occasions, où je serois bien-aise de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier, & menaçant, car je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manières respectueuses & soumises. Ne dites point que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à conséquence; c'étoit vous qui parliez, vous seule; le jour c'est la contrainte, c'est la cérémonie, c'est la dissimulation qui parle. Vous verrez combien je serai désormais insensible à toutes vos rigueurs de jour, je compterai que vous vous dédirez la nuit. Heureux qui peut vous voir, vous autres Belles, telles que vous êtes.

TOME II.

Tt

A

A L A M E M E.

L E T T R E XXVIII.

Depuis que vous avez parlé de moi en dormant, je ne dors plus; & de joye, & d'inquietude, je suis ravi de vous tenir si fort au cœur; mais en même temps je tremble pour les mystères qui seront entre-nous. Je suis assez content de votre retenuë le jour, mais votre vivacité de nuit m'allarme; vous découvrirez tous nos secrets. Comment ferions-nous, Mademoiselle, pour conduire nos affaires sûrement? Je n'y fai qu'un moyen. Soyez le jour un peu moins réservée, vous le ferez davantage la nuit; car il est sûr qu'il y a une mesure de choses tendres qu'il faut dire; ce qu'on en dit le jour est autant de rabatu sur la nuit. Je ne songe plus à vous faire d'infidélité, vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermi dans votre service. Elles ont effacé pour moi tous les teints que je voyois, amorti l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choses spirituelles; que peut-on dire avec tous les efforts d'esprit imaginables, qui vaille ce que vous avez dit sans y penser? Vos songes ont entièrement ruiné chez moi la pauvre Flamande, ils lui ont fait un tort que toutes ses veilles & tous ses soins ne pourroient jamais réparer. Je suis assuré qu'elle dort fort tranquillement, & que son imagination qui ne travaille pas beaucoup le jour, est encore la nuit dans un repos bien plus parfait; or c'est-là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle personne du monde. Je ne conçois pas à présent comment on aime une Femme qui ne rêve point, & qui ne parle point en rêvant. Je refuserois Venus, si elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos rêveries, Mademoiselle, l'amour même en est une, mais la plus agréable de toutes.



A

A L A M E M E.

L E T T R E XXIX.

Les terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiselle! Vous allez épouser mon Rival. Vous dites que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conçue de votre tendresse sur ce que vous aviez parlé de moi pendant le sommeil. Ah! ne valoit-il pas mieux me laisser dans mon erreur? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'aviez donnée? Helas! la faute, & la réparation ne sont pas de la même espece. Parlez la nuit de Mr. de... si vous voulez, je me résous à en passer par là; mais ne vous enfermez pas seule avec lui dans une chambre, cela va au-delà des douces rêveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'espère que j'en serai vangé par vous-même, & qu'en dormant vous parlerez de moi à ses oreilles; mais aussi je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laisser guere dormir de peur de vous entendre parler de moi. Vous voyez, Mademoiselle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon esprit; j'ai des esperances, & des craintes; mais en vérité la partie n'est pas égale entre elles. Quelquefois je me console dans la pensée que mon Rival ne vous a pas tant aimée que moi. Il a vu que ses soins n'approchoient pas des miens; que sa vivacité sur tout ce qui vous regarde étoit moindre que la mienne; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que de sentimens, je l'emporterois sur lui; & quand il a été poussé à bout par ma tendresse, il a été implorer le secours de Mr. votre Curé; or franchement je ne m'attendois pas que Mr. le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'est pas là un procédé bien galant, je ne sai si vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Eglise contre moi, je n'ai rien à dire à l'Eglise. Je ne vous eusse pas fait ordonner en cérémonie de m'aimer, aussi n'eussai-je pas cru que quatre paroles d'un Prêtre vous apprissent ce que tous mes soupirs n'ont pu vous apprendre. Mon Rival triomphe de moi à présent; mais j'ai bien envie de voir comment lui réussiront les moyens dont il se sert pour votre conquête. Il vous trouvera obéissante à la vérité,

TOME II.

Tt 2

mais

mais bien neuve; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut seulement qu'on se laisse aimer. Votre obéissance même lui devra être suspecte, & votre vertu sera cause qu'il se défiera de votre cœur. Les Personnes aussi raisonnables que vous, ne sont point naturelles; il vaut mieux vivre avec des folles, on fait ce qu'elles pensent. Je souhaite qu'il ait ce scrupule plus d'une fois, & qu'il sente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agreable, il aura toujours quelque chose à démêler avec le Curé. Pour moi tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toujours bien mince, mais en récompense je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicatesse si raffinée, qui pût y trouver la matiere d'un scrupule sur le devoir, ou sur l'obligation.

A L A M E M E.

L E T T R E XXX.

Tout le mal n'est pas que vous vous mariiez, Mademoiselle, le pis est que votre Mariage ne puisse ébranler ma fidélité pour vous. Je n'ai point ici d'autre instrument de ma vengeance que la belle Flamande; & c'est un instrument dont il n'est pas aisé de se servir. Il ne tient pas à moi que je ne l'aime, je vais tous les jours chez elle dans cette intention, je me dispose à la tendresse le mieux qu'il m'est possible; mais de son côté elle ne seconde point mes desseins, elle ne s'aide point. Je voi une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien disputer à la Nature, mais c'est tant pis. Ses yeux qui sont grands & noirs, ne savent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joye d'avoir plû. Sa bouche qui est & la plus petite & la plus vermeille & la mieux façonnée du monde, ne fait que rire, mais elle ne sourit point; & qu'est-ce que ces ris immode- rez & souvent stupides, auprès de la douce retenue, & de l'afféterie spirituelle des souris? Si elle marche, ce n'est que pour aller où elle veut aller, ce n'est point pour se donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'est belle qu'à cause qu'on est belle avec
les

les traits qu'elle a; & si elle n'est pas laide, ce n'est point sa faute. Sur tout elle dit des choses d'une naïveté qui me fait suer; & quand je voi qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien vite la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toujours en état d'être amoureux d'elle. Je sai combien mon amour pour elle est tendre, c'est-à-dire aisé à blesser, & difficile à conserver; aussi je le ménage avec un soin incroyable, je ne l'expose point à de longues conversations, moins encore à des tête-à-tête, qui seroient des perils dont il ne se tireroit jamais, & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à subsister. Vous m'allez dire que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande, moi qui ai toujours publié qu'il n'y avoit rien de si aimable que la Nature. A cela je ne sai que répondre, sinon que si c'est la Nature, je ne croyois pas que la Nature fût faite ainsi. Je m'en étois fait une fausse idée, parce que je ne l'avois jamais vûe. Ah! que vous avez bien pris vos mesures pour me trahir, & dans le temps de mon absence, & lorsque j'étois dans un lieu où il n'étoit presque pas possible que je me vangeasse! Vous n'aviez garde de me faire une infidélité dans Paris, je vous l'eusse renduë du jour au lendemain.

A M O N S I E U R R . . .

L E T T R E XXXI.

Notre ami est-il fou de songer à épouser Madame de...? Il dit pour ses raisons qu'il est gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes? Hé bien, est-ce assez? elle n'a trait en sa Personne auquel il ne falût quinze mille livres de rente pour le reparer? Sur le pied de sa laideur, elle est fort pauvre. Mais, dites-moi, comment a-t-il fait pour la tromper? Premièrement il se faisoit résoudre à avoir un mauvais dessein sur elle, & cette resolution ne me semble pas devoir être aisée à prendre; mais puis qu'il l'a prise, comment a-t-il réussi dans ses prétentions? J'ai oui dire à cette belle personne qu'elle n'avoit nulle envie de se marier; mais que si elle étoit destinée à faire cette folie-là, du moins elle sauroit bien choisir un Mari qui ne
son-

songeât pas seulement à se rendre maître de son bien, mais qui eût une vraie considération pour elle. Ce mot de considération étoit modeste; mais dans le sens de la Dame, il vouloit dire de l'amour; & puis qu'elle a une fois pensé à faire distinction entre son bien & sa personne, par quel secret a-t-on pû lui faire croire qu'on en vouloit à sa Personne, & non pas à son bien? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rente soient indignes d'être comptées? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un simple accompagnement de ses autres perfections? N'y a-t-il plus de miroirs au monde? Cela me met en colere. Rendez-moi raison d'une si étrange duperie. Pour notre Ami, il faut qu'il ne soit pas timide ni déconcerté. Aller dire à cette Femme-là qu'il l'aimoit, qu'il feroit son plus grand bonheur de passer sa vie avec elle? Je ne crois pas que j'eusse pû avoir la même assurance que lui. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la justification des démarches que j'eusse faites, & pour le soulagement de ma sincérité, que c'étoit son bien qui me tentoit; mais que si elle m'en eût voulu rendre maître, j'eusse eu pour elle toute la reconnaissance possible. J'eusse ajouté qu'elle eût dû me choisir, parce que j'eusse empêché qu'un autre ne l'eût prise pour dupe en lui faisant croire qu'il l'eût aimée pour ses beaux yeux. En vérité une Femme raisonnable auroit dû être plus touchée d'un procédé genereux & franc comme celui-là, que de la comédie que notre ami a jouée. Vous m'allez dire qu'il est des Femmes bien sottes; il est vrai, mais enfin je suis assez sot moi-même pour ne pouvoir me figurer qu'elles le soient au point qu'elles le sont; & il y a des Gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voyes trop fines. Mandez-moi si la Dame s'est renduë un peu difficile à persuader, en ce cas-là je romprois avec notre Ami, car il faut qu'il soit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir persuadée, si elle y a apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un si bon Comédien.



A

A MADemoISELLE de C.

En lui envoyant l'Extrait de son Baptême.

L E T T R E XXXII.

JE puis me vanter, Mademoiselle, de vous faire aujourd'hui un présent très-considérable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans; & voici un Écrit en forme qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matiere-là on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fussent passées, ne le sont point, les voilà que je vous présente encore toutes entieres. Je meurs de peur que vous ne conceviez pas assez bien de quel prix elles sont; mais juste Ciel! qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnaissance n'en tireroit-il pas? Où est le blanc & le rouge, où sont les parures & les soins qui vaillent deux années? Il est bien juste, Mademoiselle, que vous ne sachiez d'usage de celles-ci que pour moi, puisque c'est à moi que vous les devez. Quand elles se seront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira; je n'aurai plus aucun droit sur votre vie; mais présentement jusqu'à vingt-deux ans elle m'appartient. Passé cela je vous remets où je vous ai prise, sauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, si nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne soyez pas disposée à me rendre justice, sachez, Mademoiselle, que je ne souffrirai point que personne vous aime sur le pied de vingt ans; je dirai par tout qu'à la vérité vous n'en eussiez pas eu davantage si vous aviez voulu, mais que vous avez refusé d'avoir deux ans de moins; & que puis que vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne songiez peut-être pas à quoi vous vous exposiez en me rendant maître du secret de votre âge. C'est pourtant un secret que le beau sexe garde bien inviolablement; & je croi que c'est le seul. Plusieurs femmes m'ont confié les affaires de leur Maison, leurs
amours

amours mêmes, aucune ne m'a confié son âge. J'en ai vu d'assez raisonnables pour prendre leur parti dans les occasions avec beaucoup de fermeté & de constance, je n'en ai point vu qui pussent faire un assez grand effort de courage & de raison pour dire leur âge. La vérité est que plus l'on a d'années, plus on voit de quelle importance il seroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiselle, qui ne vous êtes point ménagée, vous ne savez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échape quelque indiscretion. Votre destinée dépendra de moi, & il n'y aura rien à quoi je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de poignard, l'Extrait de votre Baptême sur la gorge. Je gage que vous riez à présent de mes menaces, & que vous voyez ce temps-là si éloigné, que vous ne croyez pas que je l'atteigne; en vérité je meurs de peur que vous n'ayez raison.

A M O N S I E U R . . .

L E T T R E XXXIII.

Décidez-moi un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarasse, j'ai recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou si vous voulez, je voi une assez jolie Femme, jeune, & qui peut bien inspirer de l'amour par sa personne seule. Sa folie est le bel esprit, elle veut voir des Gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit, de l'esprit par tout. Il est pourtant vrai que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penser faux, & de prendre les choses de travers, qui ne paroît pas commun. Elle va s'extasier sur un galimatias; dès qu'on parle elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a crû que je n'étois pas tout-à-fait bête; & sur ce pied-là, elle me reçoit agreablement. J'ai été d'abord touché de sa beauté, & je me persuade que par la voye du bel esprit, je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là; pour peu qu'on la poussât dans le panneau, elle y tomberoit bien vite; mais aussi si je l'entête du bel esprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Est-il permis pour

m'en

m'en faire aimer, d'en faire une Précieuse que tout le monde suïra? C'est la meilleure petite Femme que je connoisse, elle donneroit son ame pour ses Amis; & qui lui ôteroit sa chimere, elle seroit fort aimable. En vérité je fais conscience de l'y confirmer. Je sai bien que dès que je la declarerai bel esprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête lui va tourner. Vous voyez combien j'ai l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer, sans qu'elle fût bel esprit! mais je ne crois pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition-là. Tirez-moi, Monsieur, de la peine où vous me voyez, & envoyez-moi au plutôt une réponse décisive.

A U M E M E.

L E T T R E XXXIV.

Vous avez décidé pour la tromperie, & j'ai tâché à suivre votre décision; mais je ne crois pas que je fasse rien de plus que les premieres tentatives. La Dame a donné si naïvement dans ce que j'ai commencé à lui dire sur son prétendu bel esprit, qu'il ne m'est pas possible de continuer. Ma sincerité a trop pâti; j'aime mieux qu'elle ne m'aime point que de la rendre si sotté. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicatesse de conscience que moi; & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertirai bien que tous ceux qui la loueront sur le bel esprit, la tromperont & qu'elle ne souffre pas qu'on lui tienne de pareils discours. Vous qui m'avez conseillé, vous en parliez bien à votre aise, vous ne sauriez croire quel supplice c'est que de tromper une personne qui n'y apporte aucune résistance. Si elle veut se contenter d'être belle, je vais en être fou; mais je la prierai de borner là son mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une vision qu'elle y auroit toute sa vie, & je suis sûr que je ne l'aimerois pas aussi longtemps que la vision dureroit. Il ne seroit pas d'un honnête Homme de faire une folle pour la laisser là. Je n'ai pas voulu faire faire des Vers pour elle par un de mes Amis qui me fournit tous ceux

TOME II.

Vv

dont

dont je puis avoir besoin dans mes petites affaires; car je fai combien les Vers font dangereux pour son mal. Enfin si elle favoit les obligations qu'elle m'a, il me semble qu'elle devoit m'aimer passionnément. J'ai un soin extrême de la Raïson qui lui reste; je ne fai si elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'alterer le moins du monde, ce peu-là lui est d'une trop grande importance. Adieu, je suis assuré que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon desintereusement.

A M A D A M E de L. S.

L E T T R E XXXV.

Vous eussiez été bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiselle votre Fille vous eût été bien suspecte, si vous eussiez vû où nous étions hier elle & moi. Voici quelles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon Juste-au-corps, j'allois achever de me mettre en chemise, & Mademoiselle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embrasser, & de se jeter à corps perdu sur moi. C'est-là le fruit de la severe éducation que vous lui avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous dise quelque chose pour la justifier auprès de vous, nous passions la Riviere à... l'eau étoit fort émuë, & Mademoiselle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la Riviere, elle cria qu'on la remît à terre, comme s'il n'y eût pas eu aussi loin, & autant de peril qu'à passer à l'autre bord. Vous savez qu'elle n'est jamais si belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne fut si animée. Ce n'est pas l'avoir vûë que de l'avoir vûë sur terre; l'eau agitée est bien plus favorable à sa beauté. Je tâchai pourtant à la rassurer, & à diminuer ses charmes; en lui disant que bien des Personnes qui ne la valaient pas, avoient été reçûes par des Tritons & par des Naiades, lors qu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur lui avoit tellement troublé l'esprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moi qu'aux Naiades & aux Tritons, & elle voulut que je me misse en état de la tirer de peril à la nage. Je me deshabillai donc à demi, & je me repens bien de ne lui avoir pas dit qu'elle se deshabillât aussi-

bien

bien que moi, pour peser moins sur l'eau; je suis sûr qu'elle l'eût fait. Je ne fai si elle craignoit que je lui fisse une surprise, & que je ne me jettasse à la riviere sans elle, mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de sa destinée, je profitai de l'occasion; je lui fis faire vœu que si elle échapoit, elle m'aimeroit, & viendrait en pelerinage chez moi avec Madame votre Sœur, qui étoit là aussi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Là-dessus vint une vague assez forte pour me valoir encore quelque chose de plus que ce que j'avois obtenu; & sans doute je pouvois aller loin avec le secours d'un saut que fit le Bateau; mais je jugeai que si on m'avoit trop promis, on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la generosité, ou la politique de me borner. Je vous assure, Madame, que je suis fort content de la petite tempête que nous essuyâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fit plus d'effets que mille de mes soupirs. Les Céladons ne connoissent les Rivieres que pour s'y jeter de desespoir; mais je les ai trouvées propres à autre chose, & je suis bien aise d'avoir rectifié le mauvais usage que les Amans en faisoient. Je vous prie très-humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'exécution des vœux que Mademoiselle votre Fille a faits. Elle est sur terre en pleine santé; & je crains qu'il ne soit nécessaire de lui rafraîchir bien-tôt le souvenir de la Riviere & de moi.

A L A M E M E.

L E T T R E XXXVI.

J'E craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Passato il pericolo, gabbato il santo*, mais du moins on ne s'est pas moqué de moi tout-à-fait; Madame votre Sœur & Mademoiselle votre Fille, vinrent avant-hier chez moi en pelerinage. Comme elles faisoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaisirs, de peur qu'elles n'en perdissent le merite. Les deux Pelerines qui ne comptoient pas sur cela, & qui s'attendoient à être reçûes magnifiquement, furent bien surprises de trouver un petit repas en poisson, quoi que ce fût un jour gras. Mon

TOME II.

V v 2

def-

dessein étoit que tout leur représentât le peril dont elles étoient échappées; on ne leur servit que des Poissons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choisi des Brochets & des Truites d'une grosseur à leur faire avouer qu'elles étoient bien-heureuses de n'avoir pas été mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poisson qui fût-là eût été de ceux qui les avoient attenduës avec plaisir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'attesterent; & aussitôt ces Pêcheurs se mirent à danser au son de quelques Violons qu'on ne voyoit point; mais qui ne paroissoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Danse des Pêcheurs assez jolie pour se joindre avec eux, & nous fîmes un petit Bal rustique. Je ne sais comment la nuit vint; peut-être les Pelerines le savent bien; mais enfin elle vint. Madame votre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiselle de L.S. y consentoit volontiers; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls sur terre. Son avis l'emporta, les Dames demurerent & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que si leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient passé une nuit chez un Homme, elles recommenceroient leur pelerinage. Il reste à présent que Mademoiselle votre Fille accomplisse l'autre moitié du vœu qu'elle fit sur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me semble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces matieres-là sur leur parole? Plus elles sont aimables, & moins on les doit croire légèrement.

A M A D A M E D. V.

En lui envoyant un More & un Singe.

L E T T R E XXXVII.

L'Afrique s'épuise pour vous, Madame, elle vous envoie les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits; rien ne manqueroit à mon

mon présent, si je vous donnois aussi un Crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Mores & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous assure qu'il y a une de ces Bêtes-là qui respecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'esprit. Vous jugez bien que l'admirateur est le More. Outre que tous ceux de sa Nation croient fermement que les Singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fit travailler; ce More-ci a conçu une estime particuliere pour le Singe par la longue habitude qu'il a eue avec lui, & il n'a de raisonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bien aise que vous ayez toujours en votre présence un Esclave qui me représentera. Il n'est pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois besoin de quelques coups de bâton, qui l'avertissent de son devoir, il m'arrive souvent aussi de ne vous pas servir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le Singe, ne soyez pas surprise si vous l'entendez soupirer; si vous lui voyez passer les nuits sans dormir; s'il a des inquietudes continuelles quand il ne vous verra pas; s'il mange peu, s'il ne se divertit à rien; il ne se peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choses-là à me les voir faire.

A L A M E M E.

Sur la mort du Singe.

L E T T R E XXXVIII.

LE Singe est mort, Madame, j'y pers beaucoup, il n'y a plus que le More qui puisse vous faire souvenir de moi. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin, de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter assez bien auprès de vous; il n'y avoit rien qu'il n'eût pû contre-faire plus aisément que ma tendresse. Ainsi puissent crêver tous ces Rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être aussi parce qu'il imitoit ma passion, il s'est attiré vos rigueurs, & en est mort de desespoir. En ce cas-là, c'est à moi à l'imiter à mon tour, & à mourir après lui. On dit que vous le pleurez;

V v 3

rez; il est un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avez faits, mais prenez vos mesures là-dessus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir si vous avez à me regretter après ma mort. Il y a apparence que si vous pleurez celui qui ne faisoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je suis un original de tendresse, que vous auriez peine à recouvrer; il ne s'en retrouveroit que de mauvaises copies. Ne desesperez point le More, parce qu'il me représente, il seroit fâcheux qu'il eût encore par cette raison la destinée du Singe. Ne sauriez-vous laisser en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidélité & mon attachement pour vous? Je verse pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son aventure m'apprend ce que je dois espérer. Adieu, Madame, songez s'il vous plaît, que vous ne sauriez ressusciter le Singe, mais que vous pouvez me conserver.

A M O N S I E U R . . .

En lui envoyant du Quinquina.

L E T T R E XXXIX.

J E vous envoie le Remede Anglois; il n'y a point de Fièvre à present qui ose tenir contre lui, & s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne ferez guère à la mode. Je ne fâche point d'honnête Homme qui, s'il avoit pris du Quinquina sans effet, eût la hardiesse de le dire. Cependant votre Fièvre, à ce que j'ai appris depuis peu, est d'une nature particuliere, je ne sai s'il la chassera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad... vous a fait une trahison. Etes-vous fou? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on est abandonné d'une Femme? Cela est-il de ce siecle-ci? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avez fait, avec les talens de fidélité & de constance que vous possédez. Je vous jure que si le Quinquina ne servoit qu'à guerir les Fièvres qui sont causées par des chagrins d'amour, le Medecin Anglois qui gagne ici tout

tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puis que vous voulez être un malade extraordinaire, il faut vous traiter sur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre votre Remede. Il ne vous servira de rien s'il n'est précédé de quelques reflexions mûres & solides sur le caractère de la plupart des Femmes, & même sur le caractère de l'amour. Vous demandez de la fidélité à votre Maîtresse; vous seriez peut-être bien fondé si elle n'avoit jamais aimé que vous, & si vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déjà des passions qui ont fini, & malgré une experience si convainquante, vous vous imaginez que la passion que vous lui inspirez, ne finira point. Et quel privilege avez-vous, s'il vous plaît, par dessus les autres? D'ailleurs, si vous avez déjà aimé, vous devez savoir qu'on aime plus d'une fois; pourquoi la Belle sera-t-elle à son dernier attachement? Vous n'avez qu'un sujet legitime de vous plaindre d'elle, c'est qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiere de commerces amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut lui pardonner de s'en être saisie, une autre fois vous vous en saisirez sur quelque autre. Vous en ferez plus appliqué à ne vous pas laisser surprendre par une infidélité trop prompte. Malheur à la premiere Femme que vous aimerez. Enfin ce n'est pas l'intention de l'amour, que les attachemens durent si long-temps, il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif; & ensuite pour renouveler cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, & il seroit triste que l'on commençât une fois, pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec votre Quinquina, & j'espere que vous vous guérirez. Quand vous serez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entierement votre santé.



A M A D A M E...

L E T T R E X L.

Monsieur de... a voulu, Madame, que je lui donnasse une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne sai s'il ne présume point trop de mon credit, mais je veux bien m'exposer pour lui à vos refus; jugez par là combien j'entre dans ses intérêts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ses affaires; & moi, je vous prie seulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y songe plus guère quand il vous aura vû. Il cherche un accès chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occasion la bonté de le chasser de votre Chambre pour l'envoyer chez son Avocat, & chez son Rapporteur. Je vous recommande, non pas son Procès, mais sa liberté; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien aussi perdre l'autre. Sur tout je vous supplie, Madame, de vouloir bien ne sourire jamais devant lui, je connois son cœur & vos souris, il n'y résisteroit jamais. De grace, laissez-lui faire ses affaires, il ne va point à... pour vous aimer. Ne prenez point avec lui ce tour de conversation badine & enjouée, que vous entendez si bien, il n'y répondroit que trop; mais entretenez-le de l'importance d'un grand Procès, des caracteres de ses Juges, de la vigilance qu'il faut avoir; enfin de choses solides, & non dangereuses. Je sai qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque chose de plus difficile que si je vous priois de solliciter tout le Parlement en sa faveur; vous n'auriez pas besoin d'effort pour être très-bonne Amie, & vous en aurez besoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais aussi que ma vanité seroit flattée, si vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter!



A

A M O N S I E U R D'A...

L E T T R E X L I.

Puis que vous êtes destiné à passer quelque temps à... vous faites bien de me demander des conseils sur votre conduite; je connois la Ville, & je puis vous en donner d'assez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choses de sorte que vous pourrez tout reconnoître avec ma Lettre à la main. La ville est petite, & votre mérite est grand; cependant je doute que votre mérite puisse être estimé dans toute la Ville. Elle est divisée en deux Partis, qui ressemblent pour l'animosité aux Guelphes & aux Gibelins. On s'élève dans l'une de ces Cabales, ce qui est adoré dans l'autre. Je croi que bien-tôt elles se distingueront par les couleurs, & par les Armoiries. La source de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaisanteries, & sur cela elles en vinrent au point de faire déclarer tous leurs Amis, & de n'en laisser aucun dans la neutralité. Les deux Dames sont à la tête des deux Partis. S'il y a une Fête chez l'une, dans le même temps on en fait la critique chez l'autre; on n'a de l'esprit auprès de l'une qu'autant qu'on fait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez, les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle, car un Etranger qui se détermine pour l'une ou pour l'autre, est d'un grand poids, & principalement un Homme de Paris; on croit qu'il représente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuse; dans l'autre on n'en croit rien; on soutient que cet Homme-là ne se connoît pas en Gens, & fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoisseurs de France aussi bien que les meilleurs. Ainsi comptez que d'abord vous serez extrêmement couru; mais que si vous faites choix d'un des deux partis, l'autre se mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & même par votre noblesse. Si elle passe là, elle passera bien à Malte. Il n'y aura trait dans votre vie qu'on ne rappelle, on écriroit plutôt dans tous les lieux où vous avez été pour avoir des Mémoires de vos Dits

TOME II.

Xx

&

& Gestes. Le meilleur seroit de vous conserver toujours neutre, en faisant esperer à l'une & à l'autre Faction que vous vous declarerez pour elle; mais j'avouë que cette conduite est très-difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en seroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voici du moins les Portraits des deux chefs de parti que je vous envoie, afin que vous vous déterminiez plus aisément. Il n'est point question de beauté chez l'une ni chez l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'esprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre sur cette matiere-là. Pour l'esprit, Madame du T. . . l'a plus vif & plus étourdi, & Madame de S. . . plus lent & plus reposé. Aussi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpetuel, & quelquefois assez juste qu'elle jette sur l'autre; & l'autre par un mépris affecté qui se contente de peu de paroles, mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel esprit sont entrez dans le parti de la premiere, & la dernière a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'être honnêtes Gens. Si vous voulez être d'une Cohuë souvent fort confuse, mais aussi assez rejouissante, allez chez Madame du T. . . Si vous voulez voir des Gens plus sérieux, & lier des conversations plus regulieres, & en récompense plus fatigantes & plus guindées, allez chez Madame de S. . . mais enfin avant que de vous declarer pour l'une d'elles, faites provision de plaisanteries sur l'autre. Je croi déjà deviner le parti que vous suivrez, la Cohuë vaut mieux pour peu de temps, j'aimerois mieux l'autre Maison pour un Commerce qui devoit avoir de la suite. Adieu, mandez-moi au plutôt comment vous vous ferez gouverné.

A MONSIEUR de d'O. . .

L E T T R E XLII.

Vous m'embarrassez fort, mon cher Cousin, en me demandant conseil sur vos affaires. D'un côté vous êtes fort amoureux, & de l'autre Mr. votre Pere vous menace très-sérieusement de vous desheri-

heriter, si vous épousez la Demoiselle dont vous êtes amoureux. En verité, je ne sai que vous dire. Il y a sur cette matiere-là deux partis à prendre, le parti heroique, qui est de préférer la belle tendresse à tout, & le parti bourgeois, qui est de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rente pour une Maîtresse. C'est-à-vous, à vous consulter. Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros; mais la difficulté n'est pas de l'être à présent, c'est de l'être à l'avenir. Je vous conseillerois de suivre votre grandeur d'ame, si vous étiez sûr qu'elle ne vous abandonnât point; mais vous ne sauriez compter sur elle, peut-être ne la retrouverez-vous plus dès que l'affaire sera finie. En un mot, on se lasse d'être Héros, & on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point vu vingt mille livres de rente faire des Inconstans, comme toutes les Belles en font. Je sai que ces raisonnemens vous paroîtront assez grossiers, & qu'ils sont démentis par toute la Métaphysique amoureuse, je suis fâché que l'expérience que j'ai du monde, ne me permette pas de conserver des idées, que je trouverois aussi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne croi pas que l'amour fût pour faire le bonheur de quelqu'un; j'aurois assez d'envie de le croire; mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut-être que vous trouverez mille agrémens, & mille complaisances, dans la Personne que vous aurez épousée, parce qu'elle devra tout à un Homme qui lui aura sacrifié sa fortune; mais prenez-garde que ce ne soit là justement ce qui gâtera votre Mariage. Il pourra arriver fort aisément qu'on ne répondra pas à l'idée, que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je serois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fusse en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la vôtre. Il me semble qu'on est bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une femme ne doit déjà que trop à son Mari, pourquoi en voulez-vous une qui vous devra encore davantage? Songez que par là elle fera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conséquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne savez pas quel supplice ce sera pour vous, que de n'oser jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour soutenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroissiez toujours charmé de ses manieres pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous

TOME II.

XX 2

avoué

avoué que je ne voudrois pas me priver de la liberté de pester hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexion sur ces raisons, mon cher Cousin; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abstenez-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un Sermon à la maniere d'un Pere, ou d'un Oncle farouche, je ne suis pas assez sage pour avoir droit de prendre ce ton; cependant je croi vous avoir dit à peu près tout ce que vous pourroient dire des Gens, ou plus sages, ou plus chagrins que moi.

A U M E M E.

L E T T R E XLIII.

Vous m'avez écrit en vrai stile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtresse, Venus seroit bien heureuse, si elle lui ressembloit; mais ce qui vous touche le plus en elle, est justement ce qui me seroit le plus suspect, je veux dire, son esprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites, mais je meurs de peur qu'avec l'esprit qu'elle a, elle ne connoisse trop les avantages qu'elle peut tirer de votre passion, & n'entende trop bien ses intérêts. Vous ferez toujours riche quoi qu'il arrive, du moins assez riche pour elle, qui n'a rien; cela peut donner de l'amour à une Personne d'esprit. Vous devriez bien démêler ses veritables sentimens. Vous gouverne-t-elle? Prend-elle de l'empire sur vous? Se sert-elle de son pouvoir pour vous disposer au Mariage, & pour vous affermir dans le généreux dessein d'être desherité? Il est vrai que je suis fou, de vous faire toutes ces questions. On mene comme on veut un Homme aussi amoureux que vous l'êtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de votre amour, & examiner le procédé de votre Maîtresse? Ne soyez pas charmé pour lui entendre dire qu'elle est bien malheureuse de mettre de la division entre Mr. votre Pere, & vous; qu'elle ne merite point que vous lui fassiez le sacrifice d'un Bien considérable; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle, & que vous ne la revoyiez jamais; ce ne sont-là que des

dis-

discours; & quand même ils seroient soutenus par quelques larmes, ces discours ne seroient encore rien; mais observez, si quand elle vous représente l'inconvénient de perdre vingt mille livres de rente pour elle, elle n'évite point d'aprofondir trop la matiere, si elle ne coule point sur cela legerement, si dans le même temps qu'elle vous exhorte à suivre votre intérêt, elle ne vous insinué point adroitement des raisons de n'en rien faire, si elle se rend aisément aux prieres que vous lui faites de ne vous parler plus sur ce ton; enfin si elle n'est point généreuse seulement pour le paroître, & si elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, sans en essuyer le danger. Elle est dans une situation où elle ne peut donner des loüanges à la grandeur d'ame, qui ne soient des preuves presque sûres qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour sincere & desintéressé, cela veut dire que le sien ne l'est pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne fasse de vrais efforts pour vous bannir de sa vûe, & je croi qu'elle ne fauroit mieux vous marquer son peu de tendresse pour vous qu'en vous épousant. Je vous plains, mon pauvre Cousin, d'avoir à vous précautionner contre une Personne que vous aimez; mais quand il ne seroit question que d'amour, la délicatesse seule vous engageroit à étudier avec soin les manieres que l'on a avec vous; & outre cela, il est question de votre fortune, qui est une fort bonne raison pour vous faire redoubler votre délicatesse.

A U M E M E.

L E T T R E XLIV.

Vous vous plaignez de la persecution de Mr. votre Pere, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embarrasse, vous met hors d'état de vous marier de long-temps; mais pour moi, mon cher Cousin, je trouve que vous lui devez être fort obligé, il favorise votre amour, & votre raison. Vous allez être par les obstacles plus amoureux, & plus tendrement aimé, & peut-être par la longueur du temps deviendrez-vous plus raisonnable. Ou votre passion se fortifiera, ou votre bon sens aura le loisir de renaître. Ou

Xx 3

vous

vous vous marierez avec plus de joye, & plus de transports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque maniere que l'affaire tourne, Mr. votre Pere vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il feroit à propos de garder pour le plus tard qu'il se pourroit les plaisirs du Mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtez à présent, car vous ne les recouvrirez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit possible, ne le placer que vers la fin de sa vie. Je ne fais quels souhaits je vais faire pour vous; si je vous en consultois, je ne balancerois pas à souhaiter qu'on vous aimât toujours avec beaucoup de tendresse, mais il me semble qu'une infidélité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriez auprès des Dames le mérite d'avoir été Homme à mépriser vingt mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, & vous auriez réellement le profit de les avoir conservées. Si votre Maîtresse vous aime, j'espère que son amour diminuera peu à peu au bout d'un certain temps, selon la destinée de toutes les passions, & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guérira; mais si elle ne vous aime pas, & qu'elle ne fasse que jouer un Personnage d'Amante, elle aura assez d'esprit pour le jouer toujours. Ainsi prenez garde à n'être pas la dupe d'une constance, que vous aurez lieu de soupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Cousin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le sentez peut-être pas assez. On diroit que votre destinée vous a fait exprès une situation la plus embarrassante qu'on puisse imaginer. Vous n'êtes ni assez gueux, ni assez riche. Si vous étiez plus gueux, vous n'auriez aucune matiere de soupçons du côté de l'amour, vous seriez sûr qu'on n'aimeroit que votre Personne, & si vous étiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du côté de la fortune.

A M A D A M E d'O...

L E T T R E XLV.

IL est vrai, Madame, qu'avant votre Mariage, j'ai tâché par toutes sortes de moyens d'ébranler la fidélité de Mr. d'O... à votre égard;

égard; mais faites reflexion, s'il vous plaît, que pour être toujours en état de parler contre vous, j'ai eu l'esprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous êtes. J'avois ouï dire à tout le monde, que cette précaution-là étoit nécessaire pour être votre ennemi. Le bruit commun étoit qu'il n'y avoit pas de comparaison entre vous, & vingt mille livres de rente; mais comme je ne vous ai pas vûe, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avouerez qu'un mérite qui l'emporte sur vingt mille livres de rente, est rare. Je suis ravi d'avoir écrit à Mr. votre Epoux je ne fais combien de Lettres, où je lui empoisonnois l'esprit sur votre chapitre le plus adroitement que je pouvois; sans cela je tremblerois que sa passion ne pût pas tenir contre le Mariage, mais je fais à présent de quel caractère elle est, & je suis sûr que l'estime solide sur laquelle elle est fondée, durera toujours. Voyez combien je suis bon Parent, Madame, c'est l'avoir bien marqué, que de m'être déclaré contre une si aimable Personne que vous êtes; jugez ce que je ferois, si ce zele de Parent avoit présentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous dissimuler une crainte que j'ai, & qui part peut-être d'une mauvaise conscience qui me reproche ce que j'ai fait. J'ai peur que quand je vous verrai, vous ne vous mettiez en tête de me prouver trop bien que l'attachement de mon Parent pour vous, étoit très-raisonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vengeance; faisons une paix sincere, je ne me présenterai point à vous que vous ne m'aïez donné parole de n'être point trop belle, ni trop pleine d'esprit.

A M A D E M O I S E L L E de N...

L E T T R E XLVI.

Vous venez donc à Paris, Mademoiselle, j'en suis ravi; il étoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choses du monde ne se connussent point. Je vous assure que vous vous causerez une admiration reciproque. Vous prétendrez peut-être cacher ici que vous soyez Provinciale, parce que vous n'avez ni l'accent, ni l'air, ni les manieres de Province; mais je vous avertis que j'ai dit à tout le monde

de que vous n'êtes jamais venue à Paris. Je suis de la même Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne consentirai point que vous lui ôtiez l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée aussi-bien qu'elle a fait. Je vous attends avec impatience pour confondre des Parisiennes, qui croient que s'il se trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ni agrément ni politesse. Je ne sais si quand elles vous auront vûe, elles voudront bien exposer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reste, Mademoiselle, ne songez pas à conserver votre tranquillité & votre froideur en ce Pais-ci. Il entre des indifférentes dans Paris, mais il n'en sort point. Vous n'avez qu'à nous dire quelle sorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & même si vous ne voulez pas perdre ici de temps à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moi un Mémoire des perfections que vous souhaitez qu'il ait, & vous verrez à votre arrivée un Cavalier de ce caractère, qui ira vous offrir ses soins.

A MADAME de N...

L E T T R E XLVII.

JE vous jure, Madame, que si je ne savais très-certainement que Mademoiselle votre Fille n'étoit jamais venue à Paris, je croirois qu'elle y auroit passé toute sa vie. Il semble qu'elle se soit fâchée de ce qu'on lui a dit qu'elle auroit ici bien des sujets de surprise & d'admiration; & elle regarde toutes choses avec une espèce de fierté & de dédain qui me charme; car ce sentiment est tout-à-fait aimable dans une jeune personne qui se sent belle, & qui ne veut pas que rien soit en droit de lui causer de l'étonnement. C'est parce qu'on lui avoit trop vanté Paris, qu'elle se fait un honneur de le voir avec cette indifférence; mais en vérité Paris n'en use pas de même à son égard; je l'y avois extrêmement vantée, & on ne laisse pas de l'y trouver très-accomplie. Je ne me fusse pas hasardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cause de mon propre intérêt, que de celui de la Personne que j'aurois annoncée; mais je savais que Mademoiselle de N... étoit si propre à plaire à tout le monde, que le bien que je

di-

dirois d'elle avant qu'on l'eût vûe, ne lui feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne se fasse des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à son service sans y penser; je lui ai déjà bien recommandé qu'elle y prit garde, & qu'elle ne s'amusât pas à faire étourdimement des conquêtes de tout ce qui s'offriroit. Je serois bien aise que pour éviter cet inconvénient, elle eût choisi quelqu'un, sur qui elle jettât tout l'effet de sa beauté; mais je ne sais si les avis que vous lui avez donnés à son départ, ne seroient point par malheur contraires aux miens; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas même pour se donner le plaisir de le tourmenter.

A L A M E M E.

L E T T R E XLVIII.

C'Est sans doute, Madame à Mademoiselle de N... que nous avons l'obligation des plus grands plaisirs que nous ayons eus ce Carnaval. Vous en conviendrez quand je vous aurai fait une petite relation de ce qui se passa le Mardi-gras. Nous avons imaginé une assez jolie Mascarade. Notre dessein étoit de représenter les Amadis, & Mademoiselle votre Fille avoit obtenu de Madame sa Tante, qu'elle masquerait aussi bien que nous. Nous nous fîmes un vrai plaisir de la seule idée d'être habillés comme ces vieux Fous qui couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiselles scrupuleuses, qui montoient en croupe derrière eux, & les suivoient dans leurs aventures. Nous consultâmes toutes les Tapisseries anciennes pour prendre les vrais Habits de ce siècle-là, & pendant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre chose parmi nous. Aujourd'hui l'un ajustoit la figure d'un Heaume, demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les soins que nous donnâmes à faire faire notre équipage Romanesque. Enfin le Mardi-gras vint, ce jour que nous avions tant désiré pour notre Mascarade. Nous nous assemblâmes le soir chez Madame de... pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin, avec Messieurs de... qui étoient aussi destinés à être Chevaliers Errans. Mademoiselle de N... ne nous a jamais paru si belle

TOME II.

Yy

le

le que quand elle fut habillée en Oriane. En vérité c'est une beauté de tous les siècles; elle étoit charmante avec la parure de sa Trifayeule. Nous nous préparions à partir tous pleins de joye, & bien disposez à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaisirs pour toute notre nuit. Sur cela Mademoiselle de N... nous dit avec un air d'enjouement que je tâcherois à vous exprimer, si vous ne le connoissiez pas; *Je vais vous paroître folle, & je le suis peut-être; mais si j'en suis crüe, nous nous deshabillerons tous; & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher. J'ai déjà remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'est attendu à y avoir bien du plaisir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le dessein en a été fort agréable, l'exécution ne l'a pas été.* Tout le monde condanna d'abord son avis; mais quand on y eut donné un moment de réflexion, on trouva qu'elle disoit vrai, & aussi-tôt chacun jeta une piece de son équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joye causé par la bizarrerie de ce que nous faisions, qu'il eût été impossible qu'aucun Bal nous eût rejouis autant. Dieu sait combien nous plaifantâmes sur notre dépense perdue, & sur notre Chevalerie avortée; ces folies nous menerent si loin que nous ne nous séparâmes qu'à cinq heures du matin, c'est-à-dire, aussi tard que si nous eussions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agreable pendant notre Carnaval. Nous avons résolu de donner désormais tous nos projets à renverser à Mademoiselle votre fille.



LET-



LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U...

LETTRE I.

CROIREZ-VOUS ce que je vais vous dire? Notre Ami le Marquis de... est aimé de sa Femme. Vous savez avec quelle répugnance elle l'a épousé, & combien elle a eu de peine à prendre la résolution d'avoir vingt-cinq mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils sont mariez, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu se dédire sitôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-être avoit-elle quelque honte de ses nouveaux sentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle lui dit publiquement

TOME II.

Yy 2

mil-

mille choses tendres, & lui donne de petits noms. Vous ne sauriez croire la mauvaise grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie Femme. Cela ne lui sied point du tout, & c'est un ridicule pour lui que d'être appelé *mon Cœur*, par une belle bouche; & regardé amoureuxment par de beaux yeux. Du temps qu'il ne faisoit que se plaindre des duretez qu'on avoit pour lui, il est vrai qu'il se plaignoit d'une manière brutale & souvent impertinente; mais on trouvoit bon qu'il se plaignît, c'étoit le personnage qui lui convenoit, on le lui laissoit faire; mais qu'il soit aimé, on n'y sauroit consentir. N'allez pas vous imaginer, que je sois jaloux de son bonheur & amoureux de la Dame; je vous proteste que non, c'est seulement qu'on feroit bien-aïse de voir un certain ordre raisonnable dans les choses, & qu'on est blessé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une chose trop douce & trop obligeante qu'on lui dit, par un gros ris qui retentit dans sa vigoureuse poitrine; & quelquefois, ce qui est plus insupportable, il prend un air sérieux qui avertit sa Femme qu'il faut moderer un peu sa passion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendissiez presentement parler sur la galanterie. Depuis l'heureux succès de son mariage il se croit né pour l'amour; il se mêle de debiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune se parent, que c'est toujours la faute des hommes, s'ils sont maltraités; qu'il n'y a point de rigueurs éternelles; qu'on ne manque point de cœur quand on les fait bien attaquer; & enfin tout ce qu'on a coutume de dire en general pour se le faire appliquer en particulier. Vous jugez bien que de sa vie il n'avoit encore tenu de pareils discours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de sujet d'être content qu'il s'imagine; sa Femme est folle de lui, elle le fera bien-tôt de quelque autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un Mari qui n'est pas aimable, que d'être aimé dès qu'il est Mari, il faut qu'il ait plu par des agréments qui ne peuvent pas lui être particuliers. Je vous répons que Madame... doit avoir un temperament sur lequel la vertu du Sacrement a operé tout aussi-tôt; & si ce temperament favorable a trouvé un certain merite au Mari, il est à craindre qu'il ne le trouve aussi à bien d'autres. Voilà ce que c'est que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les sentimens qu'elle prend dans son devoir, cela est sûr, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait causez trop soudainement, cela est plus agreable, mais peu sûr. On seroit bien embarrassé à choisir; le meilleur est, je croi, de ne choisir point.

A U M E M E.

L E T T R E II.

JE vous l'avois bien prédit, c'en est fait, le pauvre Mari n'est plus aimé; on ne l'appelle plus que *Monsieur*, quelquefois *Mon cher*, mais rarement & languissamment, & je voi un jeune homme bien fait & assidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévoi même que le Mari n'en sera que mieux trompé, parce qu'il a été aimé pendant quelque temps; on l'a rempli d'une opinion de son mérite qui ne lui permettra pas d'être jaloux, ou s'il vient à l'être, Dieu fait comme on lui reprochera qu'il n'aura pas rendu justice à la tendresse qu'on lui a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on lui a donnez, ou l'empêcheront de se plaindre, ou serviront de reponse à toutes ses plaintes, & je vous assure qu'il les payera bien. Mon Dieu! que cet homme-là paroitra haïssable à des yeux desabusés! car il le leur paroitra beaucoup plus qu'à d'autres par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toujours trouvé aussi sot qu'il est. Croyez qu'on lui demandera bien compte, & qu'on le punira bien severement de ce qu'il aura pris la liberté d'imposer à une jolie femme, & eu la hardiesse de jouir de son amour. Tout ce qu'il pourra dire pour sa justification, c'est qu'il a été assez naturel qu'elle commençât par lui la carrière de galanterie où elle va entrer, puis qu'il a été le premier, quoi qu'indigne, qui se soit présenté à elle. En effet il semble qu'il faille expedier promptement un Mari, & aller delà aux autres; c'est une affaire faite, & on n'y revient plus. Je croi celle-ci bien finie, & si toutes les autres vont aussi vite, l'Histoire de Madame... sera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-être est-il à souhaiter pour le Mari qu'il soit bien grand, il auroit du moins la consolation de voir que personne n'auroit fait sur le cœur de cette belle Personne des impressions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A...

L E T T R E III.

IL faut que je vous satisfasse, & que je vous mande tout au long ce qui se passe chez Madame de L... depuis qu'elle est Veuve. Elle ne songe, comme vous devez favoir, qu'à prendre un second Mari, mais quel Mari? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on ait des desseins sur son bien, plus que sur sa personne; délicatesse très-fondée & très-raisonnable, mais qu'elle ne devrait pourtant pas écouter. Elle observe dans ses discours de diminuer son bien autant qu'elle peut pour empêcher les vœux & les soupirs de ses Amans d'aller de ce côté-là, & en même temps elle diminue aussi son âge; mais elle ne peut faire de tort ni à l'un ni à l'autre, on fait que le bien est grand, & l'âge aussi. Je voudrais que vous vissiez avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiselle sa fille. Aussi-tôt qu'on parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'est pas là ce qui durera dans cette jolie personne, mais que ce qui la rendra long-temps aimable, sera sa taille & sa figure. Et pourquoi cette distinction? C'est que sa Mere est encore d'une figure assez noble, & d'assez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiselle de son côté a un grand intérêt à empêcher que sa Mere ne se remarie; aussi elle s'y employe avec toute l'adresse possible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manieres propres à séduire Madame de L... & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la Fille se jettent à la traverse; on a pour lui faire lâcher prise, & pour l'attirer à soi des secrets infailibles, que la beauté & la jeunesse fournissent; on rend la mere jalouse, & il n'en faut pas davantage; car quand elle l'est une fois, elle fait autant de bruit, & est aussi difficile à appaiser, que si elle n'avoit que vingt ans. Il seroit à craindre pour la Demoiselle qu'il ne se trouvât quelque homme de bon sens qui allât droit à son but, & qui ne se laissât point donner le change. Mais heureusement Madame de L... n'admet que de jeunes gens à soupirer pour elle, & de jeunes gens seront toujours les dupes de

de sa fille. Je vous avouerai que je lui ai fait pendant quelque temps une méchanceté. J'ai fait semblant d'être amoureux de la mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Aussitôt voilà la fille qui met en usage toute la plus fine coquetterie pour faire une diversion. J'avois dessein de l'alarmer un peu, & je ne donnois pas dans le piège; mais enfin je la tirai de peine il y a quelques jours par une Lettre que je lui écrivis. En voici une copie. Je vous l'envoie, parce que cette Piece peut servir à l'histoire du Veuvage de Madame de L... que vous aviez envie de favoir.

A MADEMOISELLE de L...

L E T T R E IV.

Dites la verité, Mademoiselle, n'êtes-vous pas bien aise que je prenne la peine de vous écrire? Vous avez si fort éprouvé ma fierté, que vous devez être infiniment sensible aux moindres graces que je vous fais. Ne souhaiteriez-vous pas même de trouver cette Lettre-ci pleine de tendresse, & pour tout dire, d'amour? Je sais l'usage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame votre mere, de ce que j'oserois vous écrire de pareilles choses, vous seriez ravie de la desabuser de ma fidelité. Mais n'esperez rien, je ne vous parlerai point encore d'amour; il s'agit seulement de favoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir votre Beaupere. Je me contenterai que vous fassiez pour me récompenser de ne l'être point, ce que vous avez fait jusqu'ici pour m'empêcher de l'être. Souvenez-vous, Mademoiselle, de toutes les bontez que vous m'avez marquées, vous m'y avez accoutumé, il m'est impossible de m'en passer à l'avenir; je vous connois des regards, & des façons de parler que je vous redemanderais toute ma vie. Il vous sera d'autant plus aisé de me continuer toutes ces faveurs, que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faisois. J'ai admiré votre perseverance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moi, mais foyez sûre que vous me trouverez désormais moins fier & moins insensible.

Je

Je ne laisserai plus sans réponse les choses obligeantes que vous me direz, & quand vous ferez des pas vers moi, je commencerai à en faire vers vous. Si vous changez de manières le moins du monde, je redeviens Beaupere, & je saurai bien m'attirer votre tendresse par les soins que j'aurai pour Madame votre mere, lorsque je ne me l'attirerai pas par ceux que j'aurai pour vous-même. Mais, Mademoiselle, pourquoi faudroit-il prendre ces voyes détournées? Pourquoi ne pourroit-on réussir auprès de vous qu'en faisant sa cour à une autre? Dès qu'on a de l'attachement pour Madame votre mere, vous vous chargez de le payer; qu'on en ait pour vous, vous n'y songez pas. Il vaudroit mieux, ce me semble, remettre les choses dans leur ordre naturel, Madame de L... récompenseroit ses Amans, & vous les vôtres, & en ce cas-là je vous promets fidélité.

A M A D A M E...

L E T T R E V.

JE vous prie, Madame, que je vous fasse une histoire assez extraordinaire, mais dont je vous garantis la vérité, & qui est nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur salutaire des forces de l'amour, & vous servira à vous faire voir que dès qu'un Amant est d'une certaine persévérance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec lui. La L... étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pu trouver moyen de plaire; soins, assiduités, respects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit été inutile. A la fin un beau jour qu'il étoit dans le cabinet de la Dame seul avec elle, il lui déclara que puis que rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit résolu de mourir. Jusques-là il ne tenoit qu'un discours fort commun; mais voici ce qu'il y eut de particulier: *Et afin, lui dit-il, que vous jouissiez pleinement de ma mort, & que vous ayez le plaisir de la voir arriver par degrez, je veux mourir de faim ici dans ce Cabinet; & sur cela il se jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en moquer, & le laissa là, fort sûre qu'il n'y feroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le soir arrive, la*

nuit

nuit vient, & il est encore dans le Cabinet. On va le trouver, on lui demande s'il est fou, s'il veut passer là la nuit. Il ne répond pas un seul mot, & oblige la Dame à sortir. La nuit se passe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à résipiscence; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire mes dernieres paroles.* Il jette un regard languissant sur elle, pousse un soupir, & tourne la tête d'un autre côté. Le troisième jour, la Dame plus embarrassée que jamais, lui porte elle-même un bouillon. Dieu fait avec quel souris dédaigneux il le regarda. Il paroisoit considérablement affoibli; il avoit déjà je ne sais quoi d'égaré dans l'air de son visage, & quelque chose d'éteint dans les yeux. Le quatrième jour, la Dame fit des réflexions profondes sur le scandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet! mort par un desespoir! mort de faim! je suis perdue; cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la vérité, & on fera mille plaisanteries.* Peut-être aussi fut-elle touchée d'une marque de passion si extraordinaire. Pourquoi non? Je croirois bien que cela fit autant d'effet sur elle que la crainte du scandale. Quoi qu'il en soit, elle l'alla trouver, & après une dernière exhortation, qu'il paroisoit même n'entendre pas, parce qu'il étoit déjà mourant, elle lui dit que puisqu'on ne pouvoit le faire sortir de là par aucune bonne raison, il en sortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre moribond tourna languissamment les yeux vers elle & demanda s'il avoit bien entendu, ou si ce n'étoit point un songe qui se formât dans un cerveau malade & épuisé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit; aussi-tôt la vie revint en lui, & non seulement la vie, mais une vivacité surprenante, avec laquelle il se fit payer de ce qu'il alloit sortir du Cabinet. Jamais il ne se fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame fût assez bon gré à ses charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'aient eu bonne part au miracle; mais il est constant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain, & quelques bouteilles de vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement sous un lit de repos qui étoit dans le Cabinet; car comme il avoit prévu sa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dresser les cheveux à la tête. O siecle! ô mœurs! dites-vous. Heureuse cependant & trois fois heureuse, qui a des Amans qui savent fourber ainsi. On a l'honneur d'avoir fait l'inexorable, & le plaisir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien senti l'obligation qu'on avoit à notre Ami la L... & que pour la reconnoître on l'a ren-

TOME II.

Zz

voyé

voyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne merite point aussi la gentillesse de son invention ! D'autres emportent les Places qu'ils assiegent en les affamant, lui il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant lui-même. Le stratagème est le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est qu'une autre fois les Dames ne laissent crever les hommes qui voudront mourir ; je ne croi pourtant pas que ce peril-là soit bien grand. Vous voyez dans cette Histoire qu'il eût fallu que le Cavalier se fût retiré honteusement si les provisions eussent manqué ; mais les rigueurs de la Belle ne durèrent pas aussi-long-temps que le pain & les bouteilles de vin.

A M O N S I E U R D E...

L E T T R E VI.

LA jolie chose, Monsieur, que votre petite Parente, & que je vous suis obligé de m'avoir fait voir ce trefor avant qu'il paroisse dans le grand monde ! C'est la plus aimable figure que j'aye jamais vue, & il me semble que la simplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuses qui ont eu jusqu'à present soin d'elle, relève beaucoup ses agréments. Moi qui n'estimois pas l'éducation des Convents, je commence à en être charmé, & je ne sai plus comment on peut aimer une jeune personne déjà toute dressée aux manieres du monde. Mademoiselle de V... a sans doute beaucoup d'esprit ; mais comme elle n'a point encore entendu parler des Gens raisonnables, elle pense plus qu'elle ne peut exprimer, & je voi avec un plaisir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réussir. Elle sent la différence de ses Phrases de Convent à celles dont je me sers, & je suis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'est pas que je n'entrevoie dans cette honte quelque chose de fier, & qui semble me dire que je n'ai sur elle que l'avantage de l'expérience. Je remarque même que quand je me suis servi de quelque façon de parler qui lui est nouvelle, & qui lui a plu, elle ne la prend pas aussi-tôt, mais elle attend quelques jours à s'en servir, apparemment pour dissimuler qu'elle ait rien appris de moi. Elle est si fâchée que j'aye presentement plus d'esprit qu'elle,

qu'elle, qu'assurément elle en aura plus que moi avant qu'il soit peu. Je n'ai pas pû m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien sur les choses du cœur, elle n'en parle que dans un certain stile tiré des livres de devotion qu'elle a lûs, & qui transporté du Divin au Profane, fait un effet assez plaisant ; mais elle ne laisse pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je souhaiterois qu'en ce langage devot elle voulût m'exprimer des sentimens, qui ne le fussent pas. Elle vient toujours à la Grille accompagnée d'une Reverende Mere qui ne montre point son visage, & qui de dessous un Voile baissé pousse mal à propos des Sentences sur le mépris du monde, & la vanité de nos occupations ; & cependant elle se plaint lors que je fais mes visites, ou moins frequentes, ou plus courtes. Ce n'est pas assurément que je lui tiennne des discours aussi édifiants que pourroit faire son Confesseur. Nous sommes déjà en quelque sorte d'intelligence, la jeune Pensionnaire & moi, sur les sottises de la Reverende Mere, & il y a eu quelques signes d'yeux qui ont passé par devant le Voile noir sans être apperçus. Plaise à l'amour que notre intelligence puisse aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient se planter devant nous ; j'en aurois en verité un double plaisir.

A U M E M E.

L E T T R E VII.

JE commence une éducation de Mademoiselle de V... un peu différente de celle qu'on lui a donnée jusqu'à present. Je lui ai envoyé le Roman de Cyrus avec la permission de la Mere qui la gouverne ; & il a été expédié tout entier en quinze jours. Aussi en a-t-elle les yeux tout battus, & je croi que ceux de la Reverende Mere le sont aussi, car elle a voulu goûter du poison avant sa Pensionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapissante, où il entroit de la vieillesse, de la tendresse, & outre tout cela, je ne sai quoi de particulier aux Religieuses. *Mon Dieu ! Monsieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuse lors qu'elle avoit tant d'angoisses dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Artame-*

mene! Je trouvai la remarque fort proportionnée au génie d'une Religieuse, toujours gênée & captive; & la petite Pensionnaire, qui l'entendit bien en ce sens-là, répondit brusquement: *Oui, mais Artamene étoit toujours en Campagne pour enlever Mandane, & pour nous, personne n'y songe.* Vous voyez que l'exemple de cette Heroïne les a assez mises toutes deux dans le goût des enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdrait pas ses pas; mais je ne voudrais pas l'être de toutes les deux. Cyrus a fait sur Mademoiselle de V... l'effet que les Romains font toujours sur de jeunes personnes qui n'ont rien vû; elle s' imagine le monde fait sur ce modele. Je tâche de la résoudre à ne pas exiger de ses Amans tout le mérite d'Artamene, & à leur en relâcher quelque chose, sur tout, ce respect outré qu'il avoit pour sa Maîtresse, & en mon particulier je lui avoué, qu'à moins que ce caractère heroïque ne soit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y puis pas prétendre, & que je ferois aussi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pié de la lettre, tout ce qu'elle a vû dans son Livre. Il n'y a pas grand mal à cela; le monde l'aura bien-tôt defabulée, & j'espère même qu'elle viendra aisément à goûter la différence qui est entre le Romanesque & le naturel. Peu de Femmes consentiroient au rétablissement de la discipline amoureuse des Romains.

A MADemoISELLE de V...

L E T T R E VIII.

Vous voulez bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit. J'ai crû d'abord que c'étoit quelque chose de fort glorieux pour moi; mais je vois que je vous en donne tant en peu de temps, que je n'ai pas grand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir diminué extrêmement le mérite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnez en récompense ce que je n'oserois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Convent. Si cependant je croyois qu'il n'y eût que vous qui dussiez la voir, je hazarderois le mot d'amour; car je vous avoué que je n'ai pas tant de respect pour vous, que pour

la

la Mere de... Les jolies personnes en inspirent moins, & vous êtes assurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiselle, de l'échange que vous voulez que nous fassions ensemble. J'aime mieux vous donner de l'esprit *gratis*; je vous declare que je n'ai point affaire d'amour. Ce qui me déplaît le plus, c'est que votre reconnaissance est si exacte, que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'esprit que je vous donne. A ce compte je vous aimerois toute ma vie? Je vous rends très-humbles graces, je n'ai jamais été amoureux de cette façon-là. J'ai promis à chaque Belle que j'ai quitté, que je n'en aimerois jamais d'autre plus fidèlement. Voulez-vous que je manque tout d'un coup à tant de promesses qui étoient les seules que j'espérois de pouvoir tenir? Ne me permettez-vous point de conserver à l'égard de tant d'aimables personnes, cette espece unique de fidélité? Vous me rendrez infidelle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y résoudre, si je continue de vous voir; mais du moins recompensez-moi sur le pied de cette multitude & de Maîtresses passées, & de Maîtresses à venir que je vous sacrifie; car pendant le reste de ma vie, que je vois bien qu'il faut vous dévouer, j'étois homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de passions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle esperance d'amours à naître. Je n'ai point de regret à la diversité qui se fût trouvée dans ma vie, j'eusse aimé tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une personne gaye, tantôt une serieuse; mais il me semble que vous rassemblez le mérite de tous ces differens caracteres. Vous me paroissez gaye & serieuse; & ce qui est plus surprenant, j'ai tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même temps. Il vaut autant que je vous aime vous seule, que si je m'étois amusé à aimer en détail toutes ces autres personnes qui sont en vous en racourci; mais aussi afin que l'Empire d'Amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimassiez autant qu'elles auroient pû faire toutes ensemble. Vous êtes jeune, il seroit extrêmement glorieux que votre coup d'essai fût quelque chose de grand.



Zz 3

A

A MONSIEUR D'E...

L E T T R E IX.

J E suis perdu, mon cher Monsieur, je me suis brouillé au Convent par une imprudence que j'ai faite. J'écrivois à Mademoiselle de V... & je lui mandois que je hazarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour si la Réverende Mere sa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je respectois cette bonne Religieuse plus qu'elle, parce qu'elle étoit assurément moins jolie. Je ne m'aperçus que trop à la premiere visite, qu'elle avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je sentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop respectée. Je crus que pour remédier à tout, il ne falloit que lui manquer de respect, quoi que cela ne fût pas aisé; je lui dis cent folies qui ne s'adressoient qu'à elle, j'attaquai ce Voile baissé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviser. Je lui dis que nous étions bienheureux qu'elle n'en pût pas mettre un sur son esprit comme sur son visage; que l'obstination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hausser, ne pouvoit être qu'une marque de sa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en peril, qu'il falloit l'en remercier en même temps qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles sottises ne furent pas dites, & quelles sottises du moins aussi grandes ne furent pas réponduës? Il n'y a que vous qui le sachiez, ô Grilles, confidentes & temoins de mes peines. Cependant je n'avançai rien, & cette bonne Religieuse ne me veut pas moins de mal pour sa beauté méprisée, que Junon en voulut autrefois à Paris. Il est vrai que j'ai un peu plus de tort que lui, car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit vu, moi j'ai condamné la Junon voilée sans l'avoir vuë; heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoissance de cause que Paris. J'ai déjà été refusé deux fois à la Grille sur d'assez mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon esperance est, qu'il viendra bien-tôt à la bonne Mere quelque menace d'apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vrai, je croi qu'une apoplexie toute entiere feroit encore mieux.

A

A MADEMOISELLE de V...

L E T T R E X.

P Uisque enfin vous allez paroître dans le monde, Mademoiselle, je veux me mettre à prophétiser, & lire dans l'avenir votre destinée. Imaginez-vous un grand cri qui s'élèvera dans Paris, & mille voix confuses où l'on pourra seulement distinguer, *qu'elle est jolie! qu'elle est belle!* Jusqu'à présent on vous a vûe dans le lieu où vous avez été, mais personne ne vous a encore regardée, hormis moi qui certainement me suis bien acquitté sur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiselle, vont être à peu près pour vous comme les miens; vous n'y remarquerez peut-être pas de difference; mais si vous me permettez de mêler quelque chose de triste dans mes prédictions, les premiers jours de votre apparition une fois passés, vous ne trouverez plus dans les yeux des autres ce qui fera encore dans les miens. Vous entendrez incessamment autour de vous une sorte de bruit sourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoutumée; cela s'appelle des soupirs. Ils seront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déjà entendus de moi. Peut-être seulement seront-ils poussés un peu plus haut, mais ce ne sont pas là les meilleurs. Sur tout il tombera sur vous de toutes parts une grêle de certaines choses agreables qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs, vous en ferez si accablée, qu'à peine aurez-vous le loisir de respirer; dès que vous vous en ferez défenduë d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoutumiez trop à ce langage flatteur qui ne sera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidèlement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moi, si vous n'étiez pas presentement la seule personne de votre Sexe pour qui je m'intéressasse, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes eussent à engager leurs Amans de la meilleure maniere dont elles pourroient s'aviser, & qu'elles veillassent de près à la garde de leurs Captifs; car à votre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompuës, & de Maîtresses abandonnées. Je suis persuadé qu'a-

qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on se hâteroit de favoriser, & une autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire selon les différentes maximes qu'ont les Dames pour conserver leurs Conquêtes; je croi pourtant que la plupart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiselle, il est très-certain que votre sortie du Convent est un événement très-considérable dans le monde qui aime & est aimé, & qu'il y doit causer une grande revolution. Une jeune Divinité de seize ans comme vous s'y est bien-tôt fait reconnoître pour ce qu'elle est, & dès qu'elle se fait voir, tout tombe à ses genoux. Pour moi, si je ne suis pas tombé aux vôtres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, songez que c'est la grille qui m'en a empêché, car ce n'est point la coutume d'adorer de loin de si jolies Divinités, on ne tombe point à leurs genoux sans les embrasser.

A. M. L E C H E V. D U B.

L E T T R E X I.

Que direz-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer sur une des plus belles choses que vous ayez jamais faites? Vous êtes amoureux de Madame de M... Assurément ce ne sont pas les sens qui vous la font aimer, je croi qu'il n'y en a pas un seul qui ne dépose contre elle; mais elle a beaucoup d'une certaine forte d'esprit, & c'est là le mérite qui vous touche. Rien n'est plus louable que ce mépris des beautés sensibles & matérielles, & ce goût vif pour les beautés spirituelles & invisibles. Il y a même beaucoup plus qu'un simple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres; vous allez à ces beautés invisibles & spirituelles au travers des laideurs matérielles & sensibles qui se présentent en votre chemin. Sans doute votre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous êtes entré en contestation de spiritualité avec quelque Ange. Cependant c'est cela même qui ne peut être approuvé dans un siècle aussi corrompu que le nôtre; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & sur tout ne le faites point pour une personne aussi éloignée de l'être. Puisque vous

croyez

croyez que cette femme-là a tant d'esprit, imitez-la, je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour votre esprit. En eussiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore besoin auprès d'elle de la jeunesse, & des agrémens dont elle est accompagnée. Prenez les maximes qu'elle a sur l'amour, & vous n'aurez bien tôt plus d'amour pour elle. Vous prétendez que le commerce de cette Dame vous fera une réputation d'esprit; détrompez-vous; vous êtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille assez généralement de tout le monde, vous vous croyez au-dessus de tous ceux dont elle a plaisanté avec vous, & vous êtes agréablement flaté par l'exception que fait de vous une personne qui fait si bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-vous bien de prendre le paiement de vos soins pour un effet de votre mérite; il y a bien de la différence entre mériter & acheter. Ces manières de distinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & assez cher. Encore si l'achat une fois fait, c'étoit pour le reste de votre vie, passé, mais il le faut renouveler bien souvent. Selon que je vous vois posséder de la vertueuse passion d'avoir de l'esprit, je croi que si on vous condamnoit à vous mettre dans la Philosophie ou dans les Mathématiques, vous le feriez. Dumoins est-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M... Quelle entreprise peut être audessus de lui? Adieu mon cher Chevalier, n'estimez point tant l'esprit, s'il se peut, & songez à en avoir à meilleur marché.

A U M E M E.

L E T T R E X I I.

Remblez à la vuë de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais. On me mande que vos amours vous brouillent avec tout le monde. Madame Des... en use avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagés dans sa Conjuraton. Il leur fit boire du sang humain, afin qu'ils ne pussent jamais rompre la liaison qu'un si grand crime formeroit entre eux. Madame Des... vous fait aussi avaler tout le venin qu'elle a contre les Humains en general; elle vous

TOME II.

Aaa

rem-

remplit l'esprit de ses plaisanteries que vous ne manquez pas de repeter, & plus vous vous faites d'ennemis, plus vous êtes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre passion.

*Vivre avec votre Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reste du monde.*

C'est-là apparemment ce que vous vous proposez. J'avouë que rien ne seroit plus agreable si ce n'étoit l'Iris; & je n'aimerois pas une paix si profonde avec elle. Je vous assure que vous vous préparez une solitude qui ne différera guere de celle de la Thebaïde, sans compter les austeritez que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer que vous en ayez plus d'esprit parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien savoir si elle en est plus jeune, parce que vous l'êtes, vous qui l'aimez tant. J'avouë qu'on se fait l'esprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne se rajeunit pas avec ceux qui sont jeunes; mais vous ne vous faites pas l'esprit avec Madame Des... vous prenez le sien tout fait, parce que comme il vient d'une personne qui vous est extrêmement chere, vous croyez y avoir une sorte de droit, & vous vous parez des jolies choses que vous lui avez ouï dire. C'est ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus votre esprit que le fard que Madame Des... met tous les jours, marque sa jeunesse. Tout cela s'applique par dehors, & ne vient point du dedans. Si vous voulez nous prouver que vous ayez profité avec elle, apprenez à dire des choses qui ne soient point d'elle, & même afin qu'on ne vous soupçonne pas de lui rien dérober, apprenez à louer avec agrément & avec délicatesse, c'est ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ni de flateur, seulement elle jette sur le reste du genre humain des plaisanteries ameres où vous n'êtes pas compris, & vous êtes réduit à vous contenter de cela comme des plus tendres discours qui puissent sortir d'une bouche chérie. Apparemment c'est ainsi que Tisiphone & Alecô font l'amour, lors qu'il arrive que ces jolies Demoiselles sont en commerce de galanterie, & que les serpens dont elles sont coëffées radoucissent leurs siffemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'espère qu'une comparaison si outrée mettra ma Lettre en sûreté, & que vous ne la sacrifierez pas à l'objet de votre flâme. Je ne serois pourtant pas fâché que vous le fissiez; je suis sûr qu'on vous haïroit de l'avoir seulement reçûe.

AU

A U M E M E.

L E T T R E XIII.

ON me mande que vous avez depuis peu un Rival, & que vous ne lui voulez pas céder. Vous mocquez-vous? Connoissez-vous si peu le bonheur que votre fortune vous envoie? Faites reflexion que vous alliez être le dernier Amant de Madame Des... car presentement les Amours ne se pressent plus guere autour d'elle. Rien n'est, ce me semble, plus desagréable que de porter les derniers Encens sur un Autel qui tombe en ruine, & je ne me plairois point du tout à finir l'Histoire amoureuse d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrêmement menacé d'essuyer cette honte-là, & j'en étois au desespoir pour vous; mais voici un homme qui se presente pour vous l'épargner, & vous ne profitez pas d'une rencontre si heureuse? En verité je ne vous comprends pas. Peut-être que de voir la place disputée, c'est ce qui vous excite à la conserver; moi, je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement pour la quitter, le moment où elle est disputée; il y auroit quelque honneur à avoir jouï d'une chose dont un autre eût pû encore être jaloux, & vous rejetteriez sur votre Rival le deshonneur d'en être à l'avenir possesseur si paisible. Vous avez encore une petite reflexion à faire, c'est que si vous negligez l'occasion qui s'offre, Madame Des... pourra bien ne la pas négliger; & si vous ne sentez pas l'avantage d'avoir un Rival, elle sentira bien celui d'avoir un nouvel Amant. Vous avez vingt-cinq ans; elle en a, je n'oserois dire combien, & il seroit dit qu'elle vous auroit fait une infidelité? Cela ne seroit pas supportable. Cependant il y a bien de l'apparence que ce malheur vous arrivera si vous n'y donnez ordre. Je croi qu'elle vous trouve presentement l'esprit assez formé, & qu'elle fera bien aise de le former à quelqu'autre. Vous deviendriez un prodige, & vous seriez trop au dessus du reste des hommes, si vous étiez plus long-temps le seul qui profitassiez de ses excellentes leçons. Il est juste que ceux qui en ont besoin, vous succèdent. Serieusement on lui est bien obligé de la bonté qu'elle a de répandre assez également l'esprit.

TOME II.

Aaa 2

A

A M O N S I E U R...

L E T T R E XIV.

IL faut, mon cher Monsieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous fasse part d'un chagrin très-sérieux que j'ai, dont je crains pourtant que vous ne fassiez que rire. Vous m'avez vû extrêmement touché de Mad... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ai en general pour les personnes mélancoliques; sa mélancolie me paroissoit promettre quelque chose de passionné & de piquant; je ne me trompois pas; je suis venu à ne lui point déplaire, mais j'en suis bien puni. Quoi que je sois pour elle d'un attachement & d'une assiduité très-exemplaire, je n'entens sortir de sa bouche que des plaintes. Il est vrai qu'elle les fait avec beaucoup d'esprit, & qu'il y paroît un grand raffinement de tendresse, mais elle en fait toujours. S'il arrive, ce qui est assez rare, qu'elle soit contente, ne croyez pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expressions pour la joye & pour le plaisir, cette langue-là lui est tout à fait inconnue; & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle est contente, elle commence aussitôt à se plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je lui donne si peu de sujets de satisfaction, qu'il faut que je prenne soin de les lui faire remarquer. Imaginez-vous que c'est une Ariane qui n'eût eu rien à dire à Thésée tant qu'il eût été fidelle, mais qui dès qu'elle auroit été abandonnée dans l'île deserte, eût fait merveilles avec les Rochers. J'ai pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il falloit qu'on lui fit quelque perfidie signalée, pour faire paroître son genie, & le mettre dans tout son jour. Cependant ses chagrins mêmes augmentent sa beauté; ils redoublent l'éclat de ses yeux, la vivacité de son teint, & en un mot lui donnent une ame nouvelle. Qu'ils seroient agreables & piquants s'ils étoient un peu plus rares! Je ne saurois vivre avec elle, & je ne la saurois quitter. Je suis parfaitement content & de sa beauté, & de son esprit, & de son cœur; il n'y a que sa ratte qui me fait enrager. Lui appartient-il à cette ratte, de venir gâter l'effet de tant de belles parties? Qui pourroit érater Mad... ce seroit une personne parfaite. On dit que l'operation est possible, & qu'elle n'est pas

pas trop dangereuse. Je m'en informerai mieux, & à cette condition je lui promets une fidelité éternelle.

A U M E M E.

L E T T R E XV.

JE suis fort trompé, ou j'ai trouvé un bon expedient pour me démêler d'avec Mad... sans lui donner sujet de me faire des Elegies qu'il me seroit impossible de soutenir. J'ai été prendre notre Ami S. R. chez Madame d'H... à qui il s'étoit attaché, je ne sai par quel hazard, car cette Cour-là est assez ennemie de toute délicatesse de sentimens, & lui il est homme à reflexions profondes. Il a dans l'esprit de certaines chimeres raffinées qui ont besoin de pâture, & je ne croi pas qu'il puisse être content d'une personne qui ne lui donne pas tous les jours sujet de rêver creux, & de se ronger le cœur. Je l'ai donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ai conduit chez Mad... où je ne doute point qu'il ne me fasse grand tort. Il traitera l'amour sérieusement, methodiquement, & selon toute sa dignité, au lieu que je n'en ai que des idées communes & superficielles qui m'ont été bien reprochées. A mesure qu'il avancera, je ferai à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. On n'entendrait point tant de plaintes de Femmes abandonnées par leurs Amans, si lors que les Amans se sentent eux-mêmes abandonnez par leur amour, ils avoient soin de se donner des Successeurs qui empêchassent que leur perte ne fût sentie, & ce ne seroit point là du tout une infidelité; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpreter favorablement, que si je ne l'adore pas toujours, un autre l'adorera pour moi; enfin que je ne la laisserai point sans un Amant qui lui plaise? C'est-là l'essentiel. Qu'importe que cet Amant, ce soit moi ou un autre? Je me tiens sûr que Mad... sera assez raisonnable pour agréer la substitution que je prétens faire. De pareilles substitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & même je croi que les plus frequentes seroient les meilleures; mais de plus il me semble que S. R. & Mad... prennent déjà seul'un pour l'autre. Je sers extrême-

ment à mon Rival par l'opposition de mes maximes aux siennes. Je demeurerai mêlé dans ce commerce tant que nous aurons besoin de cette comparaison lui & moi pour en profiter chacun en notre manière, après quoi j'irai chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui folâtent.

A U M E M E.

L E T T R E XVI.

Mes desseins ne réussissent point. Mad... ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'esprit tourné de sorte à rendre fort malheureuse toute personne qui s'intéresseroit à lui d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il suffit de lui ressembler pour ne lui pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle-même, quand elle se trouve dans un autre. Mais est-ce ma faute à moi de ce qu'elle est si peu raisonnable? Je n'ai point songé à faire une desertion criminelle, je lui ai présenté un autre sujet en ma place. Et quel sujet encore? Un homme choisi sur tout Paris, pour le personnage le plus chagrin qui y fût, & qui du moins est aussi capable qu'elle de ne laisser jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas. Elle l'acceptera si elle veut. Pour moi, je prétens avoir fait mon devoir. Je soutiens que tous les Gens de ce caractère doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit être défendu de venir se mêler dans un Monde qui est content, & où l'amour n'est connu que par ses plaisirs. Ils y troubleraient tout, si on leur permettoit d'y faire des courses. Je voi pourtant bien qu'ils auroient besoin de trouver des Gens qu'ils pussent tourmenter sans en être tourmentez, & sur qui ils exerçassent leur triste domination; mais en vérité ce n'est pas à dire que nous soyons obligez de nous y soumettre. Qu'ils se fassent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un trésor en mon espece. Toute sabbile amoureuse se répand sans peril sur moi qui n'en ai point, aussi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je lui offre. J'ai pourtant bien envie de lui échaper. Daigne le Ciel favoriser mon évasion.

A

A M O N S I E U R D E . . .

L E T T R E XVII.

J'Accepte fort volontiers, Monsieur, l'emploi que vous me donnez d'être l'Historien de la Vie de Mademoiselle de V... J'y suis assurément plus propre qu'à écrire quelque Vie de Heros pleine de Batailles, & autres grands événemens magnifiques & desagréables. Ici il n'y en aura guere de plus considerables que des promenades, des visites, tout au plus quelque souris, ou quelque regard fin & mystérieux. Mais ne sont-ce pas là les choses qui tiennent la plus importante place dans les Archives de Paphos & d'Amathonte? C'est dommage que nous ne les ayons bien complètes au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Histoires dont je ne me soucie guere. Pour commencer donc celle de votre aimable Parente, nous la menâmes hier à l'Opera pour la première fois. Figurez-vous ce que c'est que l'Opera au sortir d'un Convent, quelle différence de l'harmonie des Religieuses à celle-là; enfin quel passage de l'un de ces deux Mondes à l'autre. On jouoit Psyché; je vous assure que Mademoiselle de V... étoit Psyché même, enlevée comme elle dans un séjour enchanté, aussi surprise, aussi charmée qu'elle. Pour moi, au lieu de regarder la Psyché du Théâtre, je ne regardois que celle de notre Loge, qui certainement représentoit mieux, outre qu'elle étoit bien plus jolie; & si j'avois été l'Amour, j'aurois député le Zephire à celle-ci pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chez ses Parens. A l'Arrêt de mort de Psyché, & à toute cette Pompe funebre qui le suit, la Demoiselle pleura après s'être long-temps contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combattu dans sa petite ame; mais enfin l'honneur qui n'est pas accoutumé à être le plus fort, ceda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit-là est long, elle voulut s'en aller, ou se cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'assemblée avoit les yeux sur elle, & qu'elle étoit deshonorée pour jamais; nous eûmes bien de la peine à la rassurer, & tandis qu'on chantoit, le *Deh! Piangete al pianto mio*, que tous les Instrumens de l'Orchestre tiroient de longs soupirs, & que les Flûtes douces pouissoient mille

san.

sanglots, c'étoient des éclats de rire dans notre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous eussent à bon droit fait passer pour fous. Je lui reprochai qu'elle étoit bien sensible, & elle me répondit que ce n'étoit que de la pitié; mais quand les Scènes de Psyché & de l'Amour vinrent, de bonne foi elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus question de pitié. Un air de joye douce & vive étoit peint sur son visage, & vous jugez bien que sa beauté n'y perdoit pas; & enfin pressée par le plaisir qu'elle ressentait, il falut qu'elle se soulageât par un soupir, peut-être le premier de sa vie, & sans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiai tous les mouvemens que la nature produit en elle; je lui vis faire pendant toute cette Piece qui est assez variée, comme un petit cours de sentimens, & je n'en connois guere dont son cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fûmes là. Je vous le garantis pour être d'une assez bonne trempe, & je ne desespere pas que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au sortir de là, nous la menâmes souper chez Madame votre Sœur. Le Repas fut des plus propres, & la compagnie fort agréable, cependant elle rêva toujours. Elle ne s'étoit point encore remise de toutes les petites agitations qu'elle avoit essuyées; la Musique remplissoit encore ses oreilles, Psyché & l'Amour n'étoient point sortis de son esprit. Nous la priâmes bien de ne pas trouver mauvais de se voir servie par des Laquais qui ne ressembloient guere à des Zephirs; & le soir que je la ramenai jusque dans sa chambre, je lui dis que si je ne la laissois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nymphes, du moins je lui pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle seroit Psyché plus de vingt fois. Elle m'avoüa le lendemain qu'elle l'avoit été, mais elle ne voulut point m'avouer qu'elle eût vu un grand jeune Amour bien fait, qui lui eût dit les plus tendres choses du monde. Cependant quel moyen d'être Psyché sans l'Amour? Je vous laisse à juger si cela est possible.



A

A MONSIEUR DE...

L E T T R E XVIII.

SI vous m'en croyez, Monsieur, partez dès que vous aurez reçu ma Lettre, & venez voir votre aimable Parente apprendre à jouer du Thuorbe. Je suis assuré qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'est pas qu'elle joue déjà bien de cet instrument, elle n'a garde depuis le peu de temps qu'elle s'y exerce, mais c'est qu'on est touché de voir combien elle en jouera agréablement, & qu'on en est ému par avance. N'attribuez point cela à la prévention que j'ai pour elle, j'entens déjà les sons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déjà le cœur. Mais ce qu'elle a de très-agréable, sans y compter les esperances de l'avenir, c'est l'attitude modeste, & en même temps touchante qu'elle prend en jouant. Un des plus beaux bras du monde coule sur l'Instrument d'un mouvement juste & mesuré; une main digne de ce bras, fait voler ses doigts sur l'extrémité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce temps-là, & disent plus que l'Instrument même, & des inflexions de têtes douces & placées à propos, représenteroient, pour ainsi dire, tout l'Air qu'elle joue, quand on ne l'entendrait pas. Lors qu'elle jouera mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement son chant, mais sa personne accompagnera du moins aussi-bien le Thuorbe. Peut-être que le plaisir que j'ai à la voir jouer est redoublé, parce qu'il est de bon augure de lui voir embrasser quelque chose, quoi que ce ne soit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embrasser ce qu'elle embrasse. Ce seroit dommage qu'un si beau talent ne s'exerçât un jour sur quelques sujets animez, & de bonne foi, je croi que ce n'est qu'un prélude & un essai. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ses bras quelque chose qui répondra tendrement; & comme elle deviendra toujours plus délicate sur les réponses, il lui faudra celle d'un Amant, ou tout au moins d'un Mari amoureux. Venez l'entendre avant que cela arrive, & même avant qu'elle soit plus habile sur le Thuorbe, car alors vous pourriez attribuer à l'Art, ou à une longue étude, la perfection dont

TOME II.

Bbb

elle

elle feroit; mais presentement on a le plaisir de voir un heureux naturel, avec qui l'Art ne partage presque rien, & qui même fait effort pour se passer tout-à-fait de son secours, & vous ne sauriez croire combien cet effort est aimable.

A U M E M E.

L E T T R E XIX.

Notre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne sai ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que M. le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiselle de V... en fut priée & du soupé aussi. Je n'avois garde de manquer au Bal, mais ce n'étoit pas assez, je fis si bien que je fus aussi du soupé. Si vous êtes assez penetrant pour deviner la raison qui me faisoit souhaiter avec tant d'empressement d'en être, je vous l'avouerai. Madame de la C... Reine du Bal & de la Fête étoit fort parée, elle portoit sur elle toutes les pierreries de son quartier, & qui l'auroit enlevée auroit pillé tout le Marais; cependant elle ne laissoit pas d'être bien. Que ce *cependant* ne vous surprenne pas, c'est que je n'aime guere l'excès de parure ni de pierreries. Mademoiselle de V... étoit moins brillante d'emprunt, mais plus brillante d'elle-même. Tous les yeux se tournerent sur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de respect pour la Maîtresse du Bal. Je croi que de ce moment-là toute la fête fut gâtée pour elle; aussi peu de temps après l'arrivée de Mademoiselle V... elle se plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la dispensât d'avoir le teint aussi frais, & les yeux aussi vifs que votre aimable Parente. Pendant le soupé, la Dame lui dit d'un air assez sérieux, qu'elle la trouvoit coëffée extraordinairement; elle l'étoit en effet, mais la coëffure étoit fort jolie & fort bien entendue, & sur cela, pas un mot de louange. L'assemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut composée d'assez jolies personnes. Dans les jugemens qu'on fit sur la beauté, les femmes donnerent la preference à Madame de la C... & les hommes à Mademoiselle de V... elle est assurément mieux donnée par les hommes,

mes, ils sont les juges naturels des Dames en cette matiere. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C... aussi me sembla-t-il qu'elle dansoit d'un air dedaigneux & negligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaisir de la voir danser aussi bien qu'elle eût pû faire. Je ne sai si ce fut l'agitation de la danse, ou le dépit de voir Mademoiselle de V... si jolie & si piquante, ou un mauvais effet de sa constitution, mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive, voilà son nez qui se met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez sur tout un visage; dès qu'il est en mauvais état, il ne permet point que le reste soit bien. Madame de la C... qui sentit avec chagrin cette importante partie s'enflamer, eût été bien aise de s'en vanger sur tous les autres nez en les faisant rougir, & principalement sur le petit nez auquel je m'interessois; mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs sa colere; elle fit hausser les Lustres, de sorte que tout le monde eut les yeux batus jusqu'à la moitié du visage. Voyez la méchanceté! Son nez rougit; qu'elle s'attaque aux autres nez; mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres, c'est-à-dire ceux de Mademoiselle de V... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute sa beauté qui ne fût merveilleusement en état de se défendre contre tous les stratagèmes de ses ennemies. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire, mais aussi ne doit-on pas supprimer la verité, parce qu'il est des incredules. Madame de la C... ne put donner à toutes les femmes des yeux batus qu'elle ne s'en donnât aussi, & cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monsieur des R... qui s'étoit jusque-là fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de laideur, volontaire & involontaire, & vint en notre quartier où se trouvoit un bout de nez fort joli, & peut-être les seuls yeux non batus qui fussent dans tout le Bal. Alors Madame de la C... desesperée & furieuse, fit ce que les Hollandois se reservent toujours de faire dans les dernieres extremités, ils lâchent les Ecluses, ouvrent les Dignes, & inondent tout le Pais. Vous seriez bien embarrassé à deviner à quoi cela s'applique. C'est qu'il ne devoit point entrer de Masques dans le Bal, que l'on vouloit qui fût sans desordre & sans confusion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laissât entrer, l'écluse fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Masques. Alors les nez rouges & les blancs, les yeux qui étoient batus, & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toujours,

& il ne fut plus possible de savoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Mademoiselle de V... Le desordre alla jusqu'au point qu'il y eut des Masques qui se querellerent, & il parut cinq ou six épées nuës, spectacle agreable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiselle de V... qui pensa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir aussi-tôt, & que fait-on si ces Masques querelleux n'étoient point apostez par Madame de la C...? Que ne peut une femme dont le nez est le seul qui rougisse dans tout un Bal? Nous avons raisonné à fond sur toute cette aventure, & nous avons résolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiselle au Bal, sans avoir auparavant tiré promesse de toutes les femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & sans nous être assurés par avance d'une amnistie generale pour toutes les offenses que sa beauté pourra faire à la leur.

A MONSIEUR DES...

L E T T R E XX.

Vous pretendez donc à la succession de Monsieur des R... c'est-à-dire à épouser Madame des R... lors qu'elle fera veuve? Votre prétention est hardie, non que le bon homme n'ait soixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix; que sai-je? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R... l'épousa, elle n'en avoit que quinze, & elle prit la résolution de donner un an ou deux de sa vie tout au plus à amasser du bien, qui étoit la seule chose qui lui manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne songeoit pas à l'amasser pour elle, mais pour F... qu'elle ne haïssoit pas, & qu'elle devoit épouser incessamment; car on comptoit sur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit-ci! Le vieux mari vit encore, il a usé la passion & la constance de F... qui s'est enfin marié. Un autre lui a succédé, qui après quelques années a aussi renoncé à une femme dont le mari s'est si fort opiniâtré à vivre; vous voilà sur les rangs, sur

sur ma parole le bon homme vous laissera comme les autres, vous ne tâterez ni de son bien ni des charmes de sa Veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en usage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune personne à l'égard d'un Vieillard; mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'est plus capable d'être tué de cette façon-là, & qu'il ne fait que rire des caresses meurtrières qu'il reçoit. Combien croyez-vous qu'il se réjouisse de se voir plus de santé, que vous n'avez tous de persévérance! Il a déjà vu changer deux ou trois fois la Cour de sa femme, & il est encore vivant. Il n'est nullement jaloux des soins que l'on rend à cette belle, il a sur cela une tranquillité qui me desespereroit, si j'avois le même dessein que vous, & que je prendrais pour une insulte très-sensible. Il semble qu'il se tienne sûr de vivre, de vous pousser à bout, & de voir votre Successeur. L'automne approche, & vous allez avoir des esperances plus flatteuses que jamais, vous ne soupirez qu'après les mauvaises saisons, & votre amour ne médite que catarrhes, & fluxions sur la poitrine, & apoplexies. Cependant je mets en fait qu'il se tirera de l'automne, & que la chute des feuilles ne vous apportera rien. Le Vieillard est malin, il ne mourra point que la beauté de sa femme ne soit passée; il vous la laissera flétrie & consumée par une si longue attente; & finira ses jours par ce trait de plaisanterie. Pour moi si j'étois en votre place je ne m'engagerois dans cette passion, & ne me remplirois la tête des desseins que vous avez, qu'après une bonne consultation de Medecins qui m'assureroient de la prochaine mort du Mari, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain temps. Et quoi? il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathusalem? Etoit-elle jolie, que vous fachiez?

A MONSIEUR DU P...

L E T T R E XXI.

LE Comte D'... est enfin marié, mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déjà touchés en attendant le reste, je vous garantis qu'il n'est guere content. Il voudroit bien faire oublier

Bbb 3

aux

aux autres, & se faire oublier à lui-même qu'il a épousé la fille d'un Marchand, c'est-à-dire qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité, mais la nature & l'habitude sont incomparablement plus fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comtesse. Elle n'est point accoutumée à tous ces differens Officiers qu'elle a presentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à distinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la premiere fois qu'elle vit apporter les plats sur la table par un homme qui avoit son chapeau à la tête, & l'épée au côté; & comme on lui avoit bien dit de prendre des manieres hautes & fieres, elle lui dit devant tout le monde, qu'il servit plus respectueusement & ôtât son chapeau, à quoi elle ajouta quelques plaisanteries sur l'inutilité de l'épée, dont le Maître d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire, & dont le mari devint rouge depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est tous les jours exposé à de pareilles choses, & dès qu'elle ouvre la bouche, vous le voyez qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne lui fasse repeter son rôle de Comtesse; apparemment c'est à cela que s'employe la plus grande partie du temps qu'ils passent seuls ensemble. Triste condition pour celle qui reçoit les leçons! Aussi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je desespere qu'il la puisse jamais dresser aux grands airs, elle est petite, trapuë, grasse, un visage large, le nez assez plat, vous voyez bien que cette figure-là n'est point propre à être élevée aux manieres de Comtesse. On eût pû faire quelque chose d'une personne maigre, qui eût eu une taille fine, & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D'... n'eût pas été gâtée, comme elle va l'être infailliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois qui n'en sortira de dix generations. Ils auront des figures courtes, & de ces grosses jambes que vous savez que Madame... prend pour des dérogeances de Noblesse. Ce sera bien assez si les six ou sept cens mille francs qui entrent dans la maison D'... y durent autant que feront ces tailles roturieres. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou six Demoiselles de suite, prises dans de bonnes maisons bien ruinées; autrement le mal est sans remede.



AU

A U M E M E.

L E T T R E XXII.

C E matin sont partis de chez moi Monsieur & Madame la Comtesse D'... qui vont en pelerinage à quatre lieues d'ici pour tâcher d'obtenir un Garçon. Ce pauvre Comte est bien malheureux. Sa vanité a toujours souffert depuis son mariage, sa femme n'a jamais pû remplir les titres dont elle est ornée, il paroît qu'elle a succombé sous le poids, & qu'après quelques vains efforts suivis de rechûtes continuelles, elle a enfin renoncé pour le reste de sa vie à faire la Comtesse. Le Mari eseroit du moins être recompensé par sa fecondité, car la fecondité est, ce me semble, une qualité Bourgeoise, & il est vrai qu'elle en a assez, mais ce n'est que pour produire filles sur filles. En voilà déjà quatre, qui mettent leur pere au desespoir, J'ai vû le temps qu'il n'étoit pas trop devot, mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des Garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous restent encore se trouva hier chez moi, & voulut faire au Comte D'... quelque mauvaise plaisanterie sur son pelerinage, comme ces Messieurs en savent bien faire; mais il fut repoussé avec un zele dont le Comte a lieu d'esperer trois ou quatre Garçons de suite. Il est fort en colere contre la Comtesse de ce qu'il ne peut ennoblir ses sentimens jusqu'au point de lui faire souhaiter un fils avec autant de passion qu'il en souhaite un. Il la trouve sur cela dans une indifférence tout-à-fait roturiere, & peut-être soupçonne-t-il que c'est faute d'être dans des dispositions d'esprit assez élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adresse de n'avoir que des filles, pour ne le pas laisser en liberté de se relâcher sur ses devoirs? car assurément cet article souffriroit une diminution notable s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux, mais de fille en fille elle le menera loin. Quoi-qu'elle n'ait pas beaucoup d'esprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit assez pour cela. Les femmes entendent si bien leurs vrais interêts! Ce qui tourmente le plus Monsieur le Comte, c'est qu'il a eu des Maréchaux de France dans sa famille. Laisser éteindre une Maison qui a porté de tels personnages!

Laif-

Laisser mourir un si grand nom ! C'est pour en mourir soi-même ; mais peut-être aussi que les Successeurs de ces Grands-Hommes ne veulent pas être petits-Fils d'un Marchand. Que fait-on si ces Etres à venir ne sont point déjà délicats sur l'honneur ? Quoi qu'il en soit, le pauvre Comte est bien à plaindre d'avoir pris une Femme qui ne fait ni faire la Comtesse, ni faire de Comtes. Nous verrons si le Pelerinage remediera à ce dernier malheur ; pour le premier je ne croi pas qu'il y puisse rien.

A M O N S I E U R D'E...

L E T T R E XXIII.

J'E ne puis jamais avoir plus de besoin d'un bon conseil, mon cher Ami, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Moi marier ! Ne trouvez-vous pas déjà que cette affaire-là est trop serieuse pour moi, & que je n'en suis point digne ? Je n'ai point encore eu en ma vie une seule pensée solide, & ne m'en suis pas plus mal trouvé ; faudroit-il commencer à en avoir ? Mais à qui encore veut-on me marier ? A Madame d'A... la plus sage personne qui soit au monde. Il me semble que je la voi déjà réduire ma vie à une forme reguliere, m'aimer par methode, & se prescrire la loi d'avoir des Enfants tous les ans. J'ai fû encore depuis peu un trait de sa vertu, qui me fait fremir. Elle avouë qu'il n'est pas possible qu'une Femme de bien n'ait quelque chose à souffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien sûre, & d'elle-même, & de sa réputation qui ose tenir de pareils discours. Mais songez-vous que ce seroit moi qui viendrois finir son veuvage douloureux ? Qu'en dites-vous ? Ne trouvez-vous point de temerité à cette entreprise ? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le parti, à parler raisonnablement, est très-bon en toutes manieres, & que je suis réduit à la necessité d'entrer dans une vraye deliberation, & très-menacé de faire une sottise, en n'écoutant pas les propositions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevraient à genoux. On m'assure que la Dame voudra bien penser à moi ; peut-être se propose-t-elle comme un plaisir de m'apprendre à

*vi-

vivre sagement. S'il faut que cela lui réussisse, je suis perdu ; je ne fais pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me fasse avoir de la raison. J'ai songé s'il n'y auroit point lieu d'espérer que je la déreglerois plutôt qu'elle ne me morigereroit ; beau dessein à prendre en épousant une Femme ! Mais je ne puis pas même me flater de cela, je sens qu'elle s'attirera de moi un certain respect qui lui donnera une grande superiorité sur moi. Je ne crains point d'être gouverné, je ne crains que d'être rendu sage ; on me donnera des charges, des enfans, des vûes & des desseins, je ne puis seulement soutenir cette idée-là. Que Madame d'A... n'a-t-elle à l'heure qu'il est quelque Procès qui la ruine ou quelque petite verolle qui la gêne ! que je serois obligé à un événement qui me mettroit hors d'état de penser à cette affaire-là, sans qu'il y eût de ma faute ! car ni je ne la veux faire, ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne sauriez croire combien je suis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'esprit. Je n'avois jamais tant pensé, je voi que cet exercice-là m'est extrêmement contraire.

A U M E M E.

L E T T R E XXIV.

MOn mariage est rompu, Dieu merci ; il est vrai qu'il y a de ma faute, mais mon honneur est sauvé devant les hommes, & je ne prétens mettre que vous seul dans ma confidence. J'allois chez Madame d'A... entraîné malgré-moi par la bonté de l'affaire qu'on me proposoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la seule pensée qu'il s'agissoit d'un mariage. Jamais assurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant souffert de cette idée. Je m'aperçois que l'expression n'est guere forte, en voici une qui vous fera mieux entrer dans la chose, j'étois si changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A... on m'eût pris pour un homme sage & serieux. Peut-être ce changement passoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de lui plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extrême apprehension que j'avois d'elle, & de tout son merite. Enfin la personne qui

TOME II.

Ccc

ne-

negocioit l'affaire vint après bien des ceremonies me demander quel étoit mon bien; sur cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'est, fourberie qui se pratique rarement en fait de mariage; mais enfin j'y étois réduit. La chose étoit conclue si je n'y donnois ordre; le parti étoit si bon, que je ne pouvois pas le refuser ouvertement, & je me crus fort heureux qu'il se présentât un moyen de me faire refuser sans qu'on s'en aperçût. Je fis donc le Heros, & j'avoüai que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la vérité quelque peur que cet Heroïsme même ne touchât la Dame; cependant je me reposai sur la nature qui ne se porte pas volontiers à ces excès de générosité, & je m'attendis à être refusé avec beaucoup de reconnaissance & de louanges. Cela ne manqua pas d'arriver; mais ce qu'il y a de plaisant & que j'appris hier, c'est que la Dame calcula si mon bien & le sien mis ensemble pourroient donner une telle Charge au Fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au Cadet, tel mariage à une Fille; car comme elle est personne d'un grand ordre, elle a déjà réglé dans sa tête quels seront les établissemens des Enfans de son second Lit à venir, & je ne fai si elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naissance des Garçons & des Filles. Pour moi je pensai mourir de joye de me voir sorti d'une si bonne affaire, & je me flatte de n'être pas si malheureux qu'il s'en pût présenter encore à moi quelque autre aussi avantageuse en toutes façons. Quand j'ai revu Madame d'A... ç'a été avec toute ma gayeté ordinaire, & à l'heure qu'il est que je ne songe plus à l'épouser, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle si elle vouloit; il est vrai qu'elle est bien sage, mais il n'y a rien que je ne fisse pour la remercier de m'avoir refusé. Je suis fort trompé même si elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus, c'étoit la seule proposition du mariage qui empêchoit ces charmes-là de naître. Admirez un peu la grande vertu qu'il a.



A

A MONSIEUR DE B...

L E T T R E XXV.

C Roirez-vous bien ce que je vais vous apprendre? Madame de... que vous trouviez si mauvais qui prit encore part à la Galanterie, y triomphe malgré ses cinquante ans; il lui est arrivé la plus glorieuse aventure qu'elle eût jamais pû espérer. Elle a reçu des coups de canne de son Amant, pour quelques soupçons d'infidélité, & même il étoit si transporté qu'en descendant de sa Chambre il cassa la lanterne de l'escalier. Elle est devenue insupportable de la fierté qu'elle a de se voir encore aimée d'une manière si vive, elle soutient sans cesse que c'est la faute des femmes qui ne savent pas se faire aimer comme il faut, & que si elles avoient l'esprit de se bien servir de leurs avantages, il n'y a point d'hommes à qui elles ne fissent tourner la tête. Elle se louë fort de Monsieur... à ceux qu'elle admet dans sa confidence. Elle dit qu'il a des emportemens charmans, & qu'il faut connoître les ressources de passion & de tendresse qui sont en lui. Representez-vous ces discours prononcez avec une voix cassée & tremblante, & sortant d'une bouche où les dents commencent à être rares. Elle se croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureusement attrapés, & elle insulte à toutes celles de son âge qui n'ont pas assez de mérite pour se faire battre. Aussi j'en voi qui sont horriblement jalouses, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçus. Une de ses Contemporaines, & de ses envieuses, m'a dit que quand... l'avoit battue, il venoit de perdre son argent au jeu, & que la mauvaise humeur où il étoit avoit bien contribué à lui faire lever la canne sur cette charmante Personne, que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal adroit qui l'avoit cassée. Voyez un peu ce que c'est que l'envie, & avec quel art elle se plaît à rabaisser tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas jus- qu'aux hommes qui n'ayent reproché au pauvre... sa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fût obligé de rendre compte au Public de l'âge qu'ont les personnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable Vieille dans un transport

TOME II.

Ccc 2

amou-

amoureux, & tout le monde sera en droit de venir censurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'ils ne soient pas tombez sur un assez jeune dos. En verité cela est étrange, & l'on est devenu de bien mauvaise humeur en ce siecle-ci. Adieu, profitez de cet exemple, usez sagement de votre canne, & souvenez-vous qu'on n'en est plus digne passé vingt-cinq ans.

A MADEMOISELLE de V...

L E T T R E XXVI.

Lors qu'elle avoit la petite Verolle & qu'il lui avoit enseigné un remede qui la devoit empêcher d'être marquée.

J'Apprens avec une joye incroyable que mon remede fait son effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiselle, de vous écrire pour m'en feliciter. Je voudrois seulement qu'il me fût permis de suivre ma Lettre, & d'aller m'exposer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il est vrai que je ne risquerois pas beaucoup, je suis si accoutumé à respirer auprès de vous un air empoisonné & très-dangereux, que je croi que la peste ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Verolle; assurément elle tiendrait bien & laisseroit des marques très-profondes, elle me causeroit des délires & des transports au cerveau assez frequens, je n'en serois pas quitte pour des années entieres de souffrance, mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaisir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produits en moi ce que j'ai pris de vous jusqu'à present, & je ne raisonne de la petite Verolle que par comparaison à une autre maladie que j'ai gagnée. Si vous avez peine à la deviner, demandez à votre Medecin quelle elle peut être, il vous le dira bien sur les symptômes que je vous mande, & ce Billet pourra servir de Memoire instructif pour une Consultation.

A

A L A M E M E.

L E T T R E XXVII.

Enfin, Mademoiselle, tous vos Miroirs vous assurent de ce que je vous avois déjà prédit, & vous avez le plaisir de voir que vous n'êtes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roses & les lis, dont il est composé, m'appartiennent. J'ai conservé ces fleurs, je les ai cultivées, seroit ce à un autre à les cueillir? Peut être même vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs savent assez quels yeux ce sont que les vôtres. Pour votre nez, il est certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'est pas grossi, & il vaudroit autant que vous me le fussiez entierement. Ne vous offensez point de ce que je vous presente un Memoire si exact de tout ce que vous me devez, vous n'êtes pas d'une generosité qui me puisse dispenser d'une pareille exactitude, & quoi que toute votre personne me soit presentement engagée, je ne sai si je pourrai faire valoir toutes mes pretentions legitimes, & si je ne trouverai pas bien des non-valeurs. N'allez pas dire qu'il n'y a tout au plus que le visage qui me soit obligé, & que tout le reste n'étoit point en peril d'être endommagé par la petite Verolle. Le visage c'est tout, c'est par le visage qu'on est belle, c'est lui qui est caution pour tout ce qui ne se voit pas, & même sa beauté se répand sur tout ce qui se voit; il me semble qu'un beau bras n'est point beau s'il n'appartient à un beau visage. Ainsi qui a des droits sur le visage, en a sur tout; & quand même les miens se borneroient là, ou que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience; mais aussi comme un visage est propre à bien des choses, je vous avoue que je ne le dispenserois d'aucune des fonctions dont il est capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'eussiez-vous point mieux aimé avoir la petite Verolle tout du long? Vous en eussiez rapporté un visage qui n'eût rien dû à personne. Cependant ne vous effrayez point, je tâcherai à vous traiter de sorte que vous n'ayez point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite Verolle.

Je suis si genereux que j'ai oublié à vous compter un des plus confi-

Ccc 3

de-

derables articles que vous me deviez, & je suis réduit à ne le mettre ici que par apostille. Je me voi chargé de la haine de toutes les Belles Femmes qui savent que mon remède vous a préservée d'être marquée. Elles avoient déjà fondé de grandes espérances sur votre petite Verolle, elles prétendoient bien qu'après cela il n'y auroit plus rien de divin à votre Beauté, & que votre visage aussi-bien que le leur ne seroit plus que celui d'une belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être réduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoîtrez: toutes ces femmes me veulent autant de mal que si c'étoit moi qui les effaçasse, & ma condition ne seroit pas plus mauvaise quand je serois une fort jolie fille. Comment l'entendez-vous, Mademoiselle? Ne me payerez-vous pas de l'injustice de tout votre sexe?

A M O N S I E U R D'A...

L E T T R E XXVIII.

JE croi, Monsieur, que je ferai bien d'en user avec vous sur la mort de Monsieur votre Beaufrere, comme j'en ai usé avec Madame votre Sœur. Monsieur son Mari étoit homme de grand mérite, fort estimé dans sa profession, elle vivoit fort bien avec lui; mais enfin elle est veuve, & très-riche, & encore fort jeune. Je n'ai jamais pu déterminer si je lui ferois un compliment de condoléance ou de conjouissance. Selon la bienfiance & la coutume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais selon la vérité il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude je lui ai envoyé pour toute chose un blanc-signé. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort spirituellement, à ce qu'il me semble, *Je remplirai votre blanc-signé dans un mois.* Ne voulez-vous pas bien, Monsieur, que je vous en envoie un pareil?



A M O N S I E U R D E S T...

L E T T R E XXIX.

LE Mariage de ma Niece dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans un embarras très-ridicule, & pourtant très-ferieux. Je vous revelerai en confidence le secret de notre Famille. La petite creature a pris son Mari en aversion, & ne veut point absolument s'acquiescer des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Noces d'aller dire au Mari tout ce que la coutume ordonne qu'on dise de sottises, il nous reçut très-froidement; elle au contraire, je ne l'ai jamais vûe si gaye. Je ne comprenois rien à cela, sinon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié vint des reproches secrets d'une mauvaise conscience, & que la jeune Femme lui insultât; il est pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas là prendre sa part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la vérité, c'est qu'elle étoit ravie d'avoir fait enrager son Mari pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans sa bizarrerie, que s'étant mariée contre son inclination, elle se fait un plaisir extrême de s'en vanger, & le succès de ses vengeances lui donne une gayeté qui la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui est fort devote, est au desespoir de voir sa fille se damner, & se damner d'une façon si particuliere, que cela en est encore mille fois plus chagrinant; car assurément vous trouverez peu de femmes sujettes au péché que fait ma Niece. Sa Mere lui a fait venir les meilleurs Theologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de sa conscience, & lui ont prouvé savamment & par de beaux Passages, qu'il falloit coucher avec son Mari; elle leur a toujours répondu gayement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui se dût décider par des passages, & s'est jettée dans des raisonnemens si burlesques, que ces Messieurs avoient quelquefois de la peine à garder le serieux qu'ils étoient obligés d'avoir. A leurs doctes remontrances succedent les tendres caresses du Mari, & elle résiste également à ces différentes sortes d'attaques. Il est vrai qu'il y auroit plus de sujet d'esperer quelque chose des raisonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mari; c'est une figure qui la raffermiroit dans sa

re-

resolution quand la Théologie l'auroit ébranlée. Il se rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé sur sa personne, comme les Docteurs sur l'esprit de Madame, & rien n'a encore réussi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne se décourage point, mais je doute que l'on puisse autant espérer de la confiance d'un Mari que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'est-à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, est justement ce qui lui fait tort, il obtiendrait plus aisément ce qui ne lui feroit nullement dû. A cela près, ne feroit il pas heureux de se trouver engagé dans une entreprise d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage?

A U M E M E.

L E T T R E XXX.

IL faut que je vous avoue le mauvais succès d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Nièce pour la reduire à son devoir. Nous savions qu'elle devoit aller consulter un certain Astrologue Italien, dont une femme de ses Amies lui avoit parlé. Je crus qu'il ne seroit pas mauvais de prendre les devans auprès de lui, pour lui faire dire ce qui nous conviendrait. J'allai donc trouver le Charlatan, qui d'abord me protesta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne l'eût lû dans les Astres, mais une petite gratification que je lui offris le fit résoudre à alterer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la destinée de ma Nièce. Comme elle a de l'esprit, je m'imaginai qu'il falloit la tromper avec adresse, & je dis à l'Astrologue de lui prédire qu'assurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que sur cette fausse Prédiction elle desespérât de pouvoir toujours résister à son Mari, & se soumit aux ordres du Destin, mais elle a pris la chose tout autrement que je n'avois prévu. Elle a dit, j'aurai des Enfans, ce ne sera pas assurément de cet homme-ci; j'en aurai beaucoup, je serai donc bien-tôt veuve, & de là elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore longtemps à combattre & à se défendre, & est devenue d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela même lui fournit une réponse pour
ceux

ceux qui la prennent du côté de la conscience, car elle les assure qu'elle fera quelque jour penitence de son péché, & quand on lui représente que peut-être elle y mourra, puisqu'elle peut mourir avant son mari, elle ne fait que sourire avec un certain air de confiance fondé sur les Astres. Cette penitence qu'elle fera avec un second Mari lui plaît fort, & elle a l'ame assez bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bien-tôt en état de faire son salut. Soyez sûr que selon son compte sa conversion sera très-sincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne fasse pour la rendre irréprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je lui ai avoué pour l'en désabuser, que j'en étois l'auteur, je le lui ai fait dire par l'Astrologue même; elle croit qu'on lui veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foi au premier rapport des Astres. Le pauvre Mari ne fait plus où il en est, & je croi qu'il ira bien-tôt consulter aussi quelque Devin sur la rebellion de sa Femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne sai pas comment ils la prendront; il est certain que sur la terre on n'en feroit quasi que rire. Les Maris sont ridicules sans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs femmes qu'ils le soient. En voici une qui deshonore le sien par excès de chasteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce sont les femmes qui pour se vanger de certaines loix incommodes qui leur ont été imposées par les hommes, en ont fait d'autres par lesquelles elles transportent sur les hommes le ridicule de leurs propres actions?

A U M E M E.

L E T T R E XXXI.

C'Est une source d'évenemens plaisans que le mariage de ma Nièce. Elle a été prise de vapeurs cruelles qui lui font même avoir des visions très-désagréables, comme des Têtes de mort, & des Cercueils; tous les Medecins qu'elle a consultez lui ont ordonné son Mari. Elle a d'abord rejeté l'Ordonnance bien loin, & a dit qu'absolument on lui trouvât quelqu'autre remède. Nous lui avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une medeci-

TOME II.

D d d

ne

ne fût agreable, & que le dégoût même qu'elle causoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moi je lui offris les soins & les hommages d'un Amant après ceux de son Mari, comme on a coutume de prendre un petit morceau de sucre après une medecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoublaient ont fortifié nos raisonnemens: & enfin après deux ans de mariage est venue la nuit des Noces. Le Mari ne se sent pas de joye, trop heureux d'avoir été pris en medecine, & par Ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'est qu'il est un trop bon remede, & que les vapeurs ont cessé trop tôt; il craint de n'être plus necessaire, & je soupçonne que l'autre jour il s'informa serieusement à un habile Medecin, s'il n'y avoit point quelque secret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point; je m'en éclaircirai. La petite Femme de son côté est honteuse d'être guerrie, elle a presque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne feroit pas fâchée d'avoir à reprocher à son Mari qu'il ne lui auroit servi de rien; c'est peut-être une chose dont elle est incommodée que de le voir en état de triompher de ses succès, & de faire l'important. De toutes les visions déplorables qu'elle avoit, il ne lui est resté que celle de ce Mari, qui malheureusement est plus fixe que celles qu'elle avoit dans ses vapeurs, & plus difficile à chasser. Cependant elle se croit déjà grosse, & faisant reflexion sur son aventure, elle a conçu une plus haute estime que jamais pour son Astrologue. Lui avoir prédit qu'elle auroit beaucoup d'enfans, sans lui prédire de veuvage! Cela est merveilleux, car dans les dispositions où elle étoit, il n'y avoit nulle apparence, & sans toutes ces Têtes de mort, & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais son Mari ne lui eût été rien. Est-il possible que les Astres en sachent tant? Elle voit bien que je la trompois en lui soutenant que j'étois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens presentement pour le bien de la chose. Assurément elle va se rendre aux étoiles, & à son Mari, il faut bien avoir des enfans pour contenter les Astres qui le veulent. Elle disoit l'autre jour à une de ses amies en lui vantant son Astrologue, qu'il n'y avoit point d'incrédulité qui pût tenir contre les choses particulieres, & hors de toute apparence, qu'il lui avoit prédites. Que cela se répande, il n'en faut pas davantage pour renverser deux ou trois cens têtes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fausseté qu'on lui a suggerée.

A MONSIEUR DE L...

L E T T R E XXXII.

J E vous ai promis de vous apprendre des Nouvelles du Mariage de R... Je ne sai si j'étois prévenu, & si je me suis figuré qu'il étoit effectivement, comme je croyois qu'il dût être, mais je l'ai trouvé embarrassé, & presque honteux d'être marié. Il a raison, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites sur le chapitre des Femmes, & d'une infinité de plaisanteries qu'il avoit débitées contre le Mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne-foi il les a faites de si mauvaise grace, & d'un ton si humilié, que nous avons eu pitié de lui. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre; il ruine sa fortune pour une petite figure, jolie à la verité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnaissance. Pourquoi aussi déclamer contre les Femmes avant soixante ans? encore seroit-il de bonne heure. Pourquoi faire profession de ne les estimer pas quand on sent qu'on les peut aimer? Ce n'est pas par l'estime qu'on y est pris ordinairement, il ne leur importe pas beaucoup si les reflexions qu'on fait leur sont contraires, pourvu que le temperament de ces Raisonneurs-là leur soit favorable. Si j'étois en la place de R... & que je me fusse autant engagé d'honneur que lui à ne me point marier, je haïrois bien une jolie personne de l'avoir épousée. La condition du pauvre R... est d'autant plus fâcheuse, qu'afin qu'il puisse se sauver à l'égard du public, il faut que la Dame soit une Heroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il lui faut encore bien de l'esprit; il n'en fera pas quitte comme les autres pour être deshonoré si elle a des galanteries, il le fera même si elle n'a pas de l'esprit comme un Ange, & son honneur y est également intéressé. Je serois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Aussi le même chagrin où seroit un autre qui apprendroit de la sienne quelque histoire peu agreable, il l'a quand il n'entend pas louer Madame de R... autant qu'il voudroit. Connoissez-vous un homme plus marié que celui-là? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Ma-

ri, double, triple, centuple du ridicule commun! Quelle grêle de plaifanteries! Je fremis de la situation où il est. Mon cher Ami, ne perdons jamais le respect pour les Femmes en general, ni pour le mariage, ni pour toutes les choses auxquelles elles peuvent s'intéresser. Nous sommes trop exposés à leur vengeance.

A MONSIEUR DE B...

LETTRE XXXIII.

Voyons si vous ne prendrez point pour une Fable ce que je vais vous conter. Un Homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement gouteux, & un beau jour il lui parla à peu près en ces termes: *Vous savez, Madame, que je suis assez aisé à vivre, jusqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer, mais c'est en quoi je l'ai été davantage. Vous jugez bien que j'ai dû voir ce qui se passoit entre vous, & tels & tels, qu'il lui nomma. Ah! Monsieur, s'écria la Dame en rougissant & d'un air fort embarrassé, on vous a fait de mauvais rapports. Laissez-moi dire, reprit-il avec le flegme que vous voyez à Auguste dans cette belle Scene qu'il a avec Cinna au commencement du cinquième acte, & en effet celle-ci y ressemble assez. Je sais donc toute votre histoire, j'y joue un personnage assez considerable pour la savoir, ce n'est pas là de quoi il est question. Jusqu'à présent vous avez suivi le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y étois bien attendu. Mais vous faisiez grace à vos Amans lorsque vous aviez un Mari qui ne leur eût peut-être cédé sur rien; je ne doute pas que vous ne leur ayez fait valoir cette préférence que vous leur donniez; & que vous n'ayez eu l'art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toujours de la considération. Maintenant cela ne se peut plus, me voici accablé des goutes, vos Amans croiront vous être nécessaires, vous n'avez plus de Mari dont vous leur puissiez faire un sacrifice, ils vous manqueront de respect, ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux, je ne saurois vous en dire davantage. Songez-y, vous romprez ces sortes de commerces, si vous m'en croyez, ils ne vous conviennent plus. Le conseil que je vous donne ne peut jamais être plus désintéressé; je suis gouteux,*

teux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde. Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que rire, & l'envoya penser bien sérieusement à ce qu'il lui avoit dit. Savez-vous ce qui en est arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Messieurs qui avoient pris d'autres esperances, & effectivement je croi que c'est ici pour la première fois que la goutte d'un Mari a vuide la Maison d'Amans; selon les apparences il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces événemens qu'il est impossible de deviner. Les intéressés ne se fussent pas avisés de faire des vœux pour la santé de ce Mari; elle leur étoit pourtant nécessaire. Si vous me demandez comment j'ai su cette aventure, il est certain que dans un Roman j'en serois quitte pour mettre quelqu'un derrière la tapisserie; mais quand je vous verrai, je vous dirai quelque chose de meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne sai quel effet cela fera sur vous, pour moi j'admire le bon sens extraordinaire du Mari. Tant que la Femme n'a eu à son égard que les fonctions de Femme, il a souffert qu'elle se soit partagée, elle n'en valoit pas moins; mais il devient infirme, il a besoin que la Femme devienne sa Garde, une Garde ne fait pas bien son devoir si elle est partagée, il trouve moyen de jouir seul de sa Femme lors qu'il la réduit à prendre cette qualité. Il s'en ressaisit, non par le caprice ordinaire de la jalousie, mais par de très-solides raisons qu'il feroit à souhaiter que tous les Maris entendissent pour enlever leurs Femmes au monde galant. On feroit assez équitable pour les leur céder quand ils auroient ces raisons à dire, mais en vérité on ne peut pas se rendre à celles qui les font agir ordinairement; aussi paroît-il assez par l'expérience qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il est, la Dame dont je vous parle passe les journées au chevet du lit de son Mari, & j'ai conçu une telle estime pour lui, que je croi qu'il se fait conter par la Belle les particularitez de ses amours, & qu'il s'en réjouit avec elle.



Ddd 3

A

A M O N S I E U R D E S . . .

L E T T R E X X X I V .

J'E m'étonne que vous soyez surpris de ma rupture avec Madame d'H... vous ne songez donc point à l'horrible infidélité qu'elle m'a faite, vous ne songez point qu'elle s'est mise dans le jeu. Cette maudite Bassette est venue pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui étoit déjà en assez mauvais état, c'est le plus grand fleau que la colere celeste lui pût envoyer. Combien de gens qui avoient résisté à la maladie de l'Hombre, sont emportez par la Bassette? Madame d'H... est malheureusement de ce nombre. Dès que ce jeu parut, mon amour s' alarma; car les Amans, comme vous savez, sont bien délicats. J'eus des pressentimens funestes, je priai la Dame de me faire des sermens qui me rassurassent sur la Bassette, je lui fis prononcer contre elle des maledictions qui vous feroient dresser les cheveux à la tête, si j'osois vous les repeter, & huit jours après la voilà qui prend pour la Bassette une passion demesurée; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un visage enflâmé & des yeux ardens, sont attentifs à une espece d'operation magique qui s'y passe devant eux; n'y eût-il que la laideur dont elle va être, il auroit bien fallu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriez pas son teint qu'elle avoit si beau. Quinze jours de Bassette l'ont plus brouillé, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze Enfans, ou quinze années, & ce jeu-là peut être appelé l'Art de vieillir en peu de temps. J'ai été la voir à des heures où je n'avois point à craindre de trouver la Bassette chez elle, elle étoit seule effectivement, mais elle avoit des jeux de Bassette devant elle, & méditoit profondément sur la suite des Cartes. Elle me regardoit d'une vûë égarée, & il ne sortoit de sa bouche que des *Alpion*, & des *sept & le va*; quels mots en amour! Jugez s'il y auroit une constance qui pût être à l'épreuve de tout cela; j'aurois mieux aimé que l'on m'eût donné un Rival que j'aurois fait enrager en cent manieres, mais comment me vanger de la Bassette? Il lui faut ceder ce que j'aime sans esperer de m'en pouvoir ressentir. Voilà ce qu'il y a de

de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, est de prendre pour mon Rival un certain homme d'assez mauvaise mine jusqu'à présent inconnu, qui vient tailler chez Madame d'Her... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par lesquels elle s'assure de lui pour l'apresdînée. Il est bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour son Rival. Mais enfin c'est toujours quelqu'un à qui on peut faire un tour, quand on sera de mauvaise humeur, & cela vaut mieux que rien.

A U M E M E.

L E T T R E X X X V .

J'E suis vangé de Madame d'H... Elle a fait de grosses pertes qui l'ont épuisée, & même elle s'est si bien échauffé la poitrine au Jeu, que son Medecin vient de la condamner au lait d'Aneffe. Malade & sans argent elle songe à me rappeler, sa maison est redevenue fort tranquille, & si je veux, les deux personnes qui y seront les plus assidues, seront l'Aneffe le matin, & moi le soir. Mais je délibere quelquefois si je dois renouer; c'est une tête qui a tourné dès que la Bassette s'est présentée à elle, elle m'a planté là avec une legereté & une promptitude merveilleuse; & si je lui retrouve plus de calme dans l'esprit, elle le doit au lait d'Aneffe. En verité je suis fort blessé de cette idée-là. Elle fût donc devenue tout-à-fait folle s'il n'y eût point eu d'Aneffes au monde. Pour sa beauté, il est certain que sans leur secours, c'en étoit fait. J'aurois assez d'inclination à attendre qu'elle se fût entierement rétablie, & que le lait de cette pauvre Bête se fût changé aux Lis & aux Roses dont se compose le visage d'une Déesse; mais s'il faut qu'elle se chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Aneffe ne lui profitera point; ainsi je croi après tout que ce fera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'interêt que moi. Si nos soins réussissent, elle redeviendra fort aimable, sur tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans son esprit, & en auront chassé l'agitation ridicule que la Bassette y produisoit.

A MADemoiselle d'Her...

LET TRE XXXVI.

J'Apprens que vous êtes bien embarrassée, ma chere Cousine, & que vous n'avez guere de sujet de l'être. Où est, je vous prie, la difficulté? Mr. le Marquis de la F... veut vous épouser secretement, & votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là. Vous voudriez qu'il y eût trois Bans prononcez haut & clair, ensuite des Fiançailles dans les formes, & puis des Noces où tous les Parens vinsent dire des sottises; ma foi, je croi que vous vous moquez. Il y a bien d'honnêtes Personnes qui se marient sur une simple promesse, quelquefois sur des Lettres assez sujetes à interpretation; quelquefois sur rien, à la maniere de l'Age d'or, où l'on ne favoit ni lire ni écrire, & où il falloit bien que l'on se passât de Contrat. Pour vous, vous aurez Contrat & Prêtre, que vous faut-il davantage? Si l'affaire me regardoit, je trouveroie que c'en seroit trop. Voulez-vous que la ceremonie pour être dans toute son étendue, mette en peril dix mille livres de rente, qu'il en coûteroit à Monsieur de la F... à qui sa vieille folle de Tante qui vous hait à la mort, pourra jouer un tour si elle fait qu'il vous ait épousée? C'est un raffinement de vertu bien surprenant que d'avoir peur d'un Mariage secret; & au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous refoudre à être timpanisée trois fois de suite à haute voix dans une Eglise, où l'on apprendroit à tout le monde, qu'en tel temps vous rendriez Monsieur tel Maître de votre personne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela? Comment soutenir les regards des honnêtes Gens, qui fauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez dessein de faire, ou que vous auriez faites? Ayez plus de pudeur, ma chere Cousine, vous ne savez peut-être pas de quoi il est question, & de là vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire mystere; mais si vous le saviez une fois, je ne croi pas que vous voulussiez que personne vous en crût capable; sur tout je ne croi pas que vous en pussiez faire la confidence à un personnage aussi venerable qu'un Prêtre, vous ne la feriez sans doute qu'à Monsieur le Marquis, parce qu'il seroit l'hom-

l'homme du monde le mieux disposé à vous pardonner vos foiblesses. Trouvez donc bon que l'on vous redresse un peu sur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vù & au fu de tout le monde. Vous serez Madame de la F... & on vous appellera Mademoiselle d'Her... Vous serez encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroîtront vos pareilles, & le seront peut être. Vous pourrez n'entendre point certaines choses que des indiscrets disent quelquefois, & il vous sera permis d'en rougir, au lieu que si votre Mariage étoit déclaré, il faudroit que vous prissiez un air un peu moins innocent, & plus capable; enfin vous conserverez toutes les minauderies de Fille, cela sera délicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. Vous pourrez les mettre en usage à l'égard de Monsieur de la F... même vous serez une demi-Fille pour lui; & tant que vous ne porterez pas son nom, il vous restera quelque sorte de droit d'être un peu plus composée, & plus réservée à son égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propose, qui assurément doivent vous tenter. Ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus solidement, c'est la succession de la vieille Tante qu'il faut conserver; vous aurez dix mille livres de rente de plus, pour ne point porter pendant quelque temps le nom de Marquise de la F.... quoique vous en fassiez les fonctions. Je croi, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce parti, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquise de la F... sans en porter jamais le nom.

A L A M E M E.

LET TRE XXXVII.

SAns mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuse dans votre petit Mariage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute votre vertu vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous savez de quel prix & de quel

TOME II.

Eee

agré.

agrément est la difficulté de se voir, & la nécessité d'y apporter beaucoup de précautions. Vous avez le plaisir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pût se débarrasser des obstacles qu'il rencontreroit, à qui vous avez laissé une porte entreouverte de votre propre main; & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre sans bruit, qui marche doucement, & ne fait point le Maître de la maison. C'est être née coëffée que de ne se point départir de cette severe sagesse dont vous faites profession, & d'éprouver ces sortes de delices, c'est-à-dire, de rassembler tous les agréments de la vertu & du libertinage. Craignez seulement que la vieille Tante ne meure; il vous en reviendrait dix mille livres de rente, mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez Mr. le Marquis & vous en cessant d'être contraints. Le Mariage clandestin est le moins Mariage, & par conséquent le meilleur; vous ne ferez que trop tôt en plein Mariage, où vous aurez le loisir de regretter votre premier état: alors vous connoîtrez la langueur, l'ennui, les bâillemens réciproques, & tous les autres fruits de l'entière liberté, & vous voudriez de tout votre cœur avoir ressuscité la vieille Tante. Pourroit elle jamais croire qu'elle fût si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous? Elle se pendroit si elle le savoit. Je fais reflexion sur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on est vieux, on est toujours attrapé par les jeunes gens de quelque maniere que ce soit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant sa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne meriteriez pas les plaisirs, & après sa mort pour continuer toujours d'être votre dupe, elle vous laissera dix mille livres de rente. La voilà bien.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA F...

L E T T R E XXXIX.

Votre aventure, Monsieur, ou plutôt celle de Madame la Marquise de la F... est toute des plus plaisantes à mon sens. On a pris

pris tous les soins & toutes les précautions du monde pour cacher une grossesse, jamais Fille n'a plus souffert que ma pauvre Cousine; enfin la Nourrice est arrêtée, le voyage se fait à la Campagne sous des pretexts qui avoient épuisé tout votre esprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos mesures. Ils sont tous deux résolus à séjourner en ce monde-ci; une seule Nourrice ne leur peut suffire, & la nécessité d'en trouver une seconde évalue le secret dans tout le Village, voilà le plus burlesque malheur qui vous pût arriver. Ne deviez-vous pas songer aussi qu'un Mariage clandestin n'est pas comme un Mariage ordinaire, & que les Enfants s'y font deux à deux? Si le Roi vouloit beaucoup peupler son Roiaume, il n'en permettroit pas d'autres, je croi même qu'on ne verroit quasi plus naître des Filles; vous n'en aurez apparemment qu'après la mort de Madame votre Tante, & alors aussi vous n'aurez qu'un Enfant à la fois; mais jusque là il faut que la vertu du Mariage clandestin opere. Votre secret étant en peril par la fécondité inespérée de Madame de la F... vous avez parfaitement bien fait de prendre les devans auprès de Madame votre Tante, & de lui faire dire qu'il étoit arrivé une petite aventure à Mademoiselle d'Her... avec le Chevalier... Elle croit ce conte d'autant plus aisément qu'elle hait beaucoup la Demoiselle; & étant une fois prévenue, elle ne lui fera de sa vie l'honneur de croire qu'elle puisse être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquise qui est à plaindre, il faut que sa pudeur se fasse bien à la fatigue, Mariage clandestin, deux Enfants à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier... bruit qui sera reçu peut-être chez de certaines gens; voilà bien des affaires à soutenir. Il y a quelque Demon malicieux qui en veut aux personnes qui se piquent de sagesse, c'est lui qui lui joue de ces sortes de tours-là; il est vrai aussi qu'il est fort redouté, & qu'on ne s'expose guere à sa colere. Que sert à ma Cousine toute sa pruderie? Ne la voilà-t-il pas deshonorée pour le Chevalier... qui n'y a pas grand'part, & qui pourtant, vain comme il est, aidera de tout son pouvoir à l'Histoire quand il viendra à la savoir? Si j'étois en votre place, je craindrois que par l'expérience, la Marquise de la F... ne vînt à se dégoûter de la vertu. Il est vrai pourtant que comme c'est principalement à elle qu'elle doit votre cœur, elle aura plus de peine à cesser de l'aimer.

A MADemoiselle D'HER...

L E T T R E XL.

Votre Mari se plaint de vous, & très-sérieusement, & il a raison. Il dit que vous ne jouiez plus bien le personnage de Fille, & qu'il est aisé de s'apercevoir que vous avez eu deux enfans; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous apprendre à vivre. Je vois bien que depuis le bruit qui a couru de votre aventure, vous êtes bien-aîsée qu'on vous croie mariée; mais sérieusement que vous importe? Vous n'avez plus d'honneur, c'est celui de votre Mari, & de là vient qu'il y a assez de Femmes qui ne se mettent en peine de rien, parce que ce qu'elles font est plus sur le compte de leurs Maris, que sur le leur. Mais on ne fait si vous en avez un. On le saura quelque jour; & en attendant, si j'étois en votre place, je prendrais plaisir à jouir des avantages d'une réputation douteuse, à entrer également parmi les Femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmi les Coquettes qui ne le croiront pas. Vous ferez de ces deux mondes différens si vous voulez, jusqu'à la déclaration de votre Mariage; car quand vous en ferez une fois venuë là, & que vous aurez repris tous les dehors de la vertu, les Coquettes ne voudront plus de vous, & assurément vous y perdrez; leur monde est le plus joli. Si vous étiez charitable, vous songeriez qu'à l'heure qu'il est il y a quelques personnes tendres & fragiles qui se flatent que vous n'êtes point mariée, & qui sur votre exemple se consolent d'une fécondité qui n'a peut-être pas été si grande que la vôtre; ne leur enviez point cette consolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquise de la F... on le croit déjà assez, & on est assez disposé à vous rendre justice. Le Chevalier... lui-même, à qui Monsieur le Marquis s'étoit avisé de donner les deux enfans, quoi qu'il ait été d'abord assez flaté de ce bruit, & qu'il l'ait reçu avec toute la modestie capable de le confirmer, n'a pourtant osé s'y jouer long-temps; il a fait réflexion que la chose ne seroit pas toujours douteuse, que vous ne vous gouverniez pas de sorte que sa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit à la fa-

veur

veur de l'ambiguïté de votre conduite, & qu'il viendrait quelque éclaircissement fâcheux pour ceux qui ne se feroient pas assez défendus d'adopter les enfans d'autrui; il a donc pris le parti de nier de la bonne sorte, & du vrai ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui soit cru. Reposez-vous sur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous êtes bienheureuse que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frappée & frappée agréablement de vos prétendus amours avec le Chevalier... ne se soit pas avisée de craindre que vous fussiez sa Nièce; mais n'en faites pas trop, soyez encore quelque temps sans vous picquer trop de vertu, après quoi vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce sera une belle chose à voir quand vous aurez lâché la bride à toute votre sagesse.

A MADemoiselle DE V...

L E T T R E XLI.

DEpuis trois jours, Mademoiselle, je ne fais que penser à la question sur quoi vous m'avez fait l'honneur de me consulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerez, mais beaucoup plus de cette dernière espèce. Je vous avouerai cependant qu'il y en a qui vous fieront mieux les uns que les autres. Je ne suis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air trop doux; je ne suis point d'avis non plus qu'on vous peigne en Bergère, vous avez l'air trop fier; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun des inconvéniens qu'on pourroit trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoise. Si vous ne savez pas quelle sorte d'habillement c'est, informez-vous-en, on vous le dira. Il est vrai que cet habillement-là est difficile à soutenir, & qu'il y auroit bien peu de Femmes qui y parussent avec avantage; mais ne vous mettez pas en peine, je vous répons qu'il vous siéra bien. Il est fort galant, & en même temps fort simple, deux choses qu'on a de la peine à faire rencontrer dans un même habit; ces Iroquoises entendent bien comment il faut se mettre. Il m'est venu une petite imagination qui pourra servir à orner le Tableau, c'est que comme les Iroquoises,

Eee 3

aussi

aussi bien que Messieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne sera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerez quelqu'un par maniere d'amusement, cela s'accordera avec la figure d'Iroquoise que vous aurez, & avec votre caractère. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ai pu imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avouerai que je suis fort content de l'invention qui est particuliere, & je croi que vous le ferez aussi quand vous y aurez bien pensé.

A L A M E M E.

L E T T R E XLII.

J'E ne disconviendrai point, Mademoiselle, qu'après la figure d'Iroquoise que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne soit celle de Flore que votre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous serions bienheureux si vous vouliez vous en contenter, & ne regner que sur les Roses & les Violetes. Ne fera-t-on point paroître dans le Tableau le Zephire votre Amant? Vous devez vous en accommoder assez, il n'est propre qu'à des fonctions legeres, & qui ne vous alarmeront pas; le plus grand desordre qu'il vous causera, sera de mêler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger votre Robe, & de se glisser adroitement entre elle & vous; mais comme cela se fera sans scandale, & qu'il n'y paroitra presque pas, je ne croi pas que vous le trouviez mauvais. Enfin puisque vous dites souvent que vous n'aimez pas les Amans si solides; le Zephire sera justement votre fait; cependant quand vous aurez tâté quelque temps d'un Dieu si frivole, j'espère que vous en reviendrez aux simples Mortels, quoi qu'ils soient un peu plus grossiers. J'ai bien envie de savoir comment votre Peintre réussira à votre Portrait, son entreprise est hardie; il y a tant de graces sur votre visage qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier; en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la simplicité qui est dans votre air, un autre pour la finesse qui y brille; mais de prétendre les peindre toutes ensemble, douceur, fier-

fierté, simplicité, finesse, & tout le reste, je ne croi pas que cela se puisse; je ne sai seulement pas par quel hazard la nature a pu faire un mélange si heureux, ni comment dans votre personne elle a si bien proportionné la dose de chaque agrément. Elle seroit bien empêchée à en faire autant une seconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine; quand il songera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre lui échapera, son pinceau en laissera passer assurément quelques-uns sans les représenter, au lieu que mon cœur n'en laisse passer aucun qui ne soit vivement senti. Il n'y a que lui au monde qui tienne un compte exact de tous vos charmes, mais cet emploi-là est un peu dangereux.

A L A M E M E.

L E T T R E XLIII.

N'E l'avois-je pas bien dit qu'il y auroit une partie des beautés de votre visage qui ne se laisseroient point peindre? Je les connois, elles ne sont pas si aisées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne fasse d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que votre Peintre vous fait extrêmement valoir l'effet qu'a produit votre portrait qui a été vu chez lui, & qu'il prétend qu'il est le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, Mr. l'Envoyé de... est devenu amoureux de vous. Ce n'est pas une grande merveille. Un Allemand auroit grand tort, s'il ne se rendoit à la dixième partie de vos charmes, & s'il falloit que vous les employassiez tous contre lui. Le voila fort assidu auprès de vous, & fort épris, vous n'auriez qu'à faire porter votre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriez venir de toutes parts des Envoyés qui ne seroient que pour vous; au lieu que celui-ci étoit venu d'abord pour des Negociations qu'à la verité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque dessein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée, je vous déclare qu'en ce cas-là je ferai voir votre Portrait aux Ambassadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roi leur Maître, & que cela fasse une diversion. Votre beauté est si fort de tous les Païs, que

que je ne doute point qu'elle ne fit le même effet sur les Africains que sur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaisir à aller faire enrager tout le Serrail du Roi de Maroc, & à lui rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles? Vous aimez à faire des malices, celle-là seroit assez jolie; il vaudroit toujours mieux prendre ce parti-là, que d'aller se faire Allemande de gayeté de cœur.

A L A M E M E.

L E T T R E XLIV.

A Quoi sert de seindre? Je ne suis point fâché du petit accident qui vous est arrivé à la Chasse. Il vous servira à vous faire voir que la chaste Diane ne veut point de vous. Il est assez honteux qu'une si sage Déesse vous rebute; mais enfin depuis Calisto, qui fut malheureusement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irréprochable, Diane a pris résolution de ne plus recevoir à sa suite de jolies Nymphes, parce qu'elle les croit toutes sujettes à caution; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait sentir que vous ne lui conveniez pas. Venus d'un autre côté, qui n'est pas si vertueuse & si farouche, vous tend les bras d'une manière riante & agreable. Vous n'aurez point à craindre avec elle des chûtes de cheval, ni des meurtrisseures universelles; il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois aussi garder le lit; il y a de la peine par tout, mais du moins quand vous garderez le lit de par Venus, elle vous aura fourni d'avance de quoi vous consoler; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Lièvres de son Empire, assurément vous ne feriez pas payée de l'incommodité que vous souffrez presentement. Abandonnez donc ce métier-là, si vous m'en croyez, vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous eussiez pu voir comment vous vous prépariez à la Chasse, ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviez rassemblé toutes vos graces naturelles & acquises, vous aviez pris un air vif, animé, & tout à fait aimable; vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eût été question de tout cela pour prendre un Lièvre. C'est que vous ne connoissez qu'une sorte de

Chaf-

Chasse, & que vous vous imaginiez que ce qui vous a réussi avec les hommes, vous doit réussir aussi avec les bêtes. Contentez-vous de la première sorte de captures, vous n'entendez que celle-là. D'une conversation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de mérite, on ne vous rapportera point dans un Carosse toute meurtrie & toute brisée, comme on fit l'autre jour de cette maudite Chasse, où vous ne prîtes rien.

A L A M E M E.

L E T T R E XLV.

J E ne doute pas, Mademoiselle, que ce ne vous soit une grande consolation dans votre mal d'avoir un Medecin aussi appliqué que... Il ne s'est pas contenté de voir tout le côté sur lequel vous étiez tombée, il a voulu absolument qu'on lui montrât l'autre aussi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtrisseures par contre-coup, & Dieu-merci il n'y a rien trouvé; mais enfin cela est toujours d'une grande exactitude. Pour moi, je conseillerai à toutes les jeunes & jolies personnes de prendre ce Medecin-là. Je ne sais quelle récompense il aura pour avoir guéri vos blessures; mais je tiens que de les avoir vûes, c'est déjà une récompense suffisante. Je m'informerai à lui de quelques particularitez touchant votre personne, dont je croi qu'il n'y a point d'autre mortel qui puisse parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé fort étroitement au secret, & l'y eussiez-vous obligé le plus étroitement du monde, vous êtes trop belle pour que le secret vous dût être gardé. Ce n'est pas pourtant que j'aye besoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ai qu'à voir la Venus de Medicis, & m'imaginer vos habits sur cette admirable Figure; vous voilà. J'ai appris une chose que je vous avoue que je n'eusse jamais crû; je ne m'attendois point que dans les endroits écorchez, il y dût jamais revenir une aussi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer si bien deux fois de suite à faire une peau? Cependant on m'assure que la seconde est tout aussi belle qu'étoit la première; vous avez une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreu-

TOME II.

Fff

ve

ve de toutes sortes d'accidens. Je croi, Dieu me pardonne, que si vous aviez perdu un œil, il vous en reviendrait à la place un autre aussi beau. Faites désormais tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle, retournez à la chasse, montez à cheval, tombez-en, il n'y a à craindre que pour votre vie, votre beauté est en sûreté tant que vous vivrez. S'il vous étoit resté de cet accident-ci des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'eussent eu leur agrément?

A MONSIEUR DE F...

L E T T R E XLVI.

J'Ai passé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de notre Ami Saint... & il m'a prié de vous donner de ses nouvelles. Vous allez être surpris d'apprendre que fait comme vous le connoissez, il est l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaît, c'est qu'il est assez naturel pour en être surpris lui-même. Toutes les Femmes éblouies de l'éclat de sa dignité, lui font les yeux doux, & comme il n'avoit point du tout été gâté par celles de Paris, il rit de tout son cœur de se voir devenu tout à coup les délices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui sans cela le seroit assez: il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de Mr. le Gouverneur; mais depuis ce temps-là on ne fait plus que médire & que plaifanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il joue dans tout cela un fort bon personnage, l'amour ne lui a jamais été rien, sa passion dominante est la raillerie, & il ressemble autant à un Singe par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers lui, & il recule fondé sur sa laideur, qui ne lui permet pas, dit-il, de porter ses regards ni ses pensées sur de si belles personnes, & il leur avoue avec une ingénuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui est encore plus laide que lui, dont il ait pu obtenir quelque chose. Sur cela on lui tient des discours généraux contre la beauté des hommes; & il prétend même qu'une fort jolie Creature ayant été assez naïve pour lui dire en rougissant & en baissant les yeux qu'il n'étoit point si laid, il le
lui

lui soutint, & le prouva par le dénombrement de toutes ses laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers sur lui, parce qu'elle a été Maîtresse du précédent Gouverneur; il dit qu'elle a conservé de son ancienne élévation des manières hautes, & qu'elle lui fait entendre que les autres, qui ne sont pas stilées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne sont pas dignes de lui. Mais les autres aussi se servent de cette raison-là même pour l'exclure du rang où elle aspire, & on insinue souvent à Mr. le Gouverneur qu'elle n'a à lui donner que les restes de son prédécesseur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un si laid Personnage, & qui même ne fait que s'en moquer! Je voudrais que vous eussiez été des conversations que nous avons eues sur ce sujet en buvant ensemble. Je n'ai jamais vu son stile burlesque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompense de ses services que d'être envoyé parmi toutes ces têtes folles qui lui fournissent une ample matière de se réjouir. Il n'y a en ce pays-là que les hommes qui soient sages, car je n'en ai pas vu un seul touché de l'honneur d'être amoureux de Madame la Gouvernante, ils n'ont point cette noble ambition.

A MONSIEUR DE LA S...

L E T T R E XLVII.

N'Empêchez-vous point votre Ami de faire la folie à laquelle il se prépare? J'en tremble par l'intérêt que vous me faites prendre en lui. Quoi! parce qu'il a surmonté tous les obstacles qui s'opposent à son Mariage, & qu'il est enfin possesseur de la Belle... il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la Campagne, résolu d'y passer sa vie avec elle seule, & jaloux de partager sa vue avec d'autres? Quel transport est-ce là? Le plus adorable objet qui soit dans l'Univers ne se peut-il pas bien posséder au milieu de Paris? Que... attende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce temps-là que la retraite & la solitude lui soit nécessaire pour jouir pleinement de son bonheur, on souffrira qu'il se retire dans les déserts avec sa Nymphé; s'il veut même, on lui donnera un terme beaucoup plus court; mais

enfin il ne faut pas compter sur un commencement de Mariage, la suite y ressemble trop peu. Dites-moi, s'il vous plaît, ils feront deux à cette Campagne; s'ils ne font tous deux également charmez, la Campagne ne vaudra rien. Est-il sûr du goût de cette Belle qu'il vient d'épouser? Se contentera-t-elle de ne voir toujours que des arbres & lui? Il faudroit pour ce qu'il fait pouvoir répondre & de soi & d'un autre, & la moitié de cela, qui est la plus aisée, est encore au dessus de la force humaine, il ne songe pas qu'une solitude, où il fera continuellement avec ce qu'il aime sans aucune distraction, usera sa passion en moins de rien, elle sera plus épuisée d'un mois de Campagne qu'elle n'eût été d'une année de séjour à la Ville. Ce n'est pas ainsi que les passions doivent être conduites, il faut étendre leur durée avec adresse, & les faire filer, pour ainsi dire, autant qu'on peut, en se ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations même. Votre Ami n'entend guère cet art-là. Pour moi je m'en fers, & m'en trouve bien.

A U M E M E.

L E T T R E XLVIII.

Vous souvient-il de ce que je vous mandai il y a deux mois? Je trouvai hier votre Ami à la Comédie. Le voilà déjà revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laissé sa femme à la Campagne. Il est vrai qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera ici que quelques jours; mais voulez-vous gager que cette petite affaire ira lentement. J'ai déjà connu son refroidissement à ses manières de parler, elles sont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne sont pas soutenues du même air. Il étoit aisé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer son contentement, maintenant il ne se sert que par habitude de ses anciennes expressions; il dit froidement des choses vives, & en vérité il ne les dit que pour se sauver du deshonneur d'un changement si prompt. Il sent lui-même cette différence, & évite une matière qui étoit il y a quelque temps la seule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus si amoureux qu'il l'étoit. Il employe même en parlant de l'amour quel-

ques

ques termes peu respectueux; il lui donne les noms de folie, d'entêtement, corrigez à la vérité, par quelques Epithetes honorables, mais il n'importe, il ne parloit pas toujours ainsi. Je le plains; il s'est engagé non seulement envers Madame... mais ce qu'il y a de pis, envers le public à être toujours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoutumât à la diminution de sa tendresse, & lui fit quartier; mais le public qui n'y a nul intérêt ne lui en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à sa Campagne; s'il y manque, comme assurément il y manquera, Dieu sait les plaisanteries. Il auroit bien de l'obligation à qui lui feroit dans peu quelque Procès qui l'obligeroit à venir séjourner à Paris, je lui conseillerois de s'y rétablir insensiblement en prenant d'abord un Appartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traîneroit, une Maison. Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & presque demandant grace. Quelle folie aussi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par tout, *je suis amoureux pour le reste de ma vie, je n'ai plus besoin du commerce des hommes!*

A M A D E M O I S E L L E de V...

L E T T R E XLIX.

NE doutez point, Mademoiselle, que je n'aye été charmé de la manière dont vous vous tirâtes hier de la périlleuse conversation que vous eûtes avec cette Demoiselle qui venoit vous livrer un assaut de bel esprit. Je croi bien qu'elle sortit persuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle, mais je vous en estime davantage d'avoir su remporter sur elle une Victoire qui ne l'ait pas blessée. Il y eut de votre part la plus ingénieuse malice du monde à lui laisser avoir de l'esprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de temps en temps que des choses simples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeler de ses hautes idées, si elle vous eût bien entendue. Sans mentir, je ne vous ai jamais trouvée plus spirituelle, ni même plus belle, parce qu'une crainte secrète de vous laisser surpasser anima vos yeux & votre visage, & que l'application que vous aviez à jeter du ridicule sur de si beaux discours, rendit votre air plus

F ff 3

fin.

fin. Jusqu'à présent quand j'ai été touché de quelqu'un, je lui ai toujours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit, j'avois regret à laisser imparfaite une belle idée qui devoit regner dans mon esprit; & je l'achevois de ma pure libéralité, mais de bonne foi, je ne vous donne rien, vous êtes la première personne que j'aye animée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ses charmes. Aussi je ne pourrai me vanger de vous comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lors que je n'étois pas content. Votre mérite tiendra toujours bon contre mes ressentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la consolation de vous trouver moins aimable, quand même j'aurai le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me semble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais; mais enfin je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai. Rien que de vrai en amour! Cela n'est presque pas concevable; il falloit que je fusse déjà bien fou quand je vous fis une semblable promesse. Si jamais vous permettiez à ma Raison de revenir un peu, je vous declare que je prétendrois bien recommencer à mentir selon la coutume de la vraie galanterie. Jusque-là, je ne sai combien de petits artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles, je savois assez bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manieres vives qui seduisent, & j'ai vu plus d'une aimable personne se passionner à mes representations; mais je renonce avec vous à tout mon acquis, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne soit vrai ne vaut pas la peine d'en parler. Il feroit beau voir mes autres passions se comparer à celle-ci!

A L A M E M E.

L E T T R E L.

J E n'ai point encore éprouvé d'empire si rude que le vôtre. Quoi! vous dites qu'il n'est pas possible que je ne vous trompe, parce que j'ai marqué jusqu'à présent trop de plaisir à être avec vous, &

& qu'il n'a pas paru que je me sois ennuyé un seul moment? Vous prétendez que cela n'est pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manieres. En verité je suis bien malheureux; il ne me sera point permis de ne me point ennuyer, lors qu'effectivement je suis le plus content du monde! Comment voudriez-vous que je fusse? Il n'y a que trois ans que j'ai l'honneur de vous voir, tous vos agrémens me sont encore nouveaux, & de la maniere dont vous les savez renouveler, & les faire succeder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, sans tomber dans aucune repetition de charmes. Attendez que ce temps-là soit passé, je tâcherai de faire alors ce que vous souhaitez de moi, je m'ennuierai; il me semble que c'est-là se mettre à la raison. Je sai bien que ce qui rend l'amour de si peu de durée, c'est qu'on le pousse toujours au-delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extase perpetuelle auprès de ce qu'on aime, toujours également ravi & enchanté. La nature ne comporte point cela, & apparemment vous voulez ménager ma tendresse, en lui accordant la permission de se relâcher quelquefois. Le motif est obligeant, & vous pouvez croire que j'en sens bien le prix; mais enfin, Mademoiselle, il n'est pas possible d'avoir la complaisance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous fasse sa Cour à ce prix-là. Je doute que Def... même, Personnage si ennuyé & si ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEVALIER de L...

L E T T R E L I.

V Ous êtes donc sur le point d'épouser l'aimable Devote, à qui vous faites la Cour depuis si long-temps, & vous renoncez pour elle à l'Ordre de Malte? Vous alliez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces pensées pieuses en des desseins de Mariage, Voilà comme les belles Devotes sont dangereuses pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne fasse pas conscience de vous ôter à la Chrétienté, dont vous eussiez soutenu les interêts toute votre vie contre les Othomans; car vous ne vous souvenez plus qu'il y ait des Turcs

Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous désormais qu'ils ne fassent bien des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas songé à cela; mais si je vous voulois du mal, je lui représenterois combien vous êtes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par votre Mariage. Peut-être aussi croit-elle en vous épousant, & en vous convertissant faire une Caravane aussi glorieuse à la Chrétienté, que toutes celles que vous eussiez faites contre les Turcs. Mais, dites-moi, ne seriez-vous pas bien embarrassé, si au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de Noblesse, pour vous recevoir Chevalier, Mademoiselle de G... vous demandoit vos preuves de devotion, avant que de vous recevoir pour son Mari? Je ne croi pas que vous en ayez d'autre jusqu'à présent que votre tendresse pour elle, mais apparemment elle se contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inspire un amour divin, elle s'accommode toujours de l'amour profane qu'elle vous a inspiré. Les Devotes savent bien aller à leurs fins: je gage que celle-ci, sous prétexte de vouloir vous convertir, vous aime, & que dans tous les sermons qu'elle vous fera, la vertu de fidélité conjugale ne sera pas oubliée. Au fond comme elle aura été l'instrument de votre conversion, il sera juste qu'elle en ait le profit. Je vous assure qu'aucune conversion n'eut jamais un instrument plus agreable, & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Devots qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Devotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier, hâtez-vous d'empêcher qu'on ne puisse plus vous donner ce nom.

A MONSIEUR D. L.

L E T T R E LII.

LA nouvelle que vous m'apprenez est fort plaisante. Quoi! Mademoiselle de S. P. est mariée? Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'Amour, à ce que je voi, en use en grand Seigneur, il marie les Filles qui l'ont servi. Cela va donner courage aux autres, peut-être y en aura-t-il, qui sur l'exemple de Mademoiselle de S. P. négligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui par sa seule valeur sera devenu Mar-

chal

chal de France, en va faire tuer dix mille autres qui aspireront à la même élévation; & la Belle dont nous parlons va faire autant de Demoiselles de bonne volonté, qui se flateront d'attraper à la fin un Mari. Il faut qu'elle ait eu de l'esprit pour choisir juste entre tous ses Amans, celui qui étoit capable de l'épouser. Elle ne s'est point amusée à avoir de la vertu inutilement, elle n'en a eu qu'une fois, mais à propos; il y a bien des personnes dont elle n'est pas trop estimée, qui n'auroient pas l'adresse d'en faire autant. Ce pauvre Monsieur... est à plaindre d'avoir été le seul qu'elle ait jugé digne de sa vertu; il est vrai pourtant qu'il se l'est attiré par sa sottise naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle le distinguât. Je ris quand je songe à ce que vous me dites, qu'avec un Billet de quatre lignes, elle le mettoit dans des ravissmens de deux mois, & qu'un jour qu'il se hazarda à lui baiser le bras, cette fiere Personne le menaça de le bannir pour jamais de sa présence. Je suis bien persuadé présentement qu'il ne faut que favoir placer les choses; ces rigueurs-là étoient assez ridicules, mais bien placées, elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'après le Sacrement même, elle n'ait eu bien de la peine à se soumettre au rigoureux devoir d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu son Mari le plus heureux de tous les Conquistans par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait; le bonheur qu'elle lui pouvoit donner, avoit besoin d'affaïsonnement.

A MADEMOISELLE de V...

L E T T R E LIII.

JE vous vis hier si sensible à l'Opera, Mademoiselle, & hors de là vous me le paroissiez si peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laissez agir votre cœur à l'Opera, parce qu'il n'y a rien de vrai, & vous vous contraignez avec moi, parce qu'il y a trop de vérité dans tout ce que je vous dis; je ne sai comment vous l'entendez, mais ce devoit être tout le contraire. J'ai beau vous dire des choses touchantes, elles ne vous font point tirer votre mouchoir de votre poche; si du Méni les disoit, il y auroit bien des

TOME II.

Ggg

lar-

larmes versées. Est-ce qu'on ne pourra vous toucher sans vous tromper? Ce seroit une destinée assez fâcheuse pour vous & pour moi, & peut-être encore plus pour moi, qui perdrois toute esperance à votre égard. La plus jolie chose du monde est une jolie personne comme vous, qui est vivante, c'est-à-dire qui a des sentimens, car les sentimens & la vie c'est une même chose, & qu'est-ce à votre avis, de n'être vivante qu'à l'*Opera*? Songez que vous ne vivrez tout au plus que trois fois la semaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monsieur de Lulli. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces personnes infirmes qui ne subsistent qu'à force de remèdes. Il faudroit assembler un grand nombre de gens, préparer de la Musique avec beaucoup d'art & de peine; faire retentir à vos oreilles je ne sai combien d'Instrumens; & tout cela, pour vous faire avoir quelque petit sentiment; pour moi, si j'étois en votre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme seul suffiroit pour cela, & pourvu que vous apportassiez de votre part de certaines dispositions, vous seriez plus vivante en voyant & en écoutant cet homme-là, que vous ne l'êtes à l'*Opera* même. Enfin la vie ne consiste pas à prendre de l'air dans ses poumons, & à le rendre, elle consiste à prendre dans son cœur, & à rendre des sentimens. C'est par là que la vie de l'*Opera* est très-imparfaite; vous prenez quelque chose, il est vrai, mais vous ne le redonnez point; du Méni vous a touchée, mais je vous déclare qu'il ne se foucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniere, puisqu'enfin cela se peut.

F I N.



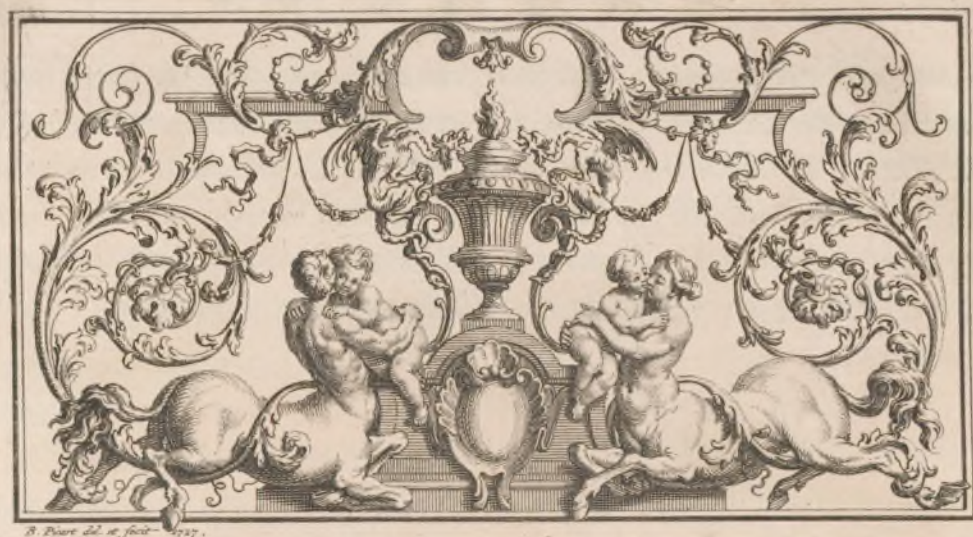
B. Poiret sculp. An. 1777.

OE U.

OEUVRES MELÉES.

TOME II.

Ggg 2



SA MAJESTE' CZARIENNE ayant fait savoir à l'Académie Roiale des Sciences, qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ses Honoraires, l'Académie chargea son Secrétaire de lui en écrire: Ce qu'il fit en ces termes.

SIRE,

L'HONNEUR que Votre Majesté fait à l'Académie Roiale des Sciences, de vouloir bien que son auguste Nom soit mis à la tête de sa Liste, est infiniment au dessus des idées les plus ambitieuses qu'elle pût concevoir, & de toutes les actions de graces que je suis chargé de Vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous est presque permis de compter parmi les nôtres, marquera éternellement l'Epoque de la plus heureuse révolution qui puisse arriver à un Empire, celle de l'établissement des Sciences & des Arts dans les vastes Pais de la domination de Votre Majesté. La victoire que vous remportez, SIRE, sur la barbarie qui y regnoit, sera la plus éclatante & la plus singulière de toutes vos victoires. Vous vous êtes fait, ainsi que d'autres Heros, de nouveaux Sujets par les armes; mais de ceux que la naissance Vous avoit soumis, Vous vous en êtes fait par les connoissances qu'ils tiennent de Vous, des Sujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de Vous obéir; Vous les avez conquis aux Sciences,

Et cette espece de conquête, aussi utile pour eux, que glorieuse pour Vous, Vous étoit réservée. Si l'exécution de ce grand dessein conçu par Votre Majesté s'attire les applaudissemens de toute la Terre, avec quel transport de joye l'Académie doit-elle y mêler les siens, Et par l'intérêt des Sciences qui l'occupent, Et par celui de votre gloire, dont elle peut se flater désormais qu'il rejaillira quelque chose sur elle! Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur FONTENELLE,
Secr. perp. de l'Acad. Royale
des Sciences.

De Paris ce 27. Décembre 1719.

LE CZAR ayant fait l'honneur à l'Académie de lui répondre, le Secrétaire eut encore l'honneur d'écrire au CZAR la Lettre suivante.

SIRE,

L'Académie Royale des Sciences est infiniment honorée de la Lettre que Votre Majesté a daigné lui écrire, Et elle m'a chargé de lui en rendre en son nom de très-humbles actions de grâces. Elle Vous respecte, SIRE, non seulement comme un des plus puissants Monarques du Monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande étendue de son pouvoir à établir les Sciences, dont elle fait profession, dans de vastes Pais où elles n'avoient pas encore pénétré. Si la France a cru ne pouvoir mieux immortaliser le nom d'un de ses Rois qu'en ajoutant à ses titres celui de Restaurateur des Let-

Lettres, quelle sera la gloire d'un Souverain qui en est dans ses Etats le premier Instituteur! L'Académie a fait mettre dans ses Archives la Carte de la Mer Caspienne dressée par ordre de Votre Majesté; Et quoique ce soit une piece unique & très-importante pour la Géographie, elle lui est encore plus précieuse en ce qu'elle est un monument de la correspondance que Votre Majesté veut bien entretenir avec elle. L'Observatoire a été ouvert au Bibliothécaire de Votre Majesté, qui a voulu y dessiner quelques Machines.

L'Académie la supplie très-humblement d'accepter les derniers Volumes de son Histoire, qu'elle lui doit, Et qu'elle est bien glorieuse de lui devoir. Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur FONTENELLE,
Secr. perp. de l'Acad. Royale
des Sciences.

De Paris ce 15. Octobre 1721.

COMPLIMENT

Fait au Roi sur son Sacre, par Monsieur DE FONTENELLE, alors
Directeur de l'Académie Française, le 9. Novembre 1722.

SIRE,

Au milieu des acclamations de tout le Roiaume, qui répète avec tant de transport, celles que VOTRE MAJESTÉ a entendues dans Rheims,

Rheims, l'Académie Française est trop heureuse & trop honorée de pouvoir faire entendre sa voix jusqu'au pied de votre Trône. La naissance, SIRE, Vous a donné à la France pour Roi, & la Religion veut que nous tenions aussi de sa main un si grand bienfait: ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguste Cérémonie. Nous osons dire cependant que nous l'avions prévenue; Votre Personne étoit déjà sacrée par le respect & par l'amour. C'est en Elle que se renferment toutes nos espérances; & ce que nous découvrons de jour en jour dans VOTRE MAJESTÉ, nous promet que nous allons voir revivre en même temps les deux plus grands d'entre nos Monarques, LOUIS à qui vous succédez, & Charlemagne dont on vous a mis la Couronne sur la Tête.

COMPLIMENT

Fait au Roi le 16. Décembre 1722. sur la mort de MADAME, par M. DE FONTENELLE, alors Directeur de l'Académie.

SIRE,

Quand l'art de la parole seroit tout puissant, quand l'Académie Française, qui l'étudie avec tant de soin, le posséderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTÉ. Vous regrettez très-légitimement, SIRE, une grande Princesse, qui couronnoit toutes ses vertus par un attachement pour Vous, aussi tendre que l'amour maternel. Quoique déjà languissante, & attaquée d'un mal dont elle ne se dissimuloit pas les suites, Elle voulut être témoin de la Cérémonie qui a consacré Votre Personne, & remporter de cette vie le plaisir de ce dernier spectacle, si touchant pour Elle. Nous osons avouer, SIRE, que l'affliction que vous ressentez de sa perte nous est précieuse; elle nous annonce dans VOTRE MAJESTÉ ce que nous y désirions le plus; combien doit être

être cher aux Peuples un Maître dont le cœur sera sensible, & capable de s'attendrir pour eux.

COMPLIMENT

Fait le 16. Décembre 1722. à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'ORLEANS, Regent du Royaume, sur la mort de MADAME, par M. DE FONTENELLE, alors Directeur de l'Académie.

MONSEIGNEUR,

Tout le Royaume partage la douleur de V. A. R. Les larmes que vous donnez au lien le plus étroit du sang, & aux vertus de l'auguste Mere que vous perdez; il les donne à ses vertus seules, & il rend à sa mémoire le tribut, dont les Princes doivent être le plus jaloux. Sa bonté & son humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'est pas en droit d'exiger de nous; si les qualitez du cœur faisoient les rangs, sa droiture, sa sincérité, son courage lui en auroient fait un au dessus même de celui où sa naissance l'avoit placée: Elle a conservé dans tout le cours de sa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame, & d'un certain calme respectable qui y regne. La France se glorifioit d'avoir acquis cette grande Princesse, & lui rendoit grâces des exemples qu'Elle donnoit aux personnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres, sont ordinairement encore plus touchés que les autres, des pertes que fait la vertu; du moins le sommes-nous davantage de tout ce qui vous intéresse, MONSEIGNEUR, nous à qui vous accordez une protection, que vos lumières rendent si flatteuse pour nous. Si j'ose parler ici de moi, l'Académie Française ne pouvoit avoir auprès de Vous un Interprete de ses sentimens qui en fût plus pénétré, ni qui tint à V. A. R. par un plus long, plus sincère & plus respectueux attachement.

R E P O N S E

De Monsieur DE FONTENELLE, alors Directeur de l'Academie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal DU BOIS, premier Ministre, fit à cette Academie, le 3. Decembre 1722. lorsqu'il y fut reçu.

MONSEIGNEUR,

Quelle eût été la joie du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Académie Françoise, s'il eût pu prévoir qu'un jour le titre de son Protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendrait trop élevé pour qui ne seroit pas Roi, & que ceux qui revêtus comme lui des plus hautes dignitez de l'Etat & de l'Eglise, voudroient comme lui protéger les Lettres, se feroient honneur du simple titre d'Académicien!

Il est vrai, car V. E. pardonnera aux Muses leur fierté naturelle, sur-tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs, & dans un jour où vous les enorgueillissez vous-même, il est vrai que vous leur deviez de la reconnaissance. Elles ont commencé votre élévation, & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince, qui a si bien su vous connoître. Mais ce grand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles, par les fruits de son heureuse éducation, par l'étendue & la variété des lumieres qu'il a prises dans leur commerce, par le goût qui lui marque si sûrement le prix de leurs differens Ouvrages. Je ne parle point de la constante protection qu'il leur accorde, elles sont plus glorieuses de ses lumieres & de son goût, que de sa protection même. Leur grande ambition est d'être connus.

Ainsi, MONSEIGNEUR, ce que vous faites maintenant pour elles est une pure faveur. Vous venez prendre ici la place d'un Homme, qui n'étoit celebre que par elles, & quand V. E. lui envie en quelque sorte cette distinction unique, combien ne la relève-t-elle pas?

M.

M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie, & qui lui fut toujours commun avec son illustre Epouse, espece de communauté inouïe jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus secretes pensées, il les faisoit revivre parmi nous, les rendoit nos contemporains; & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichissoit un siecle déjà si riche par lui-même. Quoique sa modestie, ou peut-être aussi son amour pour les Anciens, lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains, ils ne pouvoient gueres avoir perdu que cet éclat superficiel, qui ne se retrouve point dans des métaux précieux long temps enfouis sous terre, mais dont la substance n'est point altérée. Il employoit une longue étude à pénétrer les beautés de l'Antiquité, un soin passionné à les faire sentir, un zèle ardent à les défendre, toute son admiration à les faire valoir; & l'exemple seul de cette admiration si vive pouvoit ou persuader, ou ébranler les Rebelles. Il a eu l'art de se rendre nécessaire à Horace, à Platon, à Marc-Aurele, à Plutarque, aux plus grands Hommes; il a lié son nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité, & pour surcroît de la récompense due à son mérite: son nom se trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence.

Quel bienfait ne nous accordez-vous pas en lui succédant? Vous eussiez pu nous favoriser comme premier Ministre, mais un premier Ministre peut-il jamais nous favoriser davantage, que lorsqu'il devient l'un d'entre nous? Les graces ne partiront point d'une main étrangère à notre égard; & nous y serons d'autant plus sensibles, que vous nous les déguiserez sous l'apparence d'un intérêt commun.

Aussi les applaudissemens, que nous vous devons, seront-ils désormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de loüanges, il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent, & de ceux qui aiment. Toute votre gloire est devenue la nôtre, & dans nos Annales particulieres, qui, aussi-bien que l'Histoire generale du Royaume, auront droit de se parer de vos actions & de vous, nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition, un sentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle est la nature du Ministère, dont jusqu'à present V. E. avoit été uniquement chargée, que l'éclat des succès n'y est pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultez vaincues. Les ressorts des négociations doivent être inconnus, même

TOME II.

Hhh 2

après

après leur effet ; il faut les faire jouer sans bruit, & sacrifier courageusement à la solide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les événemens qui la décelent, mais le plus souvent sans rien découvrir du détail, qui en feroit briller le mérite, ils se font seulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Genie, & donnent l'exclusion aux jeux de la fortune. Eussions-nous prévu que nous serions tranquilles pendant une minorité, qui sembloit inviter les Puissances voisines à reprendre les armes? Eussions-nous osé en concevoir l'esperance? Le regne du feu Roi, si brillant par une longue prospérité, & plus encore par les adversitez héroïquement soutenues, & habilement réparées, l'union des deux Monarchies dans sa Maison défendue contre des efforts si violents & si opiniâtres, son pouvoir trop reconnu & trop éprouvé, un certain éclat du nom François, ajouté par ce grand Monarque au pouvoir réel; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger; les soupçons & les jalousies se réveilloient, les équivoques des Traitez, les questions qu'ils laissoient indécises, ne fournissoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins, ou toutes les passions, l'occasion seule suffisoit pour faire naître des Ennemis. Cependant un calme profond a regné en France, interrompu seulement par un léger mouvement de guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille? de quels moyens s'est-elle servie? Nous ignorons les moyens, mais l'Intelligence ne peut être cachée. Le Regent du Roiaume a pensé, son Ministre a pensé avec lui & a exécuté. Les siècles suivans en sauront davantage, fiez-vous à eux, MONSEIGNEUR.

Ils sauront, & c'est une connoissance que cette Compagnie leur doit particulièrement envier, ils sauront quelle Eloquence a secondé vos entreprises, combien elle étoit digne des matieres & de vous; ils jouiront des ouvrages qu'elle a produits, & que le temps present ou votre modestie nous dérobe. Un autre Cardinal François, élevé par son seul mérite à cette dignité, celebre à jamais par ses importantes & difficiles négociations, vous a prévenu dans ce genre d'Eloquence, & en a laissé des modeles immortels. Il dédaignoit d'employer d'autres armes que celles de la Raison; mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la Raison! Quand il avoit les préventions ou les passions à combattre, ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Académie a été formée trop tard, & elle n'a pu posséder un Orateur d'un caractère si rare, mais il falloit qu'elle lui pût opposer un Rival.

Jus-

Jusqu'ici les Traitez de Paix avoient la guerre pour véritable objet. On se ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ses forces, ou plus de forces pour attaquer un Ennemi commun; une haine dissimulée par nécessité, une vengeance méditée de loin, une ambition adroitement cachée, formoient toutes les liaisons, & le désir sincere d'une tranquillité generale & durable, étoit un sentiment inconnu à la Politique. C'est vous, MONSEIGNEUR, qui en suivant les vûes, & ce qui nous touche encore davantage, le caractère du Prince dépositaire du Sceptre, avez le premier amené dans le monde une nouveauté si peu attendue. Vous avez fait des Traitez de Paix qui ne pouvoient produire que la paix, vous en avez ménagé d'autres qui vinssent de plus loin seconder vos principaux desseins; & par un grand nombre de ces liens differents, qui tiennent tous ensemble, & se fortifient mutuellement, vous avez eû l'art d'enchaîner si bien toute l'Europe, qu'elle en est en quelque sorte devenue immobile, & qu'elle se trouve réduite à un heureux & sage repos.

Quel doit être pour tous les hommes le charme de ce repos, si les Souverains qui habitent une région ordinairement inaccessible aux malheurs de la guerre, ont senti comme les peuples les avantages que leur apportoit la situation présente de l'Europe! Ils les ont sentis, & si vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la Pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de division sur une infinité de sujets particuliers, ils se sont rencontrés dans l'entreprise de procurer votre élévation, ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être pour la première fois ont sacrifié leurs délicates jalousies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambassadeurs, & vous avez paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Ministre de toutes les Cours.

Ce même esprit, qui fait si bien concilier, vous l'avez porté dans la grande affaire dont l'Eglise de France n'est occupée que depuis trop long-temps; mais combien les intérêts politiques sont-ils plus aises à manier, que ceux de Religion, que chacun se fait une loi de suivre tels qu'il les a conçus, qui n'admettent point une modeste déférence aux lumieres superieures d'autrui, qui ne peuvent céder, je ne dis pas à des considerations étrangères, mais même à d'autres intérêts de Religion plus importants, qui enfin semblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une constance respectable? Malgré ces difficultez renaissantes à chaque instant, des vûes sages & sage-

Hhh 3

ment

ment communiquées, des soins agissants avec circonspection, mais toujours agissants, ont réuni les sentimens de presque tous les Prélats du Roiaume; & il nous est permis désormais d'attendre une Paix entière, où l'Eglise n'aura plus rien à craindre du zèle & de l'amour même de ses Enfans.

C'est dans cette disposition singulière des affaires generales que se fait le passage paisible du plus glorieux regne qu'ait vû la France, à un regne également glorieux qu'elle espere. Nul obstacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de soin par de si excellents Maîtres, ne se déploient dans toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ses peuples heureux, & tout nous dit qu'il le voudra. Déjà nos desirs les plus impatients trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent, & nos esperances à force de se confirmer de jour en jour, ne sont plus de simples esperances.

S'il étoit besoin qu'elles s'accrussent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque temps aux matieres du Gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là vous pesez à ses yeux les forces de son Etat, & des differents Etats qui nous environnent; vous lui dévoilez l'interieur de son Roiaume, & celui du reste de l'Europe, tel que vos regards perçants l'ont pénétré; vous lui démêlez cette foule confuse d'intérêts politiques, si diversément embarrassez les uns dans les autres; vous le mettez dans le secret des Cours étrangères; vous lui portez sans réserve toutes vos connoissances acquises par une experience éclairée; vous vous rendez inutile autant que vous le pouvez.

Voilà, MONSIEUR, ce que pense l'Academie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, le Sort l'avoit assez bien servie pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi; il me réservoir à une occasion singulière, où les sentimens de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble & si dangereuse. Vous vous souvenez que mes vœux vous appelloient ici long-temps avant que vous y pussiez apporter tant de titres; personne ne savoit mieux que moi que vous y eussiez apporté ceux que nous préfererons toujours à tous les autres.



R E-

R E P O N S E

De Monsieur DE FONTENELLE à Monsieur NERICAULT DESTOUCHES, lorsqu'il fut reçu à l'Academie Française le 25. Août 1723.

M O N S I E U R,

On fait assez que l'Academie Française n'affecte point de remplacer un Orateur par un Orateur, ni un Poëte par un Poëte; il lui suffit que des talens succèdent à des talens, & que le même fonds de mérite subsiste dans la Compagnie, quoique formé de differens assemblages. Si cependant il se trouve quelquefois plus de conformité dans les successions, c'est un agrément de plus que nous recevons avec plaisir des mains de la fortune. Nous avons perdu M. Campistron, illustre dans le genre Dramatique, nous retrouvons en vous un Auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avez joui de ces succès si flatteurs du Theatre, où la louange ne passe point lentement de bouche en bouche, mais sort impetueusement de toutes les bouches à la fois, & où souvent même les transports de toute une grande Assemblée prennent la place de la louange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il est vrai que votre Theatre n'a pas été le même que celui de votre Prédecesseur. Il s'étoit donné à la Muse Tragique, & quoiqu'il ne soit venu qu'après des Hommes qui avoient porté la Tragedie au plus haut degré de perfection, & qui avoient été l'honneur de leur siècle, à un point qu'ils devoient être aussi le desespoir éternel des siècles suivans, il a été souvent honoré d'un aussi grand nombre d'acclamations, & a recueilli autant de larmes. On voit assez d'Ouvrages, qui ayant paru sur le Theatre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la suite des temps, & auxquels le Public semble n'avoir fait d'abord un accueil favorable qu'à condition qu'il ne les reverroit plus; mais ceux de M. Campistron se conservent en possession de leurs premiers honneurs: son Alcibiade, son Andronic, son Tiridate vivent toujours, &

& à chaque fois qu'ils paroissent, les applaudissemens se renouvellent, & ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naissance. Non, les campagnes où se moissonnent les Lauriers n'ont pas encore été entièrement dépouillées; non, tout ne nous a pas été enlevé par nos admirables Ancêtres; & à l'égard du Théâtre en particulier, pourrions-nous le croire épuisé dans le temps même où un Ouvrage sorti de cette Académie, brillant d'une nouvelle sorte de beauté, passe les bornes ordinaires des grands succès, & de l'ambition des Poètes?

Pour vous, MONSIEUR, vous vous êtes renfermé dans le Comique, aussi difficile à manier, & peut-être plus, que le Tragique ne l'est avec toute son élévation, toute sa force, tout son sublime. L'Amour ne seroit-elle point plus susceptible des agitations violentes que des mouvemens doux? Ne seroit-il point plus aisé de la transporter loin de son affiette naturelle, que de l'amuser avec plaisir en l'y laissant, de l'enchanter par des objets nouveaux, & revêtus de Merveilleux, que de lui rendre nouveaux des objets familiers? Quoi qu'il en soit de cette espèce de différent entre le Tragique & le Comique, du moins la plus difficile espèce de Comique est celle où votre génie vous a conduit, celle qui n'est Comique que pour la Raison, qui ne cherche point à exciter basement un rire immodéré dans une multitude grossière, mais qui élève cette multitude presque malgré elle-même à rire finement & avec esprit. Qui est celui qui n'a pas senti dans le Curieux Impertinent, dans l'Irrefolu, dans le Médifant le beau choix des caractères, ou plutôt le talent de trouver encore des caractères; la justesse du Dialogue, qui fait qu'on se parle, & qu'on se répond, & que chaque chose se dit à sa place, beauté plus rare qu'on ne pense; la noblesse & l'élégance de la versification, cachées sous toutes les apparences nécessaires du stile familier?

De là vient que vos Pièces se lisent, & cette louange si simple n'est pourtant pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au Theatre, on le puisse lire. Combien de Pièces fardées par la représentation ont ébloui les yeux du spectateur & dépouillées de cette parure étrangère n'ont pu soutenir ceux du Lecteur? Les Ouvrages Dramatiques ont deux Tribunaux à essuyer, très-différens, quoique composés des mêmes Juges, tous deux également redoutables, l'un parce qu'il est trop tumultueux, l'autre parce qu'il est trop tranquille, & un Ouvrage n'est pleinement assuré de sa gloire, que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviez aux Muses, MONSIEUR, vous a en-

enlevé à elles pour quelque temps. Le Public vous a vû avec regret passer à d'autres occupations plus élevées, à des affaires d'Etat, dont il auroit volontiers chargé quelque autre moins nécessaire à ses plaisirs. Toute votre conduite en Angleterre, où les intérêts de la France vous étoient confiés, a bien vengé l'honneur du génie Poétique, qu'une opinion assez commune condamne à se renfermer dans la Poésie. Et pourquoi veut-on que ce génie soit si frivole? ses objets sont sans doute moins importants que des Traités entre des Couronnes, mais une Pièce de Theatre qui ne fera que l'amusement du Public, demande peut-être des réflexions plus profondes, plus de connoissance des hommes & de leurs passions, plus d'art de combiner & de concilier des choses opposées, qu'un Traité qui fera la destinée des Nations. Quelques gens de Lettres sont incapables de ce qu'on appelle les affaires sérieuses, j'en conviens, mais il y en a qui les fuient sans en être incapables, encore plus qui sans les fuir & sans en être incapables ne se sont tournés du côté des Lettres, que faute d'une autre matière à exercer leurs talens. Les Lettres sont l'azile d'une infinité de talens oisifs, & abandonnés par la fortune; ils ne font guère alors que parer, qu'embellir la Société, mais on peut les obliger à la servir plus utilement, ces ornemens deviendront des appuis. C'est ainsi que pensoit le grand Cardinal de RICHELIEU notre Fondateur; c'est ainsi qu'a pensé à votre sujet celui qui commençoit à le remplacer à la France, & que la France & l'Académie viennent de perdre.

Venez parmi nous, MONSIEUR, libre des occupations politiques, & rendu à vos premiers goûts. Je suis en droit de vous dire sans craindre aucun reproche de présomption que notre commerce vous sera utile. Les plus grands hommes ont été ici, & n'en sont devenus que plus grands. L'Académie a été en même temps une récompense de la gloire acquise & un moyen de l'augmenter; vous en devez être persuadé plus que personne, vous qui savez si bien quel est le pouvoir de la noble Emulation.



R E P O N S E

*De Monsieur DE FONTENELLE, Doyen de l'Academie Française & alors Directeur, au Discours de Monsieur de CHALAMONT DE LA VIS-
CLEDE Secrétaire perpetuel, & l'un des Deputez de l'Academie de Mar-
seille, à la reception de Mrs. les Deputez de cette Academie, au sujet de
son Adoption par l'Academie Française, le 19. Septembre 1726.*

M E S S I E U R S,

Si l'Académie Française avoit par son choix adopté l'Académie de Marseille pour sa Fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous reviendrait de cette adoption, nous recevriions avec plaisir les louanges que ce choix nous attireroit. Mais nous savons trop nous-mêmes que c'est votre Académie, qui a choisi la nôtre pour sa Mere, nous n'avons sur vous que les droits que vous nous donnez volontairement, & à cet égard nous vous devons des remerciemens de notre superiorité.

Ce n'est pas que nous ne puissions nous flater d'avoir quelque part à la naissance de votre Compagnie. Un de ceux qui en ont eu la première idée, celui qui s'en est donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur nécessaire pour commencer un ouvrage, est un homme que nos jugemens solennels avoient enflammé d'un amour pour les Lettres encore plus grand que celui qu'il tenoit de son heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de suite, & d'une double couronne à chaque fois, honneur unique jusqu'à présent, & combien un pareil honneur, aussi singulier en son espece, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide! combien Pindare l'eût-il célébré! Nos Loix ne donnoient pas à ce vainqueur, comme celles des Grecs, des privileges dans sa Patrie, mais lui, il a voulu multiplier dans sa Patrie, il a voulu y éterniser les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté le credit, qui vous a obtenu de l'autorité Roiale les graces nécessaires pour votre établissement, c'a été celui d'un des Membres de l'Académie Française. Sous une qualité si peu fastueuse

&

& si simple vous ne laissez pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le General d'Armée qui rendit à la France la superiorité des Armes qu'elle avoit perdue, & qui ensuite par une glorieuse Paix dont il fut le Negociateur termina cette même Guerre, qu'il nous eût encore fait soutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier aussi de ce que pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu besoin lui-même d'un autre Académicien? Nous ne lui donnerons que ce titre, puisqu'il neglige celui des fonctions les plus brillantes, content du pouvoir d'être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi serviroit-il de rechercher des raisons qui vous liassent à l'Académie Française, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaisons les plus étroites? Attendez de nous, MESSIEURS, tout ce que demande une conduite si flatteuse à notre égard, tout ce que votre merite personnel exige encore plus fortement. Votre Académie sera plutôt une Sœur de la nôtre qu'une Fille, cet Ouvrage que vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un present que vous nous ferez, comme un gage de notre union, semblable à ces Marques employées chés les Anciens, pour se faire reconnoître à des Amis éloignés.

Nous avons déjà vu naître des Académies dans quelques Villes du Roiaume, & l'Académie de Marseille, qui naît aujourd'hui, nous donne le plaisir de voir que cette espece de production ne s'arrête point. Si lorsque le grand Cardinal de Richelieu eut formé notre Compagnie dans la Capitale, il s'en fût formé aussi-tôt d'autres pareilles dans les Provinces, on eût pu croire que l'esprit d'imitation & de mode, si reproché à notre Nation, agissoit, & s'il eût agi, il est certain qu'il ne se fût pas soutenu. Mais les Académies nées après l'Académie Française sont nées en des temps assés differens; ce n'est donc plus une mode qui entraîne la Nation, une utilité réelle & solide se fait sentir, mais lentement parce qu'elle ne regarde que l'Esprit, & en recompense elle se fait toujours sentir; la pure Raison ne fait pas rapidement ses conquêtes, il faut qu'elle se contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les Villes, si les Provinces du Roiaume, s'étoient disputé le droit d'avoir une Académie, quelle Ville l'eût emporté sur Marseille par l'ancienneté des Titres? quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres, MESSIEURS? Marseille étoit savante & polie dans le temps que le reste des Gaules étoit barbare, car il n'est pas à présumer que le savoir des Druides y répandît beaucoup de lumiere. Mar-

TOME II.

lii 2

seil-

seille a eu des Hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoissoient pour leur appartenir, non seulement par le sang, mais par le genie. Il est sorti de la Provence, soumise à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philosophes que Rome admiroit. Et dans des temps beaucoup moins reculés, lorsque cette épaisse nuit d'ignorance & de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à se dissiper, ne fut-ce pas en Provence que brillèrent les premiers rayons de la Poësie Françoisse, comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fût toujours éclairée la première? alors la Nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poëtes dont elle avoit seule tout l'honneur, l'Art, les Regles, l'étude des Grecs & des Romains, ne lui pouvoient rien disputer. Ces Auteurs, qui n'avoient que de l'esprit sans culture, dont les noms sont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Savans les plus curieux, sont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la Poësie; ce sont ceux que les anciens Poëtes de cette Nation si spirituelle, & le grand Petrarque lui-même, ont regardés comme leurs Maîtres, ou du moins comme des Prédecesseurs respectables. La gloire de Petrarque peut encore appartenir plus particulièrement à la Provence par un autre endroit, il fut inspiré par une Provençale. Vous aviez aussi dans ces mêmes siècles une Académie d'une constitution singulière, le savoir, à la vérité, n'y dominoit pas, mais en sa place l'esprit, & la galanterie. L'élite de la Noblesse du Pais, tant en hommes qu'en femmes, composoit la fameuse Cour d'Amour, où se traitoit avec méthode, & avec une espece de regularité Académique, toutes les Questions que peuvent fournir ou les sentimens, ou les aventures des Amans; questions si ingénieuses pour la plupart & si fines, que celles de nos Romans modernes ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas, mais il est vrai que sur ces sortes de sujets l'étude des Anciens, & les Livres ne sont pas si nécessaires.

Vous n'avez pas voulu, MESSIEURS, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos Ancêtres, mais avec ceux qui ne font pas valoir leur noblesse on est d'autant plus obligé à s'en souvenir, & à faire sentir qu'on s'en souvient. Une ancienne possession d'esprit est certainement un avantage; ou c'est un don du Climat, s'il y en a de privilégiés, & quel Climat le devrait être plus que le vôtre? ou c'est un motif qui anime & qui encourage, c'est une gloire déjà acquise qui devient la semence d'une nouvelle.

Combien de talens semés assés indifféremment en tous lieux perissent

sont faute d'être cultivés! les Académies préviennent ces pertes dans les differens Départemens dont on leur a en quelque sorte confié le soin, elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature, dont on n'eût presque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les Provinces de son Empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés, mais chez-nous il se formera des Romains, pour ainsi dire, loin de Rome, & qui fait s'il n'y en aura pas quelques-uns que la Capitale enverra, & qu'elle enlevera même aux Provinces?

R E P O N S E

De M. DE FONTENELLE, Doyen de l'Academie Françoisse, & alors Directeur, à Mr. MIRABAUD, lorsqu'il y fut reçu le 28. Septembre 1726.

M O N S I E U R,

On craint quelquefois que les Lettres ne conservent pas encore long-temps dans ce Roiaume tout l'éclat qu'elles ont acquis. Il semble qu'elles ne soient plus assez considérées, & en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles peut leur être nuisible; beaucoup d'excellens Ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il seroit très-difficile de passer, & dès que l'Esprit ne s'élève plus, on croit qu'il tombe; la prompte décadence des Grecs, & des Romains nous fait peur, car nous pouvons sans trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Académie Françoisse est à remplir, quel est notre embarras? c'est le nombre des bons sujets. Nous perdons Monsieur le Duc de la Force qui joignoit à une grande naissance, & à une grande dignité plus de goût pour toute sorte de Litterature que la naissance, & les dignités n'en souffrent ordinairement, & même plus de talens qu'il n'osoit en laisser voir, & aussi-tôt notre choix est balancé entre plusieurs Hom-

mes, tous recommandables par différens endroits, & dont le nombre est si grand par rapport à l'espece dont ils sont, qu'il fait presque une foule. Vous avez été choisi, **MONSIEUR**, mais dans la suite vous vous donnerez vous-même pour Confres ceux qui ont été vos Rivaux, & cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

C'a été votre belle Traduction de la *Jérusalem* du Tasse qui a brigué nos voix. La Renommée n'a encore depuis trois mille ans consacré que trois noms dans le genre du Poème Epique, & le nom du Tasse est le troisième. Il faut que les Nations les plus jalouses de leur gloire, les plus fieres de leurs succès dans toutes les autres productions de l'Esprit, cedent cet honneur à l'Italie. Mais il arrive le plus souvent que les noms sont sans comparaison plus connus que les Ouvrages qui ont fait connoître les noms; les Auteurs célèbres des siècles passez ressemblent à ces Rois d'Orient que leurs peuples ne voyent presque jamais, & dont l'autorité n'en est pas moins reverée. Vous avez appris aux François combien étoit estimable ce Poète Italien qu'ils estimoient déjà tant; dès qu'il a parlé par votre bouche, il a été reçu par tout, par tout il a été applaudi, les hommes ont trouvé dans son Ouvrage tout le grand du Poème Epique, & les femmes tout l'agréable du Roman. L'Envie & la Critique n'ont pas eu la ressource de pouvoir attribuer ce grand succès aux seules beautés du Tasse, il perdoit les charmes de la Poésie, il perdoit les graces de sa Langue, il perdoit tout, si vous ne l'eussiez dédommagé; le grand, l'agréable tout eût disparu par un stile, je ne dis pas, foible & commun, mais peu élevé & peu élégant. Aussi le Public a-t-il bien su démêler ce qui vous appartenait, & vous donner vos loüanges à part. Sa voix, qui doit toujours prévenir les nôtres, vous indiqua dès-lors à l'Académie.

Voilà votre Titre, **MONSIEUR**, & nous ne comptons pas la protection que vous avez d'un Prince, la seconde tête de l'Etat. Ces grandes protections sont une parure pour le merite, mais elles n'en sont pas un, & quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elles trouvent de résistance, on les dit, elles deshonnorent le merite lui-même. Tous les suffrages auront été unanimes, mais quelle triste unanimité! on aura été d'accord, non à préférer celui qu'on nomme, mais à redouter son Protecteur. Pour vous, **MONSIEUR**, vous avez le bonheur d'appartenir à un Prince dont la moderation, dont l'amour pour l'ordre & pour la regle, qualitez si rares, & si heroïques dans ceux de son rang, vous ont

ont sauvé l'inconvenient d'être protégé avec trop de hauteur, & appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort. Nous avons senti qu'il ne permettoit pas à son grand nom d'avoir tout son poids naturel, & le moyen d'en douter après qu'il avoit déclaré expressément qu'il aimoit mieux que sa recommandation fût sans effet, que de gêner la liberté de l'Académie? il savoit, j'en conviens, qu'il pouvoit se fier à vos talens, & à la connoissance que nous en avions, mais un autre en eût été d'autant plus imperieux qu'il eût été armé de la raison, & de la justice. Nous avons droit d'espérer, ou plutôt nous devons absolument croire qu'un exemple parti de si haut fera désormais une loi, & votre élection aura eu cette heureuse circonstance, d'affermir une liberté qui nous est si nécessaire, & si précieuse.

J'avouérai cependant, & peut-être, **MONSIEUR**, ceci ne devoit-il être qu'entre vous & moi, que mon suffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait aussi libre que ceux du reste de l'Académie. Vous savez qui m'a parlé pour vous. On en est quitte envers la plus haute naissance pour les respects qui lui sont dûs, mais la beauté & les graces qui se joignent à cette naissance ont des droits encore plus puissans, & principalement les graces d'une si grande jeunesse qu'on ne peut guere les accuser d'aucun dessein de plaire, quoique ce dessein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé! vous donnez à deux jeunes Princesses toutes les connoissances qui leur conviennent; en même-temps que les charmes de leur personne croîtront sous vos yeux, ceux de leur esprit croîtront aussi par vos soins, & je puis vous annoncer de plus que les instructions qu'elles recevront de vous, ne vous seront pas inutiles à vous-même, & qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La nécessité de vous accommoder à leur âge, & à leur délicatesse naturelle vous accoutumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrez d'une secheresse, d'une dureté trop ordinaires au savoir, & d'un autre côté les personnes de ce rang, quand elles sont nées avec de l'esprit, ont une langue particuliere, des expressions, des tours que les Savans feroient trop heureux de pouvoir étudier chez-elles. Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes; pour une élégance naïve, pour une simplicité fine & piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que par tout ailleurs, graces à la

for-

440 OEUVRES MELEES.

forme de notre Société, & de là nous viennent des avantages, dont les autres Nations tâcheront inutilement ou de rabaisser, ou de se dissimuler le prix. La perfection en tout genre consiste dans un mélange juste de qualitez opposées, dans une réunion heureuse qui s'en fait malgré leur opposition, l'Eloquence & la Poësie demandent de la vivacité, & de la sagesse, de la délicatesse, & de la force, & il arrive que l'Esprit François, auquel les hommes & les femmes contribuent assez également, est un resultat plus accompli de différens caracteres. L'Académie croira avoir bien rempli sa destination, si par ses soins, & par ses exemples elle réussit à perfectionner ce goût & ce ton, qui nous sont particuliers, peut-être même suffira-t-il qu'elle les maintienne.

F I N.



